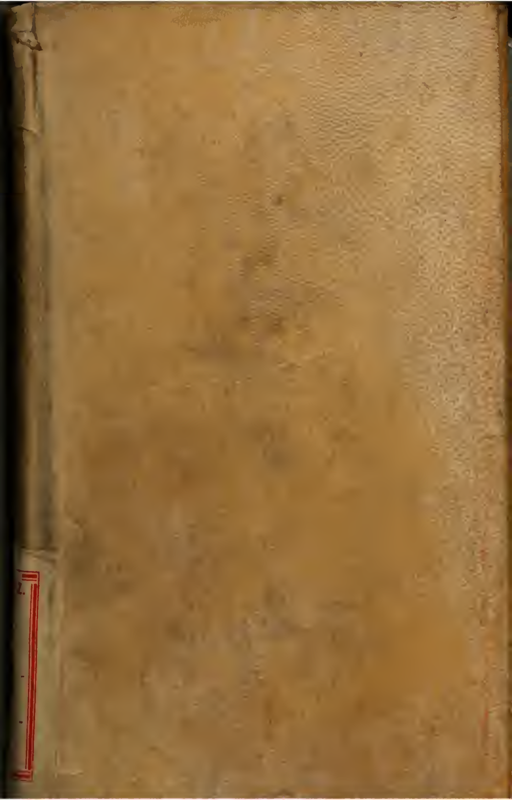



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
B
43
NAPOLI

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME CINQUIEME.

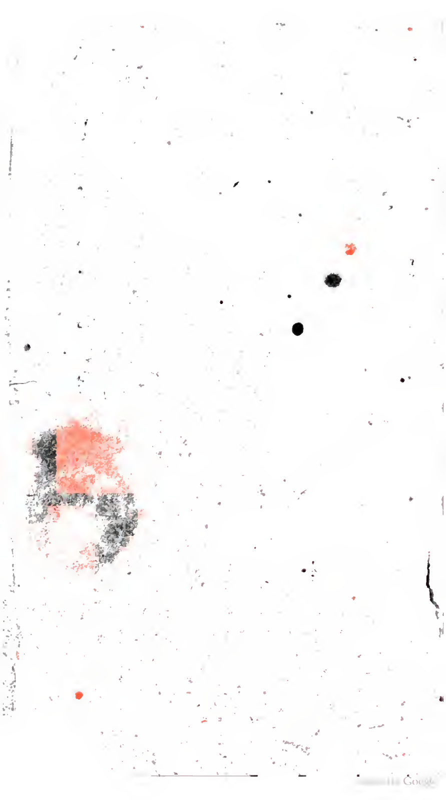


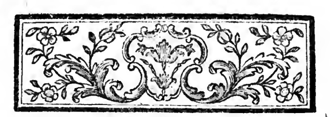
A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

DESCRIPTION de l'ancien & du nouveau GROENLAND : Découvertes faites dans ces pays par le Capitaine Jean MONCK, & par quelques autres Voyageurs.

CHAPITRE I.

Situation du vieux Groenland : Recherches sur l'origine des Habitants de ce pays : Aventures d'Erick & de son fils Lief : Diversité de sentiments au sujet de ce pays : Description de différents Animaux du Groenland : Phénomenes particuliers à cette côte.

LE Groenland comprend la vaste étendue de pays baigné par la mer Glaciale, depuis le Cap Farewell,

RELATION du Groenland. Chap. I.

jusqu'au Spitzbergen & à la nouvelle Zemble. On a pensé, sans en avoir de justes raisons, qu'il joignoit la Grande Tartarie: ses bornes du côté du nord sont inconnues, & il est terminé par l'Océan du côté du sud. Il a la mer Glaciale à l'est, & est séparé de l'Amérique à l'ouest par le détroit d'Hudson. Quand on se fut assuré que le détroit de Davis se terminoit à une Baie, on en conclut que le Groenland joignoit le continent de l'Amérique, mais il paroît, par le Voyage du Capitaine Monck, que ce sentiment n'est pas fondé.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Situation du Groenland.

Suivant les Croniques Danoises, le Groenland fut d'abord habité par les Américains, qu'une tempête jetta sur la côte, & qui étendirent ensuite leurs Etablissements jusques dans la Norwege: mais ce récit paroît tenir des fables, presque toujours inséparables des anciennes histoires. Il est plus probable que ce pays fut d'abord peuplé de la Norwege, & il y a plusieurs raisons très-fortes pour appuyer ce sentiment.

Histoire d'Erick & de son fils.

On rapporte que Tonvold, Gentilhomme de Norwege, ayant été convaincu de plusieurs meurtres, fut

obligé de prendre la fuite & de se retirer en Islande, où il mourut. Son fils Erick, surnommé aux cheveux rouges, l'avoit accompagné dans sa retraite, & après la mort du pere, s'étant aussi rendu coupable des mêmes crimes, il fut poursuivi & se mit en mer, pour chercher un pays nommé Gundebiurn, situé à l'ouest de l'Islande. Il découvrit bien-tôt deux Promontoires, l'un dans une Isle nommée Witsercken, qui signifie chemise blanche, à cause de la quantité de neige dont il étoit couvert, & l'autre qu'il nomma Sand-Safn, dans le continent appellé Vharf.

RELATION du Groenland. Chap. I.

Erick passa l'hiver dans l'Isle, & au printems il gagna le continent qu'il nomma Groenland, ou plutôt Greenland, qui signifie terre verte, à cause de la verdure qu'il y vit peut-être inopinément. Il avoit été suivi de plusieurs Aventuriers, puisqu'il éleva des Forts en divers endroits pendant trois ans qu'il y demeura. Il repassa ensuite en Islande, & parla de ce nouveau pays avec tant d'éloges, qu'il trouva plusieurs personnes disposées à le suivre. Dans le

Il aborde au Groenland.

Relation du Groenland. Chap. I.

même temps, un de ses fils, nommé Lief, qu'on appella depuis Lief le fortuné, passa en Norwege, & donna quelques connoissances des memes contrées au Prince régnant. Lef s'étant converti à la Religion Chrétienne, fut baptisé & renvoyé dans ce pays avec un Prêtre, pour y prêcher le Christianisme. Le peuple le reçut avec joie; mais son pere fut mécontent de ce qu'il avoit amené des Matelots étrangers qu'il avoit sauvés d'un naufrage, jugeant qu'il étoit contraire à ses intérêts, que ce pays fut connu des autres Nations. Cependant il se réconcilia quelque temps après avec lui, & fit profession ouverte de la Religion Chrétienne, ainsi que tous ceux qui l'avoient suivi.

Le Christianisme est établi dans le Groenland.

Cet événement arriva vers l'an 780, & depuis ce temps, a postérité d'Erick augmenta considérablement. Ses Descendans s'avancerent dans le pays, à mesure qu'ils se multiplierent & ils y trouverent de bons pâturages, un terroir fertile, & de l'eau excellente. Ils le diviserent en Groenland Oriental & Occidental: dans le premier, ils bâtirent une ville

nommée Garde, où ils éleverent une belle Eglise cathédrale, qu'ils dédierent à Saint Nicolas, Patron des timides Marins; l'Evêque y fit sa résidence, & nous en trouvons un, nommé Henri, rapporté par Pontanus, comme un des Prélats qui assisterent à l'Assemblée des Etats de Danemarck, en 1389: plusieurs Norwégiens y alloient aussi pour le commerce. Quelque temps après, on bâtit près du rivage de la mer, une autre ville nommée Alb, & l'on fonda un Monastere dédié à l'Apôtre Saint Thomas, parce que le peuple de ce pays étoit en général fort religieux.

Le Groenland étoit déjà bien connu, quand les Rois de Danemarck se firent Chrétiens, & nous trouvons ce pays sous la jurisdiction d'Ansgarius, Evêque de Brême, qui fut nommé Archevêque du Nord, par une Bulle du Pape Grégoire IV, publiée en 835, qu'on trouve dans les Chroniques de cet Evéché. Ce pays fut soumis par la suite, pour le spirituel, à l'Evêque de Drontheim, & pour le temporel, il fut régi suivant les Loix de l'Islande,

RELATION du Groenland. Chap. I.

par un Gouverneur que nomma le Roi de Norwege. Angrim Jonas, Islandois, dans un ouvrage, intitulé *Specimen Islandicum*, nous donne une liste de ces Gouverneurs & des Evêques, jusqu'à l'an 1489.

Il devient tributaire du Roi de Norwege. An. 1256.

La Chronique Danoise, d'où nous avons tiré ce que nous disons du Groenland, en nous aidant d'un autre Chronique d'Islande, également écrite en la langue du pays, nous parle d'un soulevement arrivé en 1256, à cause d'une taxe imposée sur ces Peuples par Magnus, Roi de Norwege. Ce Monarque aidé du secours d'une grosse flotte par son frere Erick, Roi de Danemarck, força bien-tôt les Rebelles à demander la paix, qui leur fut accordée en 1261, & ils consentirent à payer un tribut perpétuel à la Couronne de Norwege. On trouve dans la Chronique d'Islande, dont je viens de parler, une description obscure & confuse du Groenland, où il est parlé d'une ville nommée Scagenfiord, située dans la partie la plus orientale, avec un port entiérement inaccessible, à cause des rochers qui l'environnent, excepté

dans le temps des plus hautes marées. On y prend des baleines & plusieurs autres especes de poissons, particulierement dans les temps orageux. A une petite distance, est un autre port, auquel Funchibudet, Officier de Oaas, Roi de Norwege, donna son nom, parce qu'il fut près d'y périr. Un peu plus loin, est l'Isle de Roanson, qui abonde en bêtes sauvages, particulierement en ours blancs. Au delà, on ne voit que des glaces de toutes parts.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1156.

Dans la partie occidentale, est une ville nommée Kindelfiord, entourée d'un bras de mer, avec un Couvent de filles dans le voisinage, à un endroit appellé Rempesingford. Dans plusieurs petites Isles des environs, il y a beaucoup de sources d'eaux chaudes, dont on fait grand usage en médecine pendant l'été, mais en hiver elles sont trop brûlantes pour qu'on puisse s'en servir. Un peu plus loin, on trouve une substance qu'on appelle talc, si tendre qu'on la coupe de façon à lui pouvoir donner telle forme qu'on veut, creuse ou solide: elle est à l'épreuve du feu. Bondefiord est situé plus à l'ouest,

Fontaines brûlantes dans ce pays.

Relation du Groenland. Chap. I.

An. 1256.

ainsi que plusieurs petites Isles, & d'autres endroits très-commodes pour le débarquement.

Celui qui a écrit cette Chronique pensoit que l'intérieur du pays étoit inhabité; mais c'est une erreur fondée sur la timidité naturelle des Groelandois, qui se cachent à l'approche des étrangers, comme on l'a remarqué en beaucoup d'occasions. La Chronique Danoise assure positivement, que les Norwegiens ne possedent pas la centieme partie du Groenland, & que le reste, divisé en différentes Nations & Principautés, est gouverné par des Naturels du pays, qui n'ont que très-rarement communication avec les Norwegiens.

Diversité de sentimens sur la fertilité de ce pays.

Les Islandois parlent différemment de la fertilité du Groenland: dans un endroit, ils mettent le bled, & de gros orge entre les productions du pays: dans un autre, ils assurent que le pain est inconnu aux habitants & que le terrein est tellement resserré par le froid excessif, qu'il est absolument stérile. Le Chroniqueur Danois confirme ce dernier récit, en disant qu'Erick, aux cheveux rouges, fut obligé de vivre de poisson en ar-

rivant dans ce pays, parce que ce fut la seule subsistance qu'il pût s'y procurer : cependant nous avons déjà remarqué que sa postérité fut plus heureuse. Il dit aussi que dans le Groenland, le froid est moins vif qu'en Norwege, que tout le monde connoît pour un pays à bled. On dit même qu'on y fait deux moissons en été, ce qui ne paroît pas hors de probabilité, si l'on fait attention que les rayons du soleil étant réfléchis dans les vallées par les rochers qui les environnent, acquierent une double force, & que la terre y est améliorée par la neige qui s'y mêle, ensorte qu'il n'est nullement étonnant qu'on fasse deux récoltes pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qui sont le temps de la grande chaleur. Enfin nous sommes assurés qu'il vient de très-bon bled à Upland en Suede, sous la même élévation du pôle que la partie du Groenland, habitée par les Norwegiens.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1256.

De ces différents récits, on peut conclure qu'il y a, comme dans tous les autres pays, des terreins fertiles & d'autres stériles. Quoique les hauteurs soient des rochers, où l'on

Relation du Groenland. Chap. I. An. 1256.

trouve une grande diverſité de marbres, les vallées peuvent produire de très-bons pâturages pour les chevaux, les cerfs, les liévres, & même pour les ours & les loups. On y trouve auſſi une grande quantité de faucons, qui ſont très-eſtimés.

Animaux du pays.

Les baleines, les loups, les veaux & les chiens marins ſont en abondance ſur cette côte : nous pouvons y ajouter les ours blancs, qui ſont des animaux amphibies, vivant dans les glaces & ſe nourriſſant de poiſſons. Les ours noirs ne ſont pas à beaucoup près ſi gros ni ſi ſauvages. Ils demeurent toujours ſur terre, & ne ſont point leur nourriture de poiſſon. Les loups & les chiens marins ſont reconnus pour des animaux aſſez voraces : ils élevent leurs petits ſur la glace, crainte des baleines, qui ſont leurs ennemies implacables de même qu'aux ours blancs. Ces derniers ont grand ſoin de ne ſe pas écarter trop loin, quand les glaces commencent à fondre : cependant il y en a quelquefois d'emportés ſur de grandes pieces qui ſe détachent tout-à-coup, & qui ſont pouſſées ſur les côtes du Norwege & d'Iſ-

lande. Alors pressés de la faim, ces ours détruisent avec une fureur étonnante tout ce qu'ils rencontrent.

Relation du Groenland. Chap. I. An. 1256.

C'est d'une espece de baleine, assez commune sur cette côte, qu'on tire cette corne ou dent, que les Danois, il y a quelques siécles, vendoient un prix excessif, en la faisant passer pour la vraie corne de licorne, qu'on prétendoit être d'un grand usage dans la médecine, en quoi ils trompoient évidemment les autres Nations. On en montre une à Saint Denis en France, comme une grande curiosité ; mais on en voit une beaucoup plus grosse à Fredericsbourg, dans les Etats du Roi de Danemarck.

De la prétendue corne de licorne.

Il y a quelques années qu'il en fut porté une, excessivement grosse à Moscow, par un homme au service de la Compagnie de Groenland, établie à Copenhague : le Grand Duc de Russie fut près de l'acheter un prix considérable : mais un de ses Médecins découvrit que c'étoit une dent de poisson, & le marché fut aussi-tôt rompu.

Il est parlé de la licorne dans l'Ecriture Sainte, comme d'un animal terrestre, auquel Dieu est comparé

Remarques sur les licornes.

Relation du Groenland. Cap. I. An. 1256.

par Moïse, à cause de sa force & de sa légéreté. Aristote donne le meme nom à l'âne des Indes, & Pline fait la description de la licorne, comme d'un animal qui a la tête de cerf, le corps de cheval & les pieds d'un éléphant, avec une longue corne torse sur le front, d'une force & d'une agilité extraordinaire.

Ne pourroit-il pas y avoir des licornes de terre & de mer, de même que des loups, des chiens, des veaux & de plusieurs autres especes d'animaux ? Cependant, par la description qu'en a donné Thorlas Scalonius, Evêque d'Islande, qui l'a peinte d'après nature, ce que nous appellons une corne, est plutôt une dent, qui tient à l'os de la machoire supérieure. On prétend aussi qu'il y a eu autrefois deux especes de monstres, qui infestoient la mer du Groenland, & présageoient toujours quelque tempête. Ceux de la premiere espece, étoient, dit-on, transparents comme de la glace, avec le nez, les yeux, les épaules, la taille & les bras, à peu près semblables à ceux de l'homme, mais sans avoir de mains. Leur tête se terminoit en

pointe comme une pyramide, & les Norwegiens les nommoient Hafstrambs. L'autre efpece avoit le corps à peu près comme une femme, le fein large, de grands cheveux flottans, & à l'extrémité des bras, des efpeces de doigts attachés enfemble par une membrane comme les pattes d'oies. On nommoit ce monftre Margugwer.

RELATION du Groenland. Chap. I. An. 1256.

On voit dans ces mers un autre phénomene très-dangereux : c'eft une efpece de gouffre, ou plutôt de trombe, caufée par des ouragans, qui élevent les vagues à une hauteur prodigieufe, & fi quelque vaiffeau a le malheur de s'y trouver engagé, il périt immanquablement dans ce vafte abyme. Le grand nombre de fources chaudes qu'on trouve en Groenland, prouve qu'il y a des montagnes de foufre brûlant comme dans l'Iflande, & la Chronique Danoife rapporte qu'en 1308, il y eut une tempête furieufe de tonnerres & d'éclairs, qui brula jufqu'aux fondements une Eglife du Groenland, nommée Sealholt, ce qui fut fuivi d'un ouragan le plus furieux qu'on puiffe imaginer, puif-

Phénomenes terribles dans ce pays.

RELATION du Groenland. Chap. I.

AN. 1256.

qu'il déracina des rochers, qui furent brisés par leur propre chute, & que tout le pays fut couvert de cendres.



CHAPITRE II.

Météores du Groenland : Loi pour empêcher personne d'y commercer, sans une permission du Roi de Norwege. Perte du vieux Groenland: Tentatives pour le retrouver : Martin Frobisher fait deux voyages pour le chercher : Il descend au nouveau Groenland.

RELATION du Groenland. Chap. II. An. 1256.

DANS le Groenland, les jours sont très-courts en hiver : il n'y a presque pas de nuit en été, & le temps y est toujours clair, ce qui est occasionné par les lumieres septentrionales, autrement nommées aurores boréales, qui sont présentement communes dans nos climats, & qui nous étoient autrefois inconnues. Ce phénomene y est ordinairement fort étendu, & paroît sous diverses formes, spirale, pyramidale, oblongue, &c. Il est dans une agitation continuelle, & répand un éclat très-vif: quelquefois il rentre, pour ainsi dire, sur lui-même, mais c'est

Météores du Groenland.

Retas du Groenland. Chap. II. An 1256.

pour s'élancer ensuite à une plus grande étendue & avec un nouvel éclat : il paroît le plus souvent pendant les nuits où il fait une belle gelée, & il est beaucoup plus commun en Irlande, qu'en France où en Angleterre.

Ce pays est perdu. Tentatives pour le retrouver.

Les Rois de Danemarck & de Norwege ont fait plusieurs fois de vains efforts pour découvrir les parties septentrionales du Groenland, dans l'espérance qu'ils y trouveroient de l'or, de l'argent & des pierres précieuses. Cette idée leur est venue du récit de quelques Frizons, qui furent forcés par une tempête de relâcher dans une anse du Groenland septentrional, où ils débarquerent, & trouverent dans des cabanes à demi enfoncées en terre, une grande quantité de pierres métalliques, dont ils se chargerent, & se mirent en chemin pour retourner à leurs vaisseaux : mais les Naturels du pays les attaquerent dans leur retraite avec des frondes, des arcs & des fleches. Ils les pousserent très-vivement, & mirent en pieces un d'entre-eux, qui étant resté un peu en arriere, eut le malheur de tomber entre les mains

de ces barbares. On fit cette découverte fous le regne d'Olaüs le Saint, Roi de Norwege.

RELATION du Groenland. Chap. II.

Les revenus du Groenland étoient appliqués à l'entretien de la table du Roi de Norwege, & il étoit défendu, fous peine de mort, par une loi, d'y paffer fans une permiffion particuliere. En 1389, quelques Norwegiens accufés d'en avoir fait clandeftinement le voyage, furent près de payer cette faute au prix de leur vie, & quoiqu'ils affuraffent avec ferment, qu'ils y avoient été jettés par une tempête, ils demeurerent long-temps en prifon, où ils furent traités avec beaucoup de rigueur. Ces fortes de défenfes font toujours très-nuifibles aux découvertes : elles empêchent le commerce avec le pays dont le voyage eft interdit, & privent des connoiffances qu'on en pourroit tirer. C'eft cette prohibition qui a, particulierement, contribué à la perte de ce pays : quoiqu'il paroiffe très-étonnant qu'on n'en ait plus eu aucune connoiffance. On a ceffé d'y avoir des relations depuis la fin du quatorzieme fiecle, où une maladie épidémique emporta la plus grande

An. 1256.

Caufes de la perte du Groenland.

An. 1389.

RELATION du Groenland. Chap. II.

An. 1389.

partie des Membres de la Compagnie privilégiée du Groenland, ce qui interrompit d'abord la correſpondance, & elle fut enſuite totalement rompue par une guerre qui ſurvint quelque tems après, entre la Suede & le Danemarck. La route de ce pays eſt devenue abſolument inconnue, & quelques efforts qu'on ait pu faire pour le retrouver, ils ont été, juſqu'à préſent, infructueux.

Recherche faite par Henningſon.

En examinant, dans la Chronique Danoiſe, la ſuite des Souverains qui ont ſuccédé aux Couronnes de Danemarck & de Norwege, depuis la Reine Marguerite, nous trouvons que pluſieurs ont été détournés par des vues politiques, ou par des vues de religion, de tenter la découverte de ce pays, & que ceux qui s'y ſont portés, ſemblent n'avoir pu y réuſſir par une eſpece de fatalité. Nous en voyons un exemple ſous le regne du Roi Frédérick II, pendant lequel un nommé Magnus Henningſon,

An. 1578.

ayant été envoyé en 1578, pour faire cette découverte, n'y put parvenir, à cauſe des temps contraires. Cependant il alla juſqu'à la vue du rivage, & quoique la mer fût par-

ſaitement libre, & qu'il ne fût retenu ni par les glaces ni par les bas fonds, ſon vaiſſeau fut arrêté, ſi l'on en veut croire le Chroniqueur, & tous les efforts qu'il fit pour débarquer, furent inutiles. Il attribue, avec plus de ſimplicité que de ſcience, cet événement à la grande quantité de pierres d'aiman dont il penſe que le terrein étoit rempli ſous les eaux. Si Magnus avoit connu le pouvoir du poiſſon nommé Rémore, dont on dit qu'un ſeul eſt capable d'arrêter un vaiſſeau qui vogue à toutes voiles, il n'auroit pas été ſurpris de ſe trouver immobile.

An. 1578.

Frobisher en tente la découverte : il trouve le nouveau Groenland.

L'année précédente, la Reine Eliſabeth avoit envoyé Martin Frobiſher pour faire des découvertes au Nord, mais les approches de l'hiver, & la quantité de glaces, l'empêcherent de gagner le rivage, enſorte qu'il fut obligé de revenir en Angleterre ſans aucun ſuccès.

An. 1583.

En 1583, le même Navigateur partit pour une autre expédition ſemblable, & découvrit le nouveau Groenland. Les Habitants abandonnerent leurs huttes à ſon arrivée, ſaiſis d'une ſi grande terreur, que quel-

ques-uns se jetterent dans la mer. Tous les efforts des Anglois pour adoucir ces Sauvages, furent infructueux : cependant ils se rendirent maîtres d'une vieille femme & d'un enfant, mais la femme jetta les cris les plus horribles quand l'enfant lui fut ôté. Leurs tentes étoient faites de peaux de baleines & de veaux marins, attachées à de longues perches, & bien garanties des vents d'est & de nord ; mais elles étoient ouvertes du côté de l'ouest & de celui du sud.

Férocité des Naturels.

Comme les Anglois suivoient la côte, ils virent la tête d'un monstre, avec une corne longue de près de quatre pieds, qui s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau, ils descendirent à terre, où ils remarquerent que le sable brilloit comme de l'or, & ils en chargerent trois cents tonneaux. Ils firent plusieurs avances pour entrer en conférence avec les habitants, qui d'abord parurent n'en être pas éloignés, puisqu'ils firent signe aux Anglois de remonter plus haut en ramant dans la riviere. Frobisher entra dans une barque avec quelques soldats, mais voyant que les Sauva-

ges étoient poſtés en grand nombre entre les rochers, il ne voulut pas approcher trop près du rivage, crainte de quelque trahiſon. Il fit très-bien d'agir avec autant de prudence, & la conduite des Habitants fit bien connoître qu'ils avoient quelque deſſein pernicieux. Entr'autres artifices dont ils ſe ſervirent pour l'attirer à terre, ils mirent un des leurs, qui paroiſſoit perclus & eſtropié, ſur un rocher, avec une forte embuſcade derriere, mais hors de la vue. Frobisher, qui ſoupçonna leur deſſein, fit tirer un coup de canon ſur le prétendu boiteux, qui ſe leva auſſi-tôt ſur ſes pieds, & prit la fuite. Au bruit du canon, le rivage fut en un inſtant couvert des Sauvages, qui y accoururent de leur embuſcade, & commencerent à jetter des pierres & des fleches ſur la barque : mais une décharge les écarta bien-tôt, & ils prirent tous la fuite avec la plus grande précipitation.

RELATION du Groenland. Chap. II. An. 1583.

Ces peuples ſont actifs, bien faits, de couleur olivâtre, & la trahiſon paroît former leur caractere. Ils ſont couverts de peaux de veaux marins, couſues enſemble, avec du fil qu'ils

Deſcription des Habitans.

RELATION du Groenland. Chap. II. An. 1583.

font des nerfs des animaux. Les hommes & les femmes font habillés de même, & portent des efpeces de culottes qui ont beaucoup de poches, & ils les rempliffent de couteaux, d'aiguilles, de pelotons de laine, de miroirs, & de toutes les autres bagatelles qu'ils trouvent fur le bord de la mer après les nauffrages. Leurs vifages font peints de couleur bleue, & ils portent de longs cheveux épars fur leurs épaules. Leurs vêtements font très-lâches, & liés fi négligemment qu'ils femblent n'avoir aucune notion de la honte dont fut frappé notre premier pere. S'il eft vrai, comme le prétendent les Cafuiftes, quelle eft une fuite néceffaire de fa chûte, on croiroit, à voir leur négligence à cet égard, que les effets de cette premiere faute ne font point paffés jufqu'à eux. Ils n'ont d'autres richeffes que leurs arcs & leurs fleches, dont ils fe fervent pour tuer le poiffon, quand il nage à la furface de l'eau. Ils ont des canots couverts de peaux de veaux marins, qui ne contiennent qu'une feule perfonne.

De leurs barques ou canots.

Leurs plus grandes barques tien-

nent environ vingt hommes : elles sont de bois, couvertes de peaux de baleine, & ils font des voiles avec les membranes intérieures des poissons. Ils se mettent hardiment en mer avec ces petits bâtimens, qui sont très-forts, quoiqu'ils ne soient liés par aucun morceau de fer. Ils n'ont pas de chevaux, & leurs traineaux sont tirés par de gros chiens fort dociles. Le climat ne produit & ne peut faire vivre d'animaux plus venimeux que les cousins & les araignées. Ils n'ont point de sources d'eaux fraiche, & ils sont obligés de boire de la neige fondue.



RELATION du Groenland. Chap. III.

CHAPITRE III.

Chriftiern IV, Roi de Danemarck, équipe une Fotte pour chercher le vieux Groenland. Découverte du nouveau : On y trouve quelque argent : On emmene cinq ou fix Habitants captifs en Danemarck : Grande efpérance de trouver de l'or fur cette côte.

Le Roi de Danemarck fait chercher le vieux Groenland : on aborde au nouveau.

CHRISTIERN IV, Roi de Danemarck, voulant effayer de découvrir, ou plutôt de retrouver le Groenland, prit à fon fervice un Pilote Anglois, très-expérimenté, auquel il joignit un Danois, nommé Lindenau, qui connoiffoit très-bien les côtes feptentrionales, & il les envoya avec trois vaiffeaux dans ces mers. Ils ortirent du Sond, l'été de

An. 1605.

l'année 1605, & furent féparés par les glaces. L'Anglois fit route au fud-oueft, le Danois au nord-eft, & le dernier aborda au nouveau Groenland. Les Habitants s'approcherent dans leurs canots, & l'on réuffit aifément à les engager à venir à bord, où

où on les régala de vin & de vieille huile : mais ils donnerent la préférence à cette derniere liqueur, dont ils burent avec avidité. Ils faisoient la plus grande estime du fer, & donnoient jusqu'à leurs armes & leurs habits, pour en avoir; mais ils paroissoient mépriser l'or & l'argent. Ils échangerent des peaux d'ours, des morceaux de corne de licorne & des peaux de veaux marins, pour des aiguilles, des couteaux, des miroirs & d'autres bagatelles.

RELATION du Groenland.
CHAP. III.
An. 1605.

Le Danois demeura trois jours sur la côte, sans oser descendre sur le rivage, & le quatrieme jour, il remit à la voile pour le Danemarck. Il emmena deux Habitants, qui marquerent tant de colere de se voir retenus, qu'on fut obligé de les lier. Leurs compatriotes firent leurs efforts pour les venger, du rivage, avec leurs fleches; mais quelques volées de canon les mirent bien-tôt en fuite.

On emmene quelques Habitants.

L'Anglois toucha en même-temps dans une autre partie du même pays, où il trouva de très-bons ports, & d'excellents pâturages. Les Naturels parurent plus réservés & moins con-

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

fiants que ceux qui avoient eu commerce avec le Danois, car auſſi-tôt qu'ils avoient obtenu ce qu'ils deſiroient, ils ſe retiroient précipitamment avec des marques de frayeur. Quelques Anglois deſcendirent à terre bien armés, & trouverent que le terrein étoit excellent, quoiqu'il y eût beaucoup de roches, comme dans la Norwege. L'odeur ſulphureuſe dont tout l'air étoit rempli, leur fit juger que les montagnes devoient contenir une grande quantité de ſoufre & de matieres combuſtibles. D'environ cent livres de matiere minérale qu'ils y trouverent, & qu'on emporta en Danemarck, on en tira vingt onces d'argent pur. Ils firent priſonniers quatre des Habitants, & l'un d'eux, étant plus opiniâtre que les autres, on le jetta à terre d'un coup de croſſe de mouſquet, ce qui rendit ſes compagnons plus doux. Auſſi-tôt que les Habitants virent qu'on retenoit leurs compatriotes, ils fermerent le paſſage aux vaiſſeaux, mais il fut bien-tôt ouvert par quelques volées de canon. On emmena les trois priſonniers, qui furent préſentés au Roi de Da-

nemarck, & on les trouva plus civilisés, & mieux faits que ceux qui furent amenés par le Danois : ils différoient aussi de langage, de mœurs & d habillements.

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1605.

L'année suivante, Christiern, qui avoit été content de ce voyage, envoya cinq vaisseaux commandés par le Danois Lindenau, avec ordre de suivre le cours des Anglois, & de faire route au sud-ouest; on mit les Sauvages à bord, pour servir d'interprêtes; mais il en mourut un dans la traversée. Lindenau arriva sur la côte de Groenland avec quatre vaisseaux, le cinquieme ayant été séparé par une tempête. Les Habitants accoururent de toutes parts en armes sur le rivage, & l'on jugea par leurs gestes & par leurs airs menaçans, que ce seroit une folie d'entreprendre de débarquer. On voulut cependant en faire l'épreuve en deux ou trois ports différents, mais on les trouva par-tout également sur la défensive : cependant on réussit à prendre cinq ou six Sauvages de ceux qui suivoient les vaisseaux à quelque distance, comme pour observer quelle route tenoient les Danois. On les

Nouvelle expédition dans ce pays.

An. 1606.

RELATION du Groenland. Chap. III.

mit sur les vaisseaux, avec leur canots & leurs rames; mais il y en eut un, qui, de désespoir se jetta dans la mer, où il se noya.

An. 1606.

Le valet de Lindenau, aussi imprudent que courageux, s'imagina qu'il pourroit amener les Sauvages à entrer en composition avec les Chrétiens, & après plusieurs instances, on lui permit d'aller à terre; mais il fut taillé en pieces avant d'avoir seulement avancé quelques toises. Lindenau, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de faire aucun progrès dans ce pays, retourna en Danemarck, après un voyage très-fatigant & très-dangereux.

Expédition de Richardson.

Quelque temps après, le Roi fit équiper deux vaisseaux pour une troisieme expédition dans le Groenland, & il en donna le commandement à un nommé Richardson, natif du Duché de Holstein, accompagné de quelques-uns des Mariniers les plus expérimentés de Norwege & d'Islande. Le vingt-sixieme jour après être sortis du Sond, ils eurent la vue du Groenland; mais ils n'en retirerent aucun autre avantage, d'autant que le passage étoit tellement fermé

par les glaces, qu'il fut impossible d'approcher du rivage. Il se trouve fréquemment des étés où les glaces ne fondent point, soit que l'hiver ait été trop rigoureux, soit que la belle saison ne devienne pas assez chaude. Richardson séparé d'un de ses vaisseaux, craignit de se trouver embarrassé dans les glaces, & revint en Danemarck, où il fut très-bien reçu du Roi, malgré son peu de succès.

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

Ce Monarque ne jugeant pas à propos de continuer à envoyer des vaisseaux à ses propres frais, il se forma une Compagnie de Marchands & de quelques personnes de qualité, sous le nom de Compagnie du Groenland. Ils équiperent deux vaisseaux pour le détroit de Davis, & aussitôt qu'ils y eurent jetté l'ancre, huit des Naturels vinrent à bord: mais pendant qu'ils étoient occupés à échanger des peaux & des cornes pour des miroirs & des aiguilles, le feu prit par hazard à un canon, ce qui les fit tous sauter dans la mer, où ils nagerent sous les eaux, jusqu'à ce qu'ils fussent fort éloignés du vaisseau. Cependant on les engagea par la suite à revenir, & ils acheverent

Il se forme une Compagnie.

Relation du Groenland. Chap. III

An. 1606.

leur trafic. Leur façon de commercer étoit de mettre les effets des Danois & les leurs en deux monceaux & d'ôter de l'un ou d'ajouter à l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent contents.

On y trouve du sable qui paroit contenir de l'or.

Le Contre-maître d'un des vaisseaux, ayant remarqué une espece de sable pesant, où l'on voyoit beaucoup de particules semblables à de l'or, il en prit une charge, & se remit en mer le plutôt qu'il lui fut possible, disant à ses compagnons de voyage que leur fortune seroit faite à tous. Le Grand-Maître de Danemarck qui étoit du nombre des intéressés, fut aussi étonné de leur prompt retour, que flatté de ce qu'on lui dit au sujet de l'or. Il fit remettre aussi-tôt la charge entre les mains de quelques Rafineurs de Copenhague, mais ils l'assurerent qu'elle n'étoit de nulle valeur. Le Grand-Maître très-irrité, donna ordre au Contre-maître de jetter tout le reste de ce prétendu trésor dans la mer, sans parler à qui que ce fût de cette folie. Cet homme obéit & mourut quelque temps après, de chagrin de cette erreur. Cependant le Grand-Maître eut lieu de se repentir de sa

précipitation : on apporta des mines de Norwege du sable parfaitement semblable, d'où il fut tiré une quantité d'or assez considérable, par des gens experts, au lieu que s'il avoit été entre les mains des Orfévres ignorants de Copenhague, ils l'auroient, sans doute, condamné, comme ils avoient fait le premier.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

Dans ce voyage, on se rendit maître de deux Naturels, qui saisirent l'occasion de se jetter dans la mer, où vraisemblablement ils périrent, parce qu'ils étoient trop éloignés de terre, pour qu'on puisse croire qu'ils y ayent abordé. Les Danois en rapporterent aussi cette corne, qu'ils voulurent vendre, comme nous l'avons dit, au Grand Duc de Moscovie. Elle est demeurée à Copenhague, & on l'estimoit six mille écus. Ils jugerent par les signes des Sauvages, que l'intérieur du pays étoit habité par une Nation nombreuse, féroce & inhumaine, armée d'arcs & de fleches.

Sauvages amenés en Danemarck.

Les Sauvages qu'on amena en Danemarck y vécurent de lait, de fromage, de poisson, de chair crue, & d'huile de Baleine; mais il ne fut

Relation du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

jamais possible de les engager à manger de la viande cuite, ni a boire du vin. Deux de ces Sauvages s'échapperent & se mirent en mer avec leurs canots, mais ils furent repoussés par le vent, & reprirent terre à Schonen, à douze lieues de l'entrée du Sond, où on les reprit, & ils furent ramenés à Copenhague. Ils ne vécurent pas long-temps après leur retour, peut-être parce qu'on les garda alors avec plus de soin qu'auparavant.

Leurs efforts pour s'échapper.

On fit mettre cinq de ces Sauvages dans leurs canots, qu'ils firent voguer avec leurs rames, pour en donner le divertissement à l'Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Copenhague. Quoiqu'ils n'eussent chacun qu'une rame, & que leur canot fût très-petit, ils surpasserent de vîtesse une barque de seize rameurs. L'Ambassadeur en fut très-satisfait, & les récompensa libéralement. Saisis d'une nouvelle ardeur, ils se servirent de cet argent pour s'équiper à la maniere des Allemands, avec des bottes & des éperons, & ils offrirent de servir le Roi comme cavaliers. On reconnut depuis, que cette proposition étoit un artifice pour

qu'on veillât moins fur eux, & pour fe fauver plus aifément ; en effet, il y en eut deux qui réuffirent à s'échapper, mais on en reprit un, & l'autre fut englouti vraifemblablement par les flots. Il y a tout lieu de croire que ce dernier, qui devança les gens qui le pourfuivoient, avoit une famille dans fon pays, car il ne voyoit jamais une femme avec un enfant dans fes bras, fans foupirer amérement.

RELATION du Groenland. Chap III.

An. 1606.

Ils mourent tous faute d'y réuffir.

Ils moururent tous de mélancolie en très-peu de temps l'un après l'autre, à l'exception de deux, qui vécurent douze ans en Danemarck. Il y en eut un, qui fut employé par le Gouverneur de Coldingen, à la pêche des perles, dont il y a une affez grande quantité dans les environs de cette Ville : mais par l'avarice de cet homme, on lui fit faire un travail fi rude qu'il en mourut de fatigue, étant obligé de plonger fous la glace au milieu même de l'hiver. L'autre Sauvage, inconfolable, fe mit encore une fois en mer, & rama jufqu'à trente lieues, mais il fut encore ramené. On voulut lui faire entendre qu'il lui étoit abfolument

RELATION du Groenland. Chap. III.

An. 1606.

impossible de gagner le Groenland : il parut être d'un autre sentiment, & répondit qu'il auroit suivi la côte de Norwege, jusqu'à une certaine pointe, & auroit ensuite traversé la mer, en suivant la direction des étoiles. Il ne vécut que peu de temps après cette tentative, & mourut vraisemblablement de chagrin de n'avoir pu réussir.

Leur stupidité.

Tout le temps qu'ils passerent en Danemarck, ils parurent de la plus grande stupidité : quelques soins qu'on employât, on ne put leur donner qu'une très-foible teinture de la Langue Danoise, & il fut absolument impossible de leur inculquer les plus légeres notions de la Religion Chrétienne, quoique plusieurs hommes savants s'appliquassent à leur instruction. Cependant ils paroissoient avoir quelque espece de culte : on leur voyoit souvent fixer les yeux vers le ciel, & marquer de la dévotion pour le soleil levant. Ils étoient assez bien faits quoique petits, d'un teint basanné, avec des nez larges & de grosses levres.

La maniere la plus probable d'expliquer la perte du Groenland, est

de ſuppoſer que les glaces venant du nord-oueſt, ont totalement fermé le paſſage entre ce pays & l'Iſlande, où elles auront eu d'autant plus de facilité à ſe raſſembler, que ſuivant les Chroniques Iſlandoiſes, il y a entre les deux, une grande quantité d'iſles & de rochers. C'eſt en cherchant à retrouver ce paſſage, que les Pilotes ont été jettés ſur le cap Farewell & dans le détroit de Davis, où ils ont découvert le pays qu'on a nommé nouveau Groenland.

RELATION du Groenland. Chap. III. An. 1606.

CHAPITRE IV.

M. Chancellor jette les fondements d'un commerce avec la Ruſſie: Il deſcend au port Saint Nicolas: Abrégé d'un voyage de Sir Hugues Willoughby à la mer Glaciale, pour chercher un paſſage au nord-eſt: Il périt avec tous ſes gens par le froid: Premiere découverte du Spitzbergen.

APRE'S la découvette du cap de Bonne-Eſpérance, & celle de la Chine & du Japon, que les Portugais firent enſuite, d'autres Nations

Tentatives des Anglois, pour trouver un paſſage.

Relation du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

essayerent de trouver un passage plus court pour gagner ce pays par les parties de l'Amérique, situées au nord & au nord-ouest. Ensuite on fit des tentatives du côté du nord-est, dont la premiere fut celle des Anglois, sous le regne d'Edouard VI. Il se forma alors une Compagnie, composée des principaux Sujets de la Nation, pour la découverte des pays inconnus, & elle équipa trois vaisseaux, qui furent mis sous les ordres de Sir Hughes Willoughby & de Richard Chancellor, pour trouver s'il étoit possible, un passage au nord-est, qui conduisît à la Chine, par la mer de Tartarie.

Chancellor fut séparé des autres à la hauteur de Wardhuc & de la Laponie, par les grands vents & par les brouillards. Il croisa quelque temps dans ces mers, avec l'espérance de les rejoindre, & trouva par hazard la baye de Saint Nicolas, qui appartenoit à la Moscovie, & qui n'étoit nullement connue des Européens. Le Grand Duc étoit alors en guerre avec les Livoniens; cependant Chancellor se rendit auprès de ce Prince, fit un traité avec lui, &

établit un commerce, que les Anglois ont continué depuis, avec grand succès.

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1606. Sort funeste de Willoughby.

Sir Hughes Willoughby, après avoir long-temps erré, trouva enfin, au soixante-douzieme degré de latitude, une terre que quelques cartes ont toujours nommés depuis, pays de Sir Hughes Willoughby. Il continua son cours en suivant la côte, jusqu'à ce qu'il entra dans un port inconnu de la Laponie, nommé Areina Keceas, où les approches de l'hiver, l'obligerent de demeurer. De cet endroit, il envoya trois hommes au sud-ouest, pour reconnoître le pays & les Habitants : d'où ils revinrent sans en avoir rien appris, & sans avoir vu aucunes marques qu'il fût peuplé. Il en envoya d'autres à l'ouest & au sud-est, qui eurent aussi peu de succès que les premiers.

Cette contrée parut alors déserte, parce qu'aux approches de l'hiver, les Habitants se retirent dans l'intérieur des terres, où le froid est moins vif que sur les côtes qu'ils habitent ordinairement durant l'été. Quelques Pêcheurs vinrent par hazard au même endroit, l'année sui-

Relation du Groenland. Chap. IV.

An. 1606.

vante, & ils y trouverent Willoughby avec les équipages de ses deux vaisseaux, montant à soixante & douze hommes tous morts de froid. Ils trouverent aussi son journal dans son cabinet, où étoit écrit le récit de cette expédition. Le corps de Willoughby fut rapporté à Londres par un vaisseau Anglois, appartenant à la Compagnie de Russie, & il fut enterré honorablement.

Le commerce qu'on avoit établi avec la Russie, rendit les côtes du Nord plus connues aux Anglois: ils y remarquerent plusieurs des poissons qu'on nomme chevaux marins, & envoyerent des vaisseaux pour en faire la pêche, particuliérement à cause de leurs dents, qui sont très-estimées en Moscovie.

Le cheval marin est très-fort, aussi gros qu'un bœuf, avec quatre pieds, & la peau très-épaisse. Il pese quelquefois jusqu'à quatre cens livres: sa tête est fort grosse, il a deux dents aussi blanches que l'ivoire, dont chacune a un pied de long; & c'est pour ces dents qu'on le chasse avec tant d'ardeur. Ces animaux sont fort attachés à leur petits, & en apportent

quelquefois deux ensemble. Il est très-difficile de les chasser dans l'eau parce qu'ils y sont d'une force prodigieuse ; mais on les prend aisément sur la glace, où leurs lourdes masses & leurs pieds trop courts les empêche de faire grande résistance. On les frappe sur la tête, parce que toute autre partie de leurs corps est invulnérable. Les Russes les appellent Morses, & les Hollandois Walnissels.

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1606.

Leur chair fournit de très-bonne huile : on trouvoit d'abord une grande quantité de ces animaux vers l'endroit que les Hollandois appellent l'Isle des ours, & les Anglois l'Isle des cerises; mais les épreuves qu'ils ont souffertes de la cruauté des hommes, les ont instruits à se retirer en mer à l'approche des Européens, & la pêche en est devenue très-dangereuse & très-difficile.

En l'année 1610, la Compagnie Angloise, dont nous avons déjà parlé, envoya Jean Pool dans la mer Glaciale, où il s'avança jusqu'au Spitzbergen, qu'on croit faire partie du Groenland, & qui avoit déjà été découvert en 1596, par les Hollandois, dans leur troisieme voyage à

Découverte du Spitzbergen. An. 1610.

RELATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1610.

la nouvelle Zemble. Pool y vit un grand nombre de baleines, & la Compagnie envoya l'année suivante deux vaisseaux sous ses ordres, pour faire la pêche. Il y eut un grand succès ; mais ces deux vaisseaux eurent ensuite le malheur de périr, & Pool, ainsi que les équipages, furent ramenés en Angleterre par un bâtiment de leur Nation, que le hazard avoit jetté à cette latitude.

An. 1612.

En 1612, deux autres vaisseaux Anglois, firent voile pour le même pays, & rencontrerent sur la côte, un navire Hollandois, qu'ils forcerent à revenir, sans aucune cargaison.

An. 1613.

En 1613, cette Compagnie obtint du Roi Jacques, une patente pour exclure tous autres, tant Anglois qu'Etrangers, de l'avantage de ce commerce. Les Intéressés firent armer sept vaisseaux pour en chasser toutes les autres Nations, & même ceux de leurs compatriotes qui voudroient naviguer dans le même pays. Cependant, les deux années suivantes, les Hollandois firent pencher la balance de leur côté, & s'emparerent de ce commerce, soutenus par dix-huit bons vaisseaux & par quatre

frégates, chacune de trente canons, & les Anglois qui n'en avoient que de quinze pieces, n'oserent le leur disputer; mais en 1616 & 1617, ils reprirent l'ascendant sur les Hollandois. En 1618, les derniers retournerent avec une forte escadre, & non-seulement s'opposerent aux Anglois, mais même, ils les attaquerent, les pillerent & les forcerent à la retraite.

RELATION du Groenland. Chap. IV. An. 1618.

Cette contestation ayant duré long-temps, les deux parties, se lasserent enfin de la soutenir, & ce commerce devint libre aux navires de toutes les Nations.

Différentes Nations s'en attribuent la découverte.

Les Hollandois fondoient leur droit sur ce qu'ils prétendoient en avoir fait les premiers la découverte, & les Anglois soutenoient que cet avantage leur appartenoit, en disant que ce devoit être le pays trouvé par Hughes Willoughby, qui, vraisemblablement, s'étoit trompé de dégrés, & avoit écrit 77, au lieu de 72, puisqu'il n'y avoit aucune terre à cette derniere latitude. Le Roi de Danemarck avoit aussi de fortes prétentions, parce qu'il regardoit ce pays, comme faisant par-

R LATION du Groenland. Chap. IV.

An. 1618.

tie du vieux Groenland, qui avoit été tributaire de la Couronne de Norwege, & il ſoutenoit ſes droits par quelques vaiſſeaux de guerre ; mais ils étoient trop foibles, pour forcer les autres Nations a reconnoître ſa ſupériorité, ou a lui payer un tribut, comme il le prétendoit.



CHAPITRE V.

Description des Animaux & des Végétaux du Spitzbergen, ainsi que du climat de ce pays. De différentes especes de Baleines : De la maniere d'en faire la pêche & d'en tirer l'huile.

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1618. Description du Spitzbergen.

LE Spitzbergen, ou nouveau Groenland, est le pays le plus septentrional dont on ait eu, jusqu'à présent, connoissance; & il s'étend depuis le soixante-seizieme degré de latitude, jusqu'au quatre-vingtieme. On le nomme Spitzbergen, à cause de ses hautes montagnes qu'on voit de très-loin en mer, & qui n'ont point de fonds solide, étant seulement composées d'un gros sable, mêlé de pierres plates, assez semblables à nos ardoises. Il n'est habité que par des ours blancs, qui vivent sur la glace, aussi gros & aussi forts que des bœufs: par des renards de diverses couleurs, gris, blancs & noirs : par des rennes, animaux qui ressemblent assez aux cerfs, mais plus

Relation du Groenland Chap. V.

An. 1618.

petits, & avec des cornes plus unies. Ils se nourrissent d'une mousse d'un verd pâle, qui pousse sur le sable & sur les pierres : ils sont fort maigres tant que la neige est épaisse sur la terre ; mais aussi-tôt qu'elle commence à se fondre, ils deviennent excessivement gras, & ont souvent deux pouces de graisse sur les côtes : ils approchent des hommes plutôt qu'ils ne les évitent ; & quoiqu'ils se dispersent au bruit du canon, ils reviennent bien-tôt au même endroit, & sont si doux qu'il est aisé de les prendre par les cornes, ou de les tuer sur la place.

Ce pays est extrêmement froid ; & quoique dans l'été, le soleil y demeure plus de six semaines sur l'horison, ce qui forme un jour continuel, la rigueur de l'air n'y est cependant que de très-peu diminuée. Plus le ciel y est serein, & plus on trouve de vivacité dans l'air : mais l'humidité qui s'éleve des montagnes, rend encore souvent le froid plus pénétrant : & quelquefois l'air y est si chargé de brouillards, qu'il est difficile de distinguer plus loin que la longueur d'un vaisseau, ensorte qu'il

n'y a qu'une avarice insatiable qui puisse porter les hommes à visiter cet affreux pays.

Relation du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

Le terrein ne produit ni arbres ni arbrisseaux; cependant ceux qui vont y faire de l'huile, y trouvent autant de bois qu'il leur est nécessaire. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage, & il paroît assez difficile d'expliquer d'où il peut venir: mais on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales. On y trouve quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, particulierement des perroquets, qui different de ceux des Indes, en ce qu'ils n'ont pas la même docilité, & en ce que leurs pieds sont comme ceux des oies. Il n'y a point de petits poissons, excepté des merlus, mais en très-petite quantité.

La côte est présentement fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les Nations, qui y viennent pour la pêche, parce que l'huile qu'on tire du poisson, rapporte un profit très-considérable. Chaque Peuple a son port particulier, ou son lieu de station, ses huttes, ses chaudieres, & les autres instruments nécessaires

Relation du Groenland. Chap. V. An. 1618. Description des baleines.

pour tirer l'huile : on les y laisse tous les ans, quand la saison force à quitter la côte.

Les Etats Généraux ont accordé des patentes à quelques Particuliers à l'exclusion de tous autres, pour faire la pêche de la baleine, au Spitzbergen : mais il y a aussi des Aventuriers Hollandois, qui se rendent sur la côte du Groenland, & ne descendent jamais à terre. Les baleines qu'ils pêchent en mer, ils en coupent la chair en petits morceaux qu'ils mettent dans des tonneaux & les emportent en Hollande, où ils font l'huile comme on le fait au Spitzbergen. Cependant elle acquiert une odeur forte, qui vient de ce que la chair est gardée trop long-temps, ce qui la rend désagréable, & elle se vend à plus bas prix que celle de la Compagnie.

On distingue deux différentes classes de baleines, les noires & les blanches, qu'on subdivise encore en diverses especes. Les blanches sont ainsi nommées, parce qu'elles ont une espece de harnois de coquilles blanches sur le dos. Entre les noires, on en remarque de diverses sortes :

celles qu'on appelle à nageoires, sont les moins recherchées, d'autant qu'elles sont aussi sauvages que maigres. Les deux meilleures especes, sont celles qui ont comme un tuyau, ou plutôt un puits sur la tête, où se trouve le *sperma ceti*, & celles qu'on appelle de la grande baie, qui sont les plus grosses & les plus grasses, par conséquent les plus estimées. Nous allons en donner une description abrégée, ainsi que de la maniere de les pêcher.

La grande baie est très-grosse & très-pesante, ce qui en rend la pêche plus facile : sa tête seule est égale au tiers de son corps : ses yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf, & la prunelle n'est que de la grosseur d'un pois : au lieu d'oreilles, elle a seulement deux petites ouvertures presque imperceptibles ; mais au dedans de la tête & sous ces ouvertures, sont deux oreilles très-bien formées, & elle a le sens de l'ouie très-actif : elle porte deux trous sur le haut de la tête, qui lui servent à respirer & à rejetter l'eau qu'elle a avalée & qu'elle lance quelquefois en grande quantité, à une hauteur considérable.

Relation du Groenland. Chap. V.

An 1618.

Sa langue qui peſe environ ſix cents livres, eſt de dix-huit pieds de longueur & de dix de largeur, ſi épaiſſe que le plus grand homme, ne peut porter la vue deſſus. Elle eſt environnée de crins épais, aſſez reſſemblants à ceux du cheval, & qui tiennent à la ſubſtance qu'on appelle improprement, côte de baleine. On trouve environ huit cents de ces eſpeces de nerfs, couchés les uns ſur les autres dans la bouche de l'animal, qui a de profondeur, depuis quatre juſqu'à cinq toiſes. Les levres ſont larges & épaiſſes, & peſent au moins ſix milliers : mais il n'y a point de dents. Son goſier eſt extrêmement étroit, & il eſt rare qu'on trouve autre choſe dans ſes inteſtins, qu'une mouſſe qui ſe forme au fond de la mer, & une eſpece d'araignée, qui couvre ſouvent la ſurface de l'eau. Les Marins la regardent comme une marque certaine qu'il y a des baleines aux environs ; mais il paroît que ces araignées ne contribuent que très-peu à leur nourriture, & l'on croit en général, qu'elles ne vivent que de l'eau de la mer avec laquelle elles avalent par hazard ces inſectes.

Depuis

Depuis la tête jusqu'au milieu du corps, la baleine est extrêmement grosse; mais elle va ensuite en diminuant jusqu'à la queue, dont l'extrémité est d'environ deux pieds d'épaisseur, sur près de vingt-sept pieds de longueur. On se sert de cette queue pour faire des billots à hacher, parce qu'elle est beaucoup plus forte, & d'un meilleur usage que presque tous les bois qu'on y peut employer. La principale force de l'animal, consiste dans cette partie & dans ses nageoires qui ne s'élevent point au-dessus, comme il arrive à tous les autres poissons quand ils nagent. Les parties naturelles du mâle, qui ont environ quatorze pieds de long sur un pied d'épaisseur, sortent en dehors comme celles des animaux terrestres, & celles de la femelle, qui ont quelque ressemblance avec notre espece, s'ouvrent & se ferment, suivant les occasions. Elles ne portent qu'un petit à la fois, qui les suit par-tout, & s'attache à leurs mamelles. Le corps du mâle a depuis soixante pieds jusqu'à soixante & dix de longueur : mais la femelle est plus grande.

Relation du Groenland. Chap. V. An. 1618.

Du poisson à épée.

Le poisson à épée, est commun dans ces mers : il a de longueur environ sept à huit pieds, il est très fort ; & il arrive souvent, qu'après l'avoir frappé avec le harpon, il fuit avec tant d'impétuosité, qu'on est obligé de couper la corde, parce que la chaloupe ne peut le suivre. Ce poisson est un ennemi très-dangereux pour la baleine, qui l'évite autant qu'il lui est possible : mais ils l'attaquent un grand nombre à la fois, lui arrachent peu à peu ses nageoires qui font sa principale force, pendant qu'elle donne de grands coups de toutes parts avec sa queue, pour les écarter, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Alors ils entrent dans sa bouche & lui dévorent la langue ; aussi voit-on souvent, sur la surface de la mer, des baleines mortes, dont cette partie est totalement rongée.

Le poisson nommé licorne, est aussi ennemi déclaré de la baleine, & il lui enfonce sa corne le plus avant qu'il le peut, dans les côtés, toutes les fois qu'il la rencontre.

Pêche de la baleine.

Voici la maniere dont on pêche ordinairement la baleine : on envoye trois chaloupes après elle avec

ſix hommes dans chacune, & l'un d'eux porte un harpon, qui eſt un inſtrument de fer recourbé & barbu, afin qu'il ne ſorte point quand on en a frappé ce peſant animal. Les Pêcheurs prennent garde à ne ſe pas expoſer aux coups de la queue, & ils ſe tiennent ſur leurs rames, ou ne les font agir que très-doucement, pour ne pas être entendus de la baleine. Le Harponeur de la chaloupe qui eſt le plus à portée, prend ſon temps pour lui lancer le harpon, qui eſt attaché à une corde longue de deux cents braſſes, même plus; auſſitôt que la baleine en eſt frappée, elle plonge avec tant de vîteſſe, que ſi les hommes n'avoient pas l'attention de tenir la corde bien mouillée, elle prendroit feu par le frottement contre la chaloupe, où elle répand ſeulement de la fumée. Il y a auſſi un homme chargé de filer la corde à meſure que la baleine s'éloigne, parce que s'il arrivoit qu'elle ſe mêlât, la chaloupe ſeroit en grand danger d'être ſubmergée. S'il ne ſe trouve pas aſſez de corde dans une chaloupe, celle qui en eſt la plus proche y ſupplée, & lui en jette pour l'alonger:

RELATION du Groenland. Chap. V.

An. 1618.

mais cela serviroit très-peu, si l'animal n'étoit pas obligé de reparoître sur la mer pour respirer, après avoir couru quelques centaines de brasses sous l'eau; & elle fait alors un rugissement si fort, qu'on l'entend de plus d'une demi lieue. Aussi-tôt qu'on la revoit, le Harponeur la frappe une seconde fois, & après ce coup, on lui enfonce des lances qu'on peut retirer aisément après l'avoir blessée, afin de la fatiguer, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées: car avant ce tems, aucun Pêcheur n'oseroit s'avancer à la portée de ses nageoires ou de sa queue. On en approche de plus en plus, & l'on s'efforce de la blesser sous les nageoires, qui paroît être l'endroit le plus sensible: mais quand on réussit à la frapper dans les poumons ou dans le foie, le sang rejaillit à la hauteur du mât d'un grand vaisseau. On la laisse ensuite se débattre d'elle-même; elle se bat le corps avec ses nageoires, & frappe de sa queue avec tant de force, qu'il semble qn'on entende le bruit d'un canon, & que la mer en est toute couverte d'écume. Pendant tout ce temps, elle reste à la

ſurface de l'eau pour reſpirer, & les chaloupes ſont quelquefois obligées de la ſuivre trois ou quatre lieues, juſqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ſes forces : alors elle tombe ſur un côté ; & quand elle eſt morte, on la voit entierement ſur le dos ; après quoi, il n'y a plus de difficulté à la traîner juſqu'au rivage ou à la remorquer juſqu'au vaiſſeau. Le premier jour, elle n'eſt qu'à fleur d'eau ; le ſecond, elle s'éleve de ſix à ſept pieds au deſſus, & le troiſieme, elle eſt quelquefois plus haute que le bord du bâtiment. On a dans chaque navire, un homme qui entend à la découper : il commence par lui ouvrir le ventre, d'où il ſort un bruit ſemblable à un rugiſſement & une odeur très-infecte. Cet homme ſépare la chair d'avec les os, & la coupe en morceaux de deux ou trois cents livres chacun, qu'on met à bord ou ſur le rivage, ſelon ce qu'on trouve le plus commode ; après quoi on les coupe en plus petites pieces, pour les jetter dans la chaudiere, où l'on en tire l'huile, en les y faiſant bouillir : enfin, on met cette huile dans des bariques,

RELATION du Groenland. Chap. V. An. 1615.

pour l'usage des différentes Nations.

Il y a trois Harponeurs sur chaque vaisseau; on donne à chacun, dix livres sterlings par baleine qu'on pêche, & quelquefois un vaisseau en trouve neuf ou dix. Une baleine produit, depuis soixante, jusqu'à cent bariques d'huile, qui se vend trois ou quatre livres sterling la barique, & quelquefois davantage. Pour l'encouragement de cette pêche, le Parlement de la Grande-Bretagne a accordé une récompense de quarante schellings par tonneau, aux vaisseaux destinés pour le Groenland, ce qui a considérablement augmenté le nombre des bâtiments qui vont y pêcher depuis quelques années.



CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Monk dans la Mer Glaciale.

APRÈS avoir donné un récit abrégé du vieux & du nouveau Groenland, ainsi que de la pêche de la baleine, nous allons parler du voyage que fit le Capitaine Monk, pour trouver, au nord-ouest, un passage entre le Groenland & l'Amérique, qui pût conduire aux Indes Orientales. Nous avons choisi ce Voyageur par préférence, non-seulement parce qu'il étoit le plus habile marin de son tems, mais encore parce que son exactitude est si bien reconnue, qu'aucun de ceux qui ont suivi le même cours, n'a pu le contredire dans la plus légere circonstance.

RELATION du Groenland. Chap. VI.

MONK, An. 1619.

Exactitude du Capitaine Monk.

Le Capitaine Monk fut employé pour cette expédition par Christiern IV, Roi de Danemarck, qui lui fit donner deux bons vaisseaux montés de soixante & quatre hommes, avec ordre de suivre les côtes

Relation du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

des détroits, qui avoient pris le nom d'Hudſon, Voyageur Anglois, lequel y avoit été tué quelques années auparavant, par une mutinerie de ſes gens.

Il met à la voile, pour faire des découvertes.

Monk ſortit du Sond, le 16 de Mai 1619, & le 20 de Juin, il double le Cap Farewel, qui eſt un pays de rochers, couvert de glaces & de neiges, au ſoixante & deuxieme degré, trente minutes de latitude ſeptentrionale. Il fit voile au nord-eſt, pour gagner les détroits d'Hudſon, & fut un peu retardé par les glaces, ſans qu'elles lui cauſaſſent aucun autre dommage, parce qu'il y avoit aſſez de largeur. Ce qu'il eut de plus remarquable, fut que le vent devint un jour ſi fort & ſi froid, que les voiles ſe roidirent comme une piece de glace, ce qui les mit abſolument hors d'état de ſervir; & que le lendemain à midi, la chaleur étoit ſi étouffante, que les gens d'équipage furent obligés d'ôter leurs habits & de faire la manœuvre en chemiſe.

Il prend terre dans le détroit d'Hudſon.

Le 17 de Juillet, ils arriverent aux détroits d'Hudſon, auxquels ils donnerent le nom de détroits de Chriſtiern, par honneur pour le Roi de

Danemarck. Ils débarquerent dans une isle, vis-à-vis du Groenland, & quelques-uns des gens s'étant avancés pour reconnoître le pays, y trouverent des traces d'hommes; mais ils n'en rencontrerent aucun. Les habitants parurent le lendemain, marquerent une grande surprise à la vue des Danois, & s'avancerent vers eux avec des signes d'amitié, mais en tenant toujours les yeux attachés sur leurs armes, qu'ils avoient cachées derriere un monceau de pierres. Les Danois réussirent à leur en couper la communication, ce qui causa le plus grand chagrin à ces honnêtes sauvages, qui demanderent, avec les marques de la plus parfaite soumission, qu'on les leur rendît, faisant entendre par leurs signes, qu'elles étoient leur unique ressource pour trouver leur subsistance. Leurs prieres ne furent pas infructueuses; non-seulement les Danois leur remirent leurs armes, mais ils leur firent encore présent de quelques bagatelles; & les sauvages en marquerent leur reconnoissance, en apportant aux vaisseaux, plusieurs sortes de poissons & d'oiseaux.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

On donna un petit miroir à l'un d'entre eux, qui marqua la plus grande joie de ce présent. Il s'y regarda deux ou trois fois, le serra fortement contre son sein, & prit la fuite avec la plus grande vîtesse, comme s'il eût craint qu'on ne le lui enlevât.

Ils donnerent des marques d'une amitié particuliere à l'un des gens de Monk, qui avoit de longs cheveux noirs & le teint basanné, ce qui le rendoit assez semblable à ces sauvages. Ils s'imaginerent peut-être que cet homme étoit né dans leur pays, & qu'il avoit été emmené dans son enfance en Danemarck : cette distinction divertit beaucoup tout le reste de l'équipage.

Le 22 de Juillet, Monk abandonna cette isle; mais à cause de quelques bas fonds, causés par les glaces, il fut obligé de jetter l'ancre le 28, entre deux autres isles où il y avoit quelque abri. Il fit avancer ses vaisseaux le plus près qu'il lui fut possible du rivage de l'une de ces isles, & même en cet endroit, il falloit employer la plus grande industrie pour les garantir d'être endommagés

par les glaces, que les vagues leur poussoient avec violence. Ils y trouverent de très-bon talc, dont ils remplirent plusieurs tonneaux : & virent aussi beaucoup de petites isles dans les environs, mais la mer étoit trop forte pour se hazarder d'y descendre. Ils étoient au soixante & deuxieme degré de latitude, environ cinquante lieues dans les détroits ; & Monk nomma la baye où il jetta l'ancre, Hareford, à cause de la grande quantité de lievres qu'il vit en cet endroit.

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

Le 10 d'Août, il quitta cet ancrage, & fit route à l'ouest-sud-ouest, ayant le vent au nord-est : le lendemain ils gagna la partie méridionale des détroits, du côté de l'Amérique, & jetta l'ancre près d'une grande isle, qu'il nomma l'isle des Neiges, parce qu'elle en étoit toute couverte.

Il en partit le 20 du même mois, fit voile nord-ouest & ouest-nord-ouest, dans la baye d'Hudson ; jusqu'à ce qu'il fut arrivé à soixante & trois degrés, vingt-minutes, où il se détermina à hiverner dans un endroit qu'il appelle le nouveau Danemarck, donnant le nom de port

Il se détermine à passer l'hiver dans ce pays.

Relation du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

d'hiver de Monk, à la partie où il se trouvoit. Il fit remorquer ses vaisseaux dans une petite anse, où ils étoient à couvert contre l'inclémence des temps, après quoi ses gens éleverent des huttes pour y passer l'hiver, près d'une riviere qui n'étoit pas encore gelée au mois d'Octobre, quoique toute la mer dès environs fût prise de glaces.

Le 7 d'Octobre, le Capitaine Monk essaya de remonter une riviere dans une chaloupe; mais il en fut empêché par une cataracte. Il fit quatre lieues dans le pays, pour chercher des habitants, & n'en ayant découvert aucun, il retourna à ses vaisseaux par un autre chemin. Il y rencontra une image de pierre, avec des griffes & des cornes, comme on représente le diable, & près de cette figure, environ huit pieds de terre, entourée de petites pierres. Il y avoit d'un côté un petit monceau de pierres plates, mêlées avec de la mousse d'arbres, & de l'autre côté, trois charbons posés en travers sur une grande pierre plate, soutenue de deux autres; ce qui lui donnoit quelque ressemblance avec un autel. Il

en rencontra depuis, plusieurs autres pareils, & près d'eux, des traces de pieds humains; cependant il ne put découvrir aucuns habitans. Il y a tout lieu de penser qu'ils offroient des sacrifices en ces endroits, soit au feu, soit avec du feu, puisqu'on vit aux environs plusieurs os, qui venoient, sans doute des victimes, dont les sacrificateurs avoient mangé la chair crue. On y trouva aussi quelques chiens muzelés, & des troncs d'arbres qui avoient été coupés par la racine avec des instruments de fer, ce qu'on reconnut en les examinant avec attention. On remarqua encore des trous dans la terre, qui parurent avoir été destinés à recevoir les pieux de quelques tentes, & plusieurs morceaux de peaux d'ours, de loups, de veaux marins, & de quelques autres animaux. On jugea qu'elles avoient servi d'habits aux habitants, d'où Monk conclut qu'ils menoient une vie errante, comme les peuples de la Tartarie & de la Laponie.

Quand les gens de Monk eurent construit des huttes très-closes, ils y mirent du bois & des oiseaux

RELATION du Groenland. Chap. VI. An. 1619.

sauvages pour s'en servir pendant l'hiver. Le Commandant eut le bonheur de tuer de sa main, un ours blanc qui lui servit de nourriture, de même qu'à ses gens, & ils ne la trouverent nullement désagréable. Ils eurent aussi en abondance des lievres, des perdrix & d'autres oiseaux; ainsi que des renards noirs & des martres.



CHAPITRE VII.

Monk perd tout son monde par le froid, à l'exception de deux hommes : Il retourne en Danemarck : Il projette une seconde expédition pour la Mer Glaciale : mais il perd la vie par un événement singulier.

LE 27 de Novembre, Mouk & ses gens virent un phénomene de trois soleils, & ils en obferverent encore deux, le 24 de Janvier suivant. Le 10 de Décembre, vieux style, à huit heures du soir, il y eut une éclipse de lune, & peu de temps après, cet astre fut entouré d'un cercle très-brillant, avec une croix qui le coupoit. Ce phénomene sembloit présager les malheurs qui étoient prêts à leur arriver.

RELATION du Groenland. Chap. VII. Phénomene que Monk remarque.

An. 1610.

Le froid devint si excessif, que ni la bierre, ni le vin, ni l'eau-de-vie, ne purent y résister, toutes ces liqueurs gelerent, & les vases qui les contenoient furent brisés en morceaux. Les hommes furent obligés

RELATION du Groenland.
Chap. VII.
An. 1620.

pour boire, de les rompre avec des haches & de les faire fondre au feu : ils mesurerent de la glace qui avoit trois cents soixante pieds d'épaisseur, & malgré tous les moyens dont ils se purent servir, & toutes leurs forces, les Danois ne purent résister à une saison aussi rigoureuse. Ils moururent les uns après les autres de dyssenterie, accompagnée de tranchées, en si peu de temps, qu'au commencement de Mars, le Capitaine fut obligé de monter en sentinelle à son tour, faute de monde, pour en remplir le poste.

Etat fâcheux où il se trouve réduit.

Au printems, les maladies de ceux qui avoient résisté devinrent plus fâcheuses, leurs dents s'ébranlerent, & leurs gencives s'enflerent, de façon qu'ils ne pouvoient plus prendre d'autre nourriture que du pain & de l'eau. Peu de temps après, le scorbut qui se joignit à leurs autres maux, augmenta encore leur affliction; & au mois de Mai, il en mourut un si grand nombre, qu'il ne restoit pas assez de bras pour les enterrer, encore ceux qui étoient demeurés vivants, ne pouvoient presque se remuer par la foiblesse & la

maladie. Pour comble de misere, le pain vint à leur manquer, & ils ne purent y suppléer qu'en tirant des especes de framboises, qu'ils rencontrerent sous la neige ; mais il falloit les manger dans l'instant, parce qu'on ne pouvoit les conserver.

RELATION du Groenland. Chap. VII. An. 1620.

Le 12 d'Avril, tomba la premiere pluie qu'ils eussent vue depuis sept mois : vers la fin de Mai, ils commencerent à voir des oies sauvages, des canards, des cignes, des hirondelles, des perdrix, des corbeaux, des bécassines, des faucons & des aigles : mais les hommes étoient si foibles, qu'ils ne leur étoit pas possible de chasser.

Il tombe malade & recouvre la santé.

Le 4 de Juin, Monk tomba dangereusement malade, & fut quatre jours sans prendre aucune nourriture : il fit alors son testament, par lequel il prioit ceux que le hazard conduiroit en cet endroit, de le faire enterrer, & de faire passer son journal au Roi de Danemarck. Cependant il se trouva plus fort le 8, & sortit de sa hutte, pour voir s'il restoit encore quelqu'un de ses compagnons vivants, mais il n'en trouva que deux, de soixante & quatre qui étoient

Relation du Groenland. Chap. VII. An. 1620.

partis. Ces gens transportés de joie, de voir que leur Capitaine avoit survécu à tant de calamités, le conduisirent au feu, lui donnerent à manger, & les trois s'encouragerent par des promesses, de se soutenir réciproquement jusqu'au dernier soupir. Les glaces commençant à fondre, ils trouverent sous la neige une racine qui leur fut un grand restaurant & une bonne nourriture, ce qui les fortifia beaucoup. Ils commencerent alors à chasser & à pêcher, exercices qui les rétablirent totalement, & ils ne songerent plus qn'aux moyens de retourner dans leur patrie.

Il s'embarque avec deux hommes qui lui restoient.

L'été qui s'approchoit, produisit une quantité prodigieuse de cousins, dont ils furent excessivement incommodés : cependant ils monterent sur le plus petit de leurs vaisseaux, laissant l'autre à la côte, & mirent à la voile : mais ils furent dans un grand embarras à cause des glaces, & ils perdirent leur chaloupe & leur gouvernail. Ils retrouverent la chaloupe dix jours après, & se firent un nouveau gouvernail. Ils étoient souvent arrêtés par les glaces : mais ils s'en débarrassoient aussi-tôt qu'il survenoit

un changement de temps favorable.

Le 8 de Septembre, ils sortirent des détroits, doublerent le Cap Farewel, & entrerent dans le grand Océan; mais ils furent surpris d'une violente tempête, qui cassa leur grand mât & le jetta en mer. Ils eurent la plus grande peine à empêcher que leurs voiles ne se perdissent dans les flots: cependant ils réussirent à gagner la côte de Norwege, où ils jetterent l'ancre dans une petite baie. Le gros temps duroit toujours, & ils auroient été brisés en pieces, s'ils n'avoient eu le bonheur de trouver un abri entre les rochers & la terre. Ils s'y reposerent quelques jours, & poursuivirent ensuite leur voyage pour le Danemarck, où ils arriverent enfin, en peu de temps. Le Capitaine Monk, que personne n'espéroit revoir vivant, fut reçu du Roi avec de grandes marques de faveur, Sa Majesté paroissant très-satisfaite des efforts qu'avoit fait ce Capitaine.

Son retour en Danemarck.

Monk, qui étoit un homme d'un courage invincible & excellent Mathématicien, soutint toujours après son retour, qu'il étoit possible de

RELATION du Groenland. Chap. VII.

An. 1620.

trouver un passage au nord-ouest. Il fut chargé par quelques Seigneurs Danois, & par quelques riches Marchands de Norwege, de faire une nouvelle expédition pour le découvrir, & ils formerent de gros fonds pour les dépenses de ce voyage : mais le projet manqua par un événement qu'il étoit impossible de prévoir.

Il meurt de chagrin.

Dans un entretien que Monk eut avec le Roi, Sa Majesté lui parla des malheurs de sa premiere tentative, & s'étendant sur la nouvelle entreprise, le Monarque lui dit qu'il avoit causé la perte de trop de braves gens, pour en mettre encore d'autres au hazard. Monk qui pensoit que sa persévérance & son habileté ne méritoient pas un pareil reproche, répondit en des termes que le Roi trouva peu respectueux. Il frappa légérement le Capitaine sur l'estomac, d'un bâton qu'il tenoit à la main, avec un mouvement de colere, & Monk fut si sensible à cet affront, qu'il se retira dans sa maison, où il mourut trois jours après, n'ayant voulu prendre aucune nourriture. Nous ne trouvons pas que

les Danois ayent fait aucunes nouvelles tentatives pour cette découverte depuis ce temps, quoiqu'il n'y ait aucune Nation en Europe qui soit plus à portée de l'entreprendre.



HISTOIRE

De la conservation étonnante de huit hommes, qui furent laissés sur la côte du GROENLAND, par les vaisseaux de la Compagnie Angloise de Russie, en l'année 1630.

CHAPITRE VIII.

Les Anglois envoyent trois vaisseaux à la pêche. Il reste huit hommes à terre, sur la côte du Groenland : Ils s'éloignent de leur vaisseau, par l'entêtement du Canonier : Ils trouvent que tous les bâtimens sont partis : Ils s'occupent à amasser des provisions pour l'hiver : Ils en perdent une partie par le fort temps : Ils arrivent à Bel-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

EN l'année 1630, la Compagnie Angloise de Russie, envoya trois vaisseaux pour la pêche de la baleine

& du bœuf marain, ſur la côte du Groenland. Un des bâtiments, nommé la ſalutation, étant arrivé avec un vent favorable, au lieu de ſa deſtination, ſe tint quelques jours en croiſiere, & envoya enſuite la chaloupe à terre avec huit hommes pour chaſſer. On leur donna deux chiens, une arquebuſe, deux lances & un briquet. Le vaiſſeau étoit alors à quatre lieues du cap noir, & à cinq de l'endroit nommé par les Anglois, Maiden-Pap, qui eſt renommé pour la quantité de daims excellens qu'on y trouve.

An. 1630.

Les Anglois envoyent trois vaiſſeaux à la pêche.

Le 15 de Juin, le jour étant très-clair, la chaloupe aborda la terre en quatre heures de temps : les hommes étant débarqués, tuerent quatorze daims, & ſe trouvant enſuite très-fatigués, tant de la chaſſe, que d'avoir ramé, ils s'arrêterent pour manger les vivres qu'ils avoient apportés : mais comme la nuit s'approchoit, ils réſolurent de demeurer où ils étoient, penſant qu'il ſeroit dangereux d'entreprendre de gagner le vaiſſeau dans les ténebres, au riſque même de ne pas y réuſſir.

Il reſte huit hommes à terre.

Le lendemain matin, l'air étant

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

fort épais, le vent s'éleva très-fort du côté du ſud, & jetta une grande quantité de glaces entre la terre & le vaiſſeau, ce qui l'obligea de ſe mettre un peu plus avant en mer, hors de la vue de la chaloupe. Ce mouvement donna quelque alarme aux huit mariniers, & ils penſerent que le parti le plus ſûr pour eux, étoit de ſuivre le rivage, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au port verd, où l'un des autres vaiſſeaux avoit ſa ſtation; & d'y demeurer à attendre des nouvelles de leur propre bâtiment, parce qu'ils avoient tout lieu de croire qu'il s'étoit trouvé enfermé par les glaces.

En exécutant leur projet, ils ſuivirent toujours le rivage, & tuerent encore huit daims, qu'ils mirent à bord de la chaloupe; mais le 17, étant arrivés au port-verd, ils virent avec le plus grand chagrin, que le vaiſſeau étoit parti. Ce malheur auſſi imprévu que fâcheux, les jetta dans un embarras d'autant plus grand, qu'ils n'avoient pas aſſez de proviſions pour oſer entreprendre de regagner leur pays. Cependant il ne reſtoit plus que trois jours du temps limité

limité, pour que les vaisseaux partissent de la côte, & ils voyoient toutes les suites dangereuses de s'arrêter trop long-temps à délibérer, ce qui les détermina à faire leurs efforts pour gagner Bell-Sound, où le rendez-vous général étoit indiqué. Pour soulager leur chaloupe, & la mettre en état de voguer plus légérement, ils jetterent en mer toute leur chasse. Du Port-Verd à Bell-Sound, ils estimoient qu'il y avoit seize lieues de distance, & ils gagnerent le même soir, la pointe de Nesse, qu'ils regardoient comme la moitié du chemin. Ils furent obligés de jetter l'ancre dans un endroit assez sûr entre deux rochers, parce qu'il s'éleva un brouillard si épais, qu'ils ne voyoient pas à un pied de distance. Le lendemain, le temps s'éclaircit vers midi, ils quitterent cet endroit, & continuerent à ramer, sans découvrir Bell-Sound, parce qu'ils le passerent au moins de dix lieues du côté du sud, vers l'endroit nommé Horn-Sound. On ne sera pas surpris de cette erreur, si l'on fait attention qu'ils n'avoient pas de compas de mer, & qu'aucun d'eux ne connoissoit

RELATION du Groenland. Chap. VIII.

An. 16 .o.

Ils s'éloignent de leur vaisseau.

bien cet endroit, quand ils le passerent.

Après quelque délibération, ils reconnurent qu'ils étoient allés trop loin vers le sud; & malgré le sentiment contraire & l'opiniâtreté du canonier William Fakely, ils revinrent du côté du nord, ce qui étoit leur véritable cours, & parvinrent bien-tôt à deux milles de distance de la pointe qu'ils cherchoient. Le temps étoit alors très-serain, & tout le pays bien découvert: mais Fakely l'ayant examiné attentivement, leur dit avec un mouvement de colere, qu'ils s'étoient sûrement trompés, & que l'endroit où ils se trouvoient, n'avoit aucune ressemblance avec Bell-Sound. Enfin, il réussit encore à leur persuader de reprendre leur cours au sud, ce qui fut l'unique cause de tous les maux qu'ils éprouverent ensuite.

Après avoir navigué long-temps, ils furent convaincus que Bell-Sound ne pouvoit être au sud de l'endroit où ils se trouvoient, & ils résolurent de reprendre encore la route du nord; ce qui irrita tellement l'entêté canonier, qu'il refusa son service,

& abandonna la premiere rame à Edouard Pelham. La chaloupe fut emportée par le vent qui étoit assez fort, & le 21, ils se retrouverent à la vue de Bell-Sound : mais le vent changea alors, & souffla est-nord-est, ce qui les obligea de carguer la voile & de reprendre les rames ; ils approcherent à deux milles du rivage où ils s'arrêterent, pour ne pas être emportés par le vent.

RELATION du Groenland. Chap. VIII. An. 1630.

Il furent alors pleinement convaincus, non-seulement que cet endroit étoit Bell-Sound, mais que c'étoit le même d'où ils s'étoient éloignés quelques jours auparavant, & William Fakely ne put en disconvenir. Ils commencerent alors, à chercher un abri sûr pour la chaloupe ; & quand ils y furent rangés, deux matelots se mirent en chemin, pour aller par terre à la tente de Bell Sound, dont ils étoient éloignés de dix milles, afin de voir s'ils y trouveroient encore des gens des vaisseaux : mais ils en avoient peu d'espérance, parce que le vent leur avoit été favorable pour partir, & que le temps de leur séjour étoit absolument expiré. Les matelots

Ils trouvent que tous les vaisseaux sont partis.

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 1630.

revinrent, & dirent qu'ils n'avoient trouvé personne : cependant ils résolurent de ne point épargner leurs peines pour chercher dans tous les endroits où les vaisseaux pouvoient s'arrêter, & ils convinrent de visiter Bottle-Cove, qui est environ à trois lieues de l'autre côté de Bell-Sound. Ils y arriverent le 22, avec aussi peu de réussite, & il ne leur resta plus aucune espérance de soulagement dans le malheur où ils se trouvoient plongés.

Après avoir fait de sérieuses & tristes réflexions sur leur situation, le résultat de leur délibération, fut de s'exhorter réciproquement à tout attendre de la protection divine, & à supporter avec courage la disette de toutes choses qui les menaçoit. Cependant ils résolurent d'employer tous les moyens possibles pour se munir contre les attaques de l'hiver, & contre les inconvénients affreux auxquels ils alloient être exposés, manquant du nécessaire, & de toute espece de soulagement. Ils jugerent que la premiere démarche qu'ils avoient à faire pour leur subsistance, étoit de s'assurer d'une bonne quantité de provisions, & ils résolu-

rent unanimement, de retourner au Port-Verd, pour y faire une bonne chasse, au premier temps favorable.

Relation du Groenland. Chap VIII. An. 1630.

Le 25 d'Août, ils monterent dans la chaloupe, & se mirent en route pour cet endroit avec un bon vent, qui les y conduisit en douze heures. Ils enfoncerent leurs rames en terre, & jetterent dessus la voile de la chaloupe, ce qui leur forma une espece de tente, où ils se reposerent cette nuit. Comme le temps étoit très-serein ils dormirent peu, & se mirent en marche de grand matin pour Coles-Park, suivant le conseil de Thomas Ayres, qui savoit que cet endroit abondoit en bêtes fauves. Le même jour ils tuerent sept daims & quatre ours, dans l'intention de les conserver pour leur nourriture.

Ils s'occupent à amasser des provisions pour l'hiver.

Le temps étant devenu fort couvert & peu propre pour la chasse, ils retournerent au Port-Verd, où ils éleverent une tente, comme nous l'avons déjà dit, avec leurs rames & leur voile, & dormirent très-bien cette nuit. Le lendemain matin, voyant que l'air étoit clair & serein, Jean Dawes & William Fakely demeurerent pour garder la tente &

Relation du Groenland. Chap. VIII.

An. 163

préparer des vivres jusqu'au retour des autres, qui se mirent dans la chaloupe & retournerent à Coles-Park. Ils y tuerent en peu de temps six daims avec l'aide de leurs chiens, & ils en virent un septieme qui paissoit sur un coteau : mais comme le temps s'étoit obscurci, ils ne jugerent pas à propos d'aller plus loin que le pied de la montagne, qu'ils parcoururent le reste du jour, & tuerent six autres daims. Aux approches de la nuit, voyant que le temps se mettoit au vent & à la pluie, ils firent la plus grande diligence pour regagner leur tente, où ils demeurerent tout le jour suivant, qui fut très-froid, très-humide & très-orageux.

Ils arrivent à B. l-Sound, où ils se déterminent à hiverner.

Il trouverent sur le rivage une autre chaloupe appartenant aux vaisseaux de la Compagnie, qui en laisse toujours deux ou trois en arriere. Ils partagerent dans les deux leurs provisions, qui consistoient en ours & en bêtes fauves, avec les greves ou chairs des baleines qu'on avoit fait bouillir cette année, & se partagerent en deux compagnies, dans l'intention de gagner Bell-Sound, où ils résolurent d'hiverner. Les approches de la nuit les empêcheren

An. 1630.

de partir le jour même ; & comme le lendemain étoit un dimanche, ils résolurent de ne se point mettre en route, afin de l'observer avec plus de respect. Le lundi matin ils partirent par un très-beau temps, cependant ils ne purent faire que la moitié du chemin. Le mardi, ils arriverent à Bottle-Cove, & le vent étant très-fort, ils y demeurerent jusqu'au jour suivant. Cependant il commença à souffler avec tant de violence, & la mer devint si haute, que leurs chaloupes s'étant heurtées l'une l'autre, furent bien-tôt remplies d'eau, & que leurs provisions, non-seulement furent mouillées, mais qu'une partie fut emportée par-dessus les bords dans la mer. Les mariniers furent donc obligés de se mettre à l'eau pour les retirer & pour vuider leurs chaloupes qu'ils amenerent à force de bras sur le rivage, où ils les attacherent avec une haussiere & d'autres cordages. Ils résolurent de les y laisser, jusqu'à ce que le vent devint favorable pour les conduire à Bell-Sound : enfin, le tems ayant changé, ils y arriverent sans accident, le 3 de Septembre.

CHAPITRE IX.

Précautions que prennent les huit Anglois pour se garantir du froid : Ils construisent un petit bâtiment dans un plus grand : Soins qu'ils se donnent pour avoir un feu continuel : Ils reglent leur nourriture : Ils tuent une ourse étant près de manquer de viande. Oiseau singulier dans ce pays : Il arrive des vaisseaux sur la côte. Retour des huit Anglois dans leur patrie.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Précautions que prennent les Anglois pour se garantir du froid.

LORSQUE les Anglois furent à Bell-Sound, leur premier soin fut de décharger leurs provisions, & de les mettre en sûreté dans la tente, qu'ils avoient destinée à faire leur séjour durant tout l'hiver. Le lecteur doit juger que cette tente étoit très-différente de la premiere, qu'ils s'étoient faite avec une voile & des rames. Celle de Bell-Sound étoit une espece de maison bâtie par les Flamands, à l'usage des vaisseaux marchands des Pays-Bas qui se rendent sur cette côte pour la pêche.

Elle étoit construite en bois solidement assemblés, & couverte de tuiles de Flandres; elle avoit environ quatre-vingt pieds de long & cinquante de large, étant particulierement destinée à mettre à couvert les tonneliers, quand ils font les tonneaux pour mettre l'huile.

Le temps étant devenu très-froid, & la gelée très-vive, il n'y eut plus lieu de penser à faire de nouveau voyage au Port-Verd, crainte que le détroit ne devint tellement embarassé par les glaces, qu'il ne fût plus possible de revenir par mer. Le chemin de terre étoit trop rude & trop montagneux, pour oser le suivre; ensorte qu'il ne leur resta plus d'autre ressource que d'aller à la chasse des daims, & de s'attacher à rendre leur habitation la plus chaude & la plus close que les circonstances pouvoient le permettre. Pour y réussir, ils penserent à élever une petite tente dans la grande, avec des planches de sapin, des poteaux & des chevrons, qu'ils tirerent d'une autre maison, bâtie dans le voisinage, pour la réception des huiles de la Compagnie. Les cheminées des fourneaux leur

Relation du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

fournirent des briques, & ils eurent encore le bonheur de trouver quatre muids de bonne chaux, qui étant mêlée avec le sable de la mer, leur fit d'excellent mortier.

Ils construisent un petit bâtiment dans un plus grand.

Pendant que Fakely & Pelham s'occuperent à bâtir un mur de l'épaisseur d'une brique au-dedans de la grande tente, contre les planches intérieures, tous les autres travaillerent à leurs différents arrangements. L'un abattoit les cheminées, l'autre trioit les briques, & un troisieme les apportoit dans des panniers à ceux qui faisoient l'office de maçons. Des trois qui restoient, l'un faisoit le mortier, un autre en garnissoit la cloison. & le dernier vuidoit & préparoit le gibier. Ils n'avoient de briques, que la quantité suffisante pour élever deux côtés du nouveau bâtiment, & ils furent obligés de faire les deux autres de bois. Ils planterent leurs poteaux, qui avoient un pied d'équarrissage, à une distance convenable les uns des autres, clouerent des planches de chaque côté, & remplirent le vuide avec de la chaux & du sable qu'ils enfoncerent le plus qu'il leur fut possible; par ce

moyen le passage de l'air fut absolument intercepté, & cet endroit devint d'une chaleur étonnante.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Le tout étoit couvert de planches entrelacées les unes dans les autres, jusqu'à cinq & six fois, ce qui ne laissoit pas la plus petite fente. Pour la cheminée, on avoit laissé dans la grande tente une ouverture, qui leur servoit aussi de fenêtre, en ôtant quelques tuiles du toit, ce qui donnoit passage au jour & à la fumée. Ils couvrirent la porte avec un matelas qui bouchoit toutes les fentes quand elle étoit fermée.

Ils firent ensuite quatre cabinets, pour y coucher deux à deux: les peaux de daims seches, leur formant des especes de lits fort chauds & assez bons. Pour leur chauffage, ils mirent en pieces sept vieilles chaloupes hors de service qui étoient sur le rivage. Ils en empilerent les morceaux avec quelques autres bois qu'ils avoient rassemblés sur les poutres, ce qui leur servit encore à empêcher que la neige ne parvint jusqu'à eux, s'il arrivoit qu'elle pénétrât au travers des tuiles.

Soins qu'ils se donnent pour avoir un feu continuel.

Les jours devenant toujours plus

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1630.

froids ou plutôt les nuits, puisque le soleil ne leur donnoit presque plus aucune lumiere, ils allumerent un grand feu, & pour faire durer leur bois, quand ils vouloient se reposer, ils rassembloient toutes les cendres & les charbons sur une piece d'orme, qui se fendoit après avoir conservé son feu quelquefois seize heures, & donnoit une grande chaleur. Par ce moyen & avec l'attention convenable, ils eurent du bois pendant huit mois, sans que jamais leur feu s'éteignit.

Le 12 de Septembre, il entra dans le détroit quelques glaces flottantes, sur l'une desquelles ils virent deux chevaux marins endormis. Ils mirent leur barque à l'eau, prirent un vieux harpon & une corde, & s'avancerent avec si peu de bruit que ces animaux ne se réveillerent que quand ils en furent très-près. Alors William Fakely frappa le plus vieux d'un coup si bien porté, que le harpon s'y attacha très-ferme, & que l'animal ne put s'en dégager, ce qui donna le temps de le tuer à coups de lance. On tua de même le plus jeune, dont l'attachement à sa

mere étoit si grand, qu'il nageoit près de la chaloupe pendant qu'on y mettoit le corps mort de l'autre, & il ne marqua pas la moindre envie de se sauver. On les amena sur le rivage, & quand ils furent rôtis, on en trouva la chair excellente.

Le 15 de Septembre, on en vit plusieurs autres dans le détroit; mais comme ils étoient plus sur leurs gardes, on ne put en prendre qu'un seul.

Vers le 10 d'Octobre, le froid augmenta encore considérablement, & la mer fut glacée aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Les habits des Anglois commençoient à tomber en lambeaux ; & comme ils étoient d'autant plus chauds qu'on pouvoit les tenir en meilleur état, ils se firent des aiguilles d'arrêtes de poisson, & du fil de quelques cordes de laine, avec quoi ils travaillerent de leur mieux à faire tenir ensemble les pieces de leurs vêtements : d'une des chaudieres, ils prirent un morceau de plomb, dont ils firent une espece de lampe, y mirent une mêche de corde, & la garnirent de l'huile qu'ils trouverent dans la tente des chaudieres, ce qui leur fournit

Relation du Groenland, Chap. IX. An. 1630.

de la lumiere, à leur grande satisfaction.

Ils avoient près d'eux un ruisseau, qui tomboit d'une coline voisine dans une espece de réservoir, & ils se servirent de cette eau pour boire, ayant soin d'en casser tous les jours la glace avec leurs pioches. Ils jouirent jusqu'au mois de Janvier de cet agréable rafraîchissement; mais le froid devint alors si vif, qu'ils en furent privés, & forcés d'avoir recours à l'eau de neige, en la faisant fondre avec un fer chaud.

Ils reglent leur nourriture.

Ils avoient observé dès la fin de Septembre, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'augmenter la masse de leurs provisions, à moins qu'ils ne tuassent par hazard quelques ours, & ils résolurent de les ménager de la maniere que nous allons le rapporter. Ils se bornerent chacun à un morceau de viande quatre jours de la semaine, & les mercredis & vendredis ils mangeoient des greves de baleine, qui sont des restes de graisse qu'on jette ordinairement, quand on en a tiré l'huile. Ils vécurent ainsi pendant trois mois, & ensuite ils se retrancherent encore la viande un

jour de la semaine, parce qu'ils commençoient à n'en plus avoir qu'une petite quantité ; & craignant aussi que le bois ne leur manquât, ils firent rôtir chaque jour la moitié d'un daim, pour le mettre dans des tonneaux : cependant ils en conserverent un quartier sans être rôti pour le manger chaud les dimanches, le jour de Noël, & les autres grandes fêtes.

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1630.

Depuis le 14 d'Octobre jusqu'au 3 de Février, ils ne virent point le soleil ; mais ils furent souvent éclairés de la lune, qui étoit fort brillante, excepté quand le temps étoit couvert, & en général, durant l'hiver, l'air en ce pays est pesant, épais & chargé de brouillards. Ils eurent une espece de crépuscule jusqu'au premier de Décembre ; mais alors il cessa totalement jusqu'au 20, & pendant ce temps, la nuit fut toujours obscure, mais le premier de Janvier ils recommencerent à voir les approches du jour.

An. 1631.

Pelham, dont nous suivons le journal, dit qu'ils n'avoient pas d'almanach pour connoître la suite des temps, mais ils s'appliquerent à

Relation du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

distinguer les jours & les heures le mieux qu'il leur fut possible, & en ajoutant un nombre supposé à l'épacte, ils trouvoient l'âge de la lune. Il prétend que leur calcul se rapporta exactement au jour du mois, quand ils en furent certains par l'arrivée de la flotte qui les secourut.

Ils tuent une ourse étant près à manquer de viande.

Vers la fin de Janvier, ils trouverent que les jours étoient de huit heures : mais ils tomboient presque dans le découragement, en pensant qu'ils n'avoient plus de viande que pour six semaines. Le 3 de Février, que le jour étoit très-beau, le temps très-serein, & que le soleil brilloit dans tout son éclat, un ours femelle s'approche de leur tente avec son petit, cherchant à manger. Bien loin d'être intimidés à cette vue, ils s'avancerent contre elle & la tuerent : mais le petit s'échappa.

Après cette capture si avantageuse dans les circonstances où ils se trouvoient, les Anglois rentrerent pour se chauffer, & sortirent ensuite pour découper leur prise, qu'ils mirent en morceaux aisés à transporter, & l'entrerent dans leur tente. Ils en vécurent pendant vingt jours, en

trouverent la chair très-bonne, & fort au-dessus de celle de leurs daims. Il est remarquable que durant ce temps, il s'éleva sur leurs corps une petite peau qui tomba bien-tôt, & Pelham observe que cette excoriation lui fut très-avantageuse. Il dit qu'avec une peau nouvelle, il acquit de nouvelles forces, & qu'il se trouva comme un homme échappé d'une violente maladie.

Ils tuerent par la suite quelques autres ours, entre autres un qui avoit au moins six pieds de hauteur. Ils en firent rôtir la chair avec des broches de bois, & en firent aussi cuire dans une poële qu'ils avoient trouvée dans la tente. Cette viande leur parut aussi bonne que le meilleur bœuf; & se trouvant alors des provisions en abondance, ils ne se gênerent plus sur la nourriture: mais ils firent trois ou quatre repas par jour, ce qui leur rendit en peu de temps la force, la vigueur & la santé. Les jours s'allongeoient de plus en plus, le temps étoit très-serein, & ils commençoient à prendre beaucoup d'oiseaux: mais le 16 de Mars, ils perdirent un de leurs chiens qui ne revint point, &

RELATION du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

ils ne purent en découvrir aucunes traces. Ils virent alors un grand nombre de renards, leur dresserent des piéges, & en prirent environ cinquante, à leur grande satisfaction.

Oiseau singulier dans ce pays.

L'oiseau qui est le plus commun à Bell-Sound, y vient faire ses pontes sur les montagnes dans le printemps. Il se nourrit de poisson, & est à-peu-près de la grosseur d'un canard. Ses cuisses sont si proches de son croupion, que quand il lui arrive de tomber à terre, le poids de son corps le charge de façon, qu'il lui est presque impossible de se relever : mais l'eau paroît être son élément naturel. On prend ces oiseaux avec une trape d'os de baleine, couverts de peau d'ours dont le côté charnu est tourné en dehors. La peau de ces animaux est un appas excellent pour prendre les renards.

Le temps devint très-chaud au mois de Mai, & les Anglois sortirent tous les jours pour chercher des provisions; ils ne trouverent rien de bon jusqu'au 24, qu'ils firent lever un chevreuil, après lequel ils mirent leur chien; mais il étoit de-

devenu si gras & si paresseux, qu'il le laissa échapper.

Le même jour, ils trouverent sur les hauteurs, une grande quantité d'œufs; dont ils en emporterent trente dans leur maison, avec l'intention de retourner le lendemain & d'en prendre un millier : mais le temps devint si froid, qu'ils furent obligés de demeurer renfermés; & furent privés de leur exercice journalier, qui étoit de grimper sur le sommet d'une montagne voisine, pour voir si les glaces se brisoient dans le détroit. Enfin ils eurent la satisfaction de les voir toutes rompues, & la plus grande partie furent emportées dans la haute mer par un vent d'est.

Le 25 de Mai, le froid les retint encore, & ils étoient renfermés dans leur tente, quand il arriva deux vaisseaux de Hull, dans le détroit. Les gens d'équipage savoient que l'année précédente, il étoit resté quelques hommes à terre; & le maître envoya sa chaloupe au rivage, pour reconnoître si l'on pourroit avoir quelque connoissance de leur sort. La premiere chose que les nouveaux

Il arrive des vaisseaux sur la côte.

Relation du Groenland. Chap. IX. An. 1631.

venus remarquerent sut la chaloupe, qu'ils avoient équipée pour aller à la pêche des chevaux marins ; quand le temps le permettoit. Ils furent surpris de la trouver en aussi bon état ; mais ils n'avoient presque aucune espérance de revoir leurs compatriotes vivants. Cependant ils s'avancerent vers la tente, & jetterent quelques cris en approchant. Ils furent agréablement surpris d'entendre qu'on leur répondoit, & ce fut Thomas Ayres qui se trouvant alors dans l'enceinte extérieure, leur rendit le cri qu'il avoit entendu.

Le son des voix causa presque autant d'allarme que de joie à ceux qui étoient dans l'intérieur. Ils se leverent avec la plus grande vivacité, briserent la porte plutôt qu'ils ne l'ouvrirent, & s'élancerent tous ensemble hors de la tente. Leur aspect étoit des plus affreux, noircis de suie & de fumée, avec des restes d'habits en lambeaux. Après la premiere surprise, les gens de Hull les embrasserent dans des transports de joie, & les accompagnerent dans leur demeure, dont ils admirerent l'ordre avec un nouveau plaisir. On

leur fit la politesse de les régaler des mets qui s'y trouverent ; ils y bûrent chacun un verre d'eau fraîche, & y mangerent un morceau de bête fauve qui étoit rôti depuis quatre mois.

RELATION du Groenland Chap. IX.

An. 1631.

Leur retour en Angleterre.

Lorsqu'ils eurent resté quelque temps dans la tente, & qu'ils eurent satisfait leur curiosité en examinant tous les moyens ingénieux dont leurs compatriotes s'étoient servis pour se garantir du froid, & pour entretenir l'union de l'ame & du corps, ils allerent tous ensemble à l'un des vaisseaux où Pelham & ses compagnons furent reçus avec autant de tendresse que d'humanité. Trois jours après, les bâtiments auxquels ils appartenoient, arriverent dans le détroit, & chacun d'eux reprit son poste. Un nommé Mason, dont Fakely, Ayres & deux autres faisoient partie de l'équipage, eut la brutalité de les recevoir avec des invectives, en les traitant de fuyards & de déserteurs. Au contraire, le Capitaine de M. Pelham, qui se nommoit Goodler, le reçut ainsi que les autres, avec toutes les marques de bonté qu'ils méritoient. Ils partirent de ce pays le 20 d'Août, & arriverent en

RELATION du Groenland. Chap. IX.

An. 1631.

Angleterre après un heureux voyage. La Compagnie de Russie, pour le service de laquelle ils avoient été engagés, leur donna des récompenses proportionnées aux peines qu'ils avoient souffertes.



JOURNAL

De sept Navigateurs, qui passerent l'hiver dans l'isle de S. Maurice au GROENLAND, où ils moururent en 1634.

CHAPITRE X.

Sept Hollandois entreprennent de passer l'hiver au Groenland : Ils manquent à prendre une baleine : Le pays est entierement couvert de neiges & de glaces : Ils tuent deux ours. Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes : Ils sont attaqués du scorbut. Ils meurent tous avant l'arrivée des vaisseaux : Fin de leur Journal. Les gens de la flotte Hollandoise trouvent leurs cadavres.

LA Compagnie Hollandoise du Groenland, ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il seroit possible dans le pays d'où elle avoit tiré son nom, & d'y faire des

RELATION du Groenland Chap. X. An. 1633.

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

Sept Hollandois entreprennent de passer l'hiver au Groenland.

observations sur les variations des temps, & sur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'Astronomie & à l'avantage du commerce, sept Navigateurs forts & courageux, s'offrirent d'y passer l'hiver, & de tenir un journal exact de tout ce qu'ils y auroient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'isle de Saint Maurice au Groenland, le 26 d'Août 1633, la flotte ayant levé l'ancre pour la Hollande avec un vent de nord-est, & la mer très-élevée, ce qui dura jusqu'au lendemain. Le 27, les sept hommes remarquerent qu'il n'avoient vu aucune obscurité durant la nuit: le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagerent entre eux une demi livre de tabac pour chaque homme, ce qui devoit leur servir pour une semaine, & ils sortirent vers le soir pour faire leurs observations: mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très-beau & le soleil éclatant: ils découvrirent la montagne des ours très-clairement du sommet d'une autre montagne, où ils grimperent souvent quand le temps

temps le leur permit. La nuit du 30 fut très-sombre; mais celle du 31 fut claire ; les étoilles brillerent & il fit un vent du nord-est. Depuis le premier de Septembre jusqu'au 7, le temps fut assez supportable, quoiqu'il tombât fréquemment de la pluie & de la neige. Le 8, le vent tourna au sud-est, & il y eut une grande pluie le matin; mais le temps s'éclaircit l'après-midi, & au commencement de la nuit, qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent cette même nuit effrayés par un bruit affreux, comme si quelque chose d'une grosseur énorme, eût tombé près d'eux sur terre: mais quelques recherches qu'ils pussent faire, il ne leur fût pas possible d'en trouver la cause.

Le 9, le soleil fut si brûlant, qu'ils se mirent en chemise pour se rafraîchir; cependant il avoit plu le matin, & ces variations furent très-fréquentes jusqu'au 17. Ils employerent ce temps à ramasser quelques herbes pour faire des salades, & ils virent plusieurs mouettes. Le vent se tourna au sud-ouest, & la mer fut couverte d'écume; mais la nuit fut

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

très-calme. Le 18, il tomba beaucoup de pluie, & l'on donna à chaque homme une mesure d'eau-de-vie qui devoit lui durer onze jours.

Ils manquent à prendre une baleine.

Le 23, l'air fut très-pesant, quoique le vent fût à l'est: ils virent une baleine qui se jouoit près le rivage, & ils se mirent dans leur chaloupe pour la poursuivre; mais le temps se couvrit bien-tôt, & il s'éleva un épais brouillard qui fut suivi de pluie, ce qui les empêcha de s'en rendre maîtres. Le 26, l'air fut très-froid; il fit une forte gelée, & ils ne trouverent plus de salades. Les pluies froides qui continuoient & les vents violents qui souffloient de différents côtés, les firent pourrir dans la terre.

Le 2 d'Octobre, ils trouverent une très-belle fontaine d'eau claire, dans la partie méridionale de l'isle, & la gelée fut si forte, que la glace des étangs, même du côté du sud, pouvoit porter aisément un homme. Les deux jours suivants, le temps fut à la gelée; mais le 5, le vent s'étant tourné au sud, il tomba une si grande pluie, qu'ils ne purent sortir de leurs tentes. Cependant la gelée reprit le

lendemain matin, & la nuit du 8, il y eut un ouragant si violent, qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fussent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit: le vent varia ensuite du nord au nord-est, & fut si violent, qu'aucun vaisseau n'auroit pû tenir contre.

Le froid les obligea alors, non-seulement à faire du feu, mais à se tenir très-renfermés; & ils furent contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire sécher, parce que hors de la porte, il devenoit en une minute, aussi dur que du bois. Ils se trouverent extrêmement fatigués, & commencerent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents, une forte gelée: la neige tomba en abondance, & un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Le 15, ils sortirent armés de harpons, de lances, de coutelats, & d'autres armes offensives, pour attaquer deux baleines qui avoient été jettées sur le rivage: mais la marée monta avec

Relation du Groenland.
Chap. X.

An. 1633.

Le pays est entierement couvert de neiges & de glaces.

tant de promptitude, qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage, couverte de glaces, & quoique le soleil fût encore sur l'horison, les rayons de cet astre ne s'élevoient pas au-dessus de la hauteur, au pied de laquelle ils avoient dressé leurs tentes, pour quelle leur servît d'abri. Le 20, ils virent un ours; mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'eussent atteint de plusieurs coups qui paroissoient avoir porté assez profondément. Il leur parut que les glaces augmentoient en mer; le vent continua à souffler de l'est, & la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils poursuivirent un autre ours qui étoit venu se réfugier près de leurs tentes, mais ils devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil & de beau temps. Cependant le froid augmentoit de plus en plus, & il fut si rude le 31, qu'il brisa plusieurs vases qui contenoient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, & la baie ainsi que la

mer, furent glacés aussi loin que la vue se pouvoit étendre.

Relation du Groenland. Chap. X. An. 1633. Ils tuent deux ours.

Le 2 de Novembre, six ou sept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuerent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, & se sauverent sur les glaces où il n'étoit pas possible de les poursuivre. Ces animaux carnaciers, venoient les nuits en si grand nombre autour des tentes, que les Hollandois jugerent qu'il seroit dangereux de sortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leurs cellier, pour que leur biere & leurs autres liqueurs, ne fussent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le temps plus supportable, ils tirerent un ours sur la glace, le tuerent, & traînerent son corps dans leur tente avec une forte corde. Le 5, la neige fut si épaisse & le vent si violent, qu'il leur fut impossible de sortir. Depuis ce temps, les mouettes se tinrent cachées, l'eau fut totalement consommée, & les Hollandois furent obligés de se servir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent si courts, qu'ils n'avoient pas de clarté

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1633.

ſuffiſante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jetta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirerent un ours, qui ſe ſauva ſur les glaces, quoiqu'il eût une terrible bleſſure, à en juger par les traces de ſang qu'il laiſſa ſur la route; mais cet animal eſt ſi fort, qu'il courut encore long-temps avec le corps percé d'outre en outre.

Le 26, le vent ſe tourna au ſud, le temps fut aſſez doux, & les glaces furent chaſſées de la baie dans l'océan. Deux ou trois jours avant, ils avoient encore vu quelques mouettes qui ſe retirerent dans les montagnes, aux approches de la nuit. La fin de ce mois & le commencement de Décembre, furent ſi doux, qu'ils commencerent à eſpérer que l'hiver ne ſeroit pas beaucoup plus rude qu'il ne l'eſt ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord eſt, & les glaces commencerent à paroître de toutes parts en plus grande abondance.

Depuis quelque temps, il leur avoit été impoſſible de tuer des ours, ces animaux ſe tenant ſi bien ſur leurs gardes, qu'on ne pouvoit en

approcher, & quand il leur arrivoit d'en blesser quelqu'un, ils le perdoient dans les glaces. Cependant le 12, un des Hollandois eut le bonheur d'en blesser un à la tête, qui expira sur la place: on en fit rôtir une cuisse qui fut trouvée délicieuse par de gens qui, depuis long-temps, ne mangeoient que des viandes salées. Cet ours étoit jeune, ce qui en rendoit la chair meilleure. Le 17, il fut poussé une quantité prodigieuse de glaces dans la baie, par un vent de sud très-violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes, & elles faisoient autant de bruit que lorsqu'on les entend au mois de Mai en Hollande. Le 21, la gelée fut très-forte; & la neige couvrant la terre à une épaisseur considérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour sortir. Le jour duroit toujours quatre heures; mais la plus grande partie du mois de Décembre, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurerent renfermés dans leurs tentes, sans oser en sortir.

RELATION du Groenland. Chap. X. An. 1633.

Ils ne peuvent plus sortir de leurs tentes.

Ils commencerent la nouvelle année aussi gaiement que les circonstances purent le leur permettre, &

An. 1634.

Relation du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

ils firent toujours réguliérement la priere. Le froid étoit excessif, & les glaces dont la baie étoit couverte, leur paroissoient du haut de leurs tentes, comme des collines escarpées, tant elles avoient d'épaisseur. Ils virent le 13, un ours devant eux, & l'un des hommes eut le plaisir de le mettre bas d'un coup de fusil; il fut traîné avec des cordes dans leur tente, d'où ils ne se hazardoient plus à sortir: on l'écorcha & on le prépara pour leur table, où il fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de Janvier, la neige continua à tomber, la gelée fut très-vive, & ils eurent les temps les plus orageux, ce qui dura une partie de Février. Le 16 de ce mois, ils virent deux oiseaux sauvages qui ressembloient assez à des oies, avec un faucon: mais aucun ne vint à la portée de leur fusil. Les ours mêmes, comme s'ils eussent été instruits par le traitement que leurs compagnons avoient reçu de celui qui les attendoit, devinrent si réservés, qu'on ne les découvroit plus que de très-loin. Le temps fut très-variable le reste de ce mois; le vent

de sud amena quelques dégels, mais celui de nord-est qui revenoit ensuite, étoit toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

Ils sont attaqués du scorbut.

Le premier de Mars, le soleil commença un peu à luire sur leurs tentes, & il plut vers le soir; mais ensuite le temps se remit au froid & à la tempête jusqu'au 11. Alors l'air devint calme & agréable, & le soleil donna quelque chaleur, ce qui dura plusieurs jours, pendant lesquels le vent fut au sud. Le 15, les Hollandois tuerent un ours, pendirent sa peau pour la faire sécher, & salerent légérement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur étoit alors de la plus grande utilité de quelque espece qu'elle fût, parce qu'ils étoient presque tous attaqués du scorbut, qui les incommodoit horriblement; aussi furent-ils très-satisfaits quand ils purent prendre quelques renards au piége. Le temps fut assez beau pendant tout ce mois, & les jours devinrent fort sereins: mais les progrès de leur mal, & le défaut de nourriture fraîche, les jetta dans le plus grand découragement. Le 28 & le

RELATION du Groenland. Chap. X.

An. 1634.

29, ils virent dans la baie, des baleines d'une prodigieuse grandeur, & en telle quantité, que s'ils avoient eu la force nécessaire & les instruments convenables pour la pêche, ils y auroient pû faire un profit très-considérable ; mais l'état où ils se trouvoient, ne leur permettoit pas de rien entreprendre. Ils virent aussi beaucoup d'autres poissons, & le 31, ils tirerent sur une ourse accompagnée de trois petits, mais sans pouvoir réussir à la tuer. Il y avoit encore dans la baie, quatre ou cinq baleines que le reflus avoit laissées presque à sec ; mais quand elles y auroient été entierement, les Hollandois n'en auroient pû retirer aucun avantage, parce qu'ils étoient trop foibles pour les pouvoir attaquer.

Ils meurent tous avant l'arrivée des vaisseaux.

Le 3 d'Avril, ils se trouverent si accablés par le scorbut, qu'il n'en resta que deux qui pussent se tenir sur leurs pieds : ils tuerent les deux derniers poulets qui leur restoient, & les donnerent à leurs camarades, dans l'espérance que ce léger rafraîchissement, pourroit leur apporter quelque soulagement. La plus grande

partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines; mais l'air fut encore très froid, parce que le vent souffloit du nord-est, & il leur fut presque impossible de sortir de leur tente, la maladie faisant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelloient leur secrétaire, & qui avoit toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de sud; & leur état devint si déplorable, qu'il n'en resta pas un seul qui pût donner quelque secours à ses compagnons, puisqu'il n'y en avoit plus qu'un, auquel il fût demeuré un peu de mouvement, encore ne pouvoit-il marcher qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur Commandant; ils tuerent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle quoique le temps parût couvert, & il dégela dehors. Le 28, les glaces furent chassées dans la haute mer, & la baie en fut entierement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, & le vent de nord souffla avec assez de force: la nuit, il tourna au nord-est & devint encore plus violent. Le

Relation du Groenland. Chap. X. An. 1634.

31, il fit un beau temps & le soleil fut très-brillant.

Le journal finit en cet endroit, & il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de Zélande qui allerent cette même année avec la flotte de Groenland. La fin en étoit à peine lisible ; il est vraisemblable que celui qui continuoit à l'écrire ne put tenir plus long-temps la plume, & qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son Créateur.

Aussi-tôt que la flotte fut à la vue de l'isle de Saint Maurice, où elle arriva le 4 de Juin 1634; les mariniers se presserent de descendre à terre, pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très-peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrerent dans les tentes, ils trouverent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugerent que ceux qui avoient survécu au secrétaire, étoient morts vers le commencement de Mai : on trouva près de l'un d'eux un peu de pain & de fromage, dont il avoit sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer. A côté du lit

d'un autre, on vit une boëte d'onguent, & l'on jugea qu'il s'en étoit frotté les dents & les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre sa bouche; il y avoit aussi près de lui un livre de prieres.

On ne peut penser, sans frémir, à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eut entiérement éteint leurs chaleur naturelle, & ceux qui vécurent les derniers, furent certainement, les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut, dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avoient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres, ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tint leur sang en mouvement; toutes les parties de leur corps se roidirent, & le froid acheva leur destruction. Cependant il n'auroit pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avoient pû se tenir en action, & résister à la maladie qui fut

RELATION du Groenland Chap. X. An. 1654.

la principale cause de leur perte. Le Chef d'Escadre ordonna de les mettre dans des coffres & de les couvrir de neige, jusqu'à ce que le dégel donnât plus de facilité pour ouvrir la terre, & on creusa leurs fosses aussi-tôt qu'elle fut un peu amollie. Enfin, ils furent inhumés le 24 de Juin, fête de Saint Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.



CHAPITRE XI.

Abrégé du Journal de sept autres Navigateurs qui furent laissés pour hiverner au Spitzbergen, en l'année 1634, & qui y moururent en 1635.

EN l'année 1633, la même flotte qui avoit laissé dans l'isle de Saint Maurice, les sept infortunés dont nous venons de rapporter la fin déplorable, en laissa encore sept, également dans la vue de faire des observations à Spitzbergen : ils y passerent heureusement l'hiver, & en furent ramenés en 1634. Leur place fut remplie par sept autres, qui s'offrirent volontairement à hiverner dans le même endroit. Ils se nommoient André Johnson, de Middleburg; Corneille Tysse, de Roterdam; Jérôme Carcoen, du Port de Deft; Tobie Jellis, de Frise; Nicolas Florison, de Hoom; Adrien Johnson, de Deft, & Fettie Otters, de Frise. On leur laissa des herbages, des médicaments, de la viande, des liqueurs & toutes les

RELATION du Groenland. Chap. XI.

An. 1634.

Sept autres Hollandois entreprennent de passer l'hiver dans le même pays.

RELATION du Groenland. CHAP. XI.

An. 1634.

autres choses nécessaires : ils tinrent un journal de leurs observations, tant qu'ils furent en état de l'écrire, & nous allons donner en peu de mots, l'extrait de ce qu'il contenoit de plus intéressant.

Le 11 de Septembre 1634, la flotte ayant mis à la voile pour la Hollande, les sept aventuriers virent en mer une grande quantité de baleines, & tirerent sur elles plusieurs décharges d'armes à feu, sans leur causer aucun dommage : ils parcoururent aussi le pays pour chercher des renards, des ours & des végétaux ; mais ce fut sans aucun succès.

Ils cesserent de voir le soleil, le 20 ou le 21 d'Octobre.

Ils sont attaqués du scorbut.

Le 24 de Novembre, ils furent allarmés à la vue du scorbut dont ils commencerent à être attaqués, ce qui leur fit redoubler d'ardeur pour chercher des herbages, des renards & des ours ; mais ils ne furent pas plus heureux que dans leur premieres recherches.

Le 2 de Décembre, ils dresserent quelques piéges pour prendre des renards : Nicolas Florison prit un remede contre le scorbut, Jérôme

Carcoen en fit de même le 11, & ils convinrent alors de manger séparément, pour ne se pas communiquer l'infection, parce qu'il y en avoit plusieurs qui n'étoient pas encore attaqués de cette affreuse maladie.

Le 23, leur Cuisinier vit un ours près de leurs tentes; mais l'animal prit la fuite avant que les Hollandois eussent pû prendre leurs fusils.

Le 24, trois d'entre eux étant ensemble, découvrirent un autre ours, qui se leva sur ses pieds de derriere quand ils approcherent. Ils lui tirerent un coup de mousquet dont il fut renversé en répendant beaucoup de sang & en faisant des rugissements affreux. Il saisit une de leurs hallebardes entre ses dents & la rongea avec une force étonnante; mais après avoir continué quelque temps ses rugissements, il rassembla tout-à-coup ses forces, & prit la fuite avec tant de vîtesse, qu'ils le perdirent bien-tôt de vue, quoiqu'ils le suivissent avec des lanternes, jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés de fatigue. La perte de cet ours leur fut très-sensible dans le besoin où ils étoient de viande fraîche. Le scorbut faisoit de jour en jour de

nouveaux progrès; & comme ils n'avoient que des viandes salées pour leur nourriture, ils étoient tourmentés des douleurs les plus cuisantes.

RELATION du Groenland. Chap. XI.

Il en meurt trois en peu de temps.

An. 1635.

Le 24 de Janvier 1635, Adrien Johnson mourut dans de vives douleurs, & il fut bien-tôt suivi par Corneille Thysse, homme de très-bon sens, & le meilleur navigateur qu'ils eussent entre eux. Fettie Otters termina également sa vie deux ou trois jours après, & les quatre survivants, quoiqu'ils fussent à peine en état de se soutenir sur leurs jambes, firent cependant pour leurs compagnons des bieres dans lesquelles ils mirent leurs corps.

Le 28, ils virent un renard, mais il ne leur fut pas possible de le tuer.

Le 7 de Février, ils eurent le bonheur d'en prendre un dans un piége, ce qui leur donna quelque rafraîchissement; mais ils n'en retirent que très-peu d'avantage, parce que la maladie étoit parvenue à un degré trop violent de malignité.

Le flux de sang se joint à leurs autres maux.

Ils virent alors tous les jours un assez grand nombre d'ours, quelquefois jusqu'à dix ensemble; mais ils étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient

porter leurs armes. S'ils en avoient tué quelqu'un, il leur auroit été très-difficile de le porter à leur habitation, encore moins étoient-ils en état de les poursuivre après les avoir blessés, puisqu'ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs pieds. Leurs gencives étoient excessivement enflées, & leurs dents si peu en état de leur rendre service, qu'ils furent contraints de cesser de manger leur biscuit; & ils souffroient en même temps dans les entrailles & dans les reins, de vives douleurs que le froid augmentoit encore. A tous ces maux, se joignit le flux de sang dont les uns furent attaqués, pendant que les autres le rendoient par la bouche: enfin, il ne restoit plus que Jérôme Carcoen qui fût en état de se mouvoir & de porter un peu de bois pour entretenir leur feu.

An. 1635.

Le 23, il leur fut absolument impossible de sortir de leur cabane, & ils s'abandonnerent totalement à la miséricorde divine, leur misere étant au plus haut degré où elle pouvoit monter.

Fin de leur Journal.

Le 24, ils eurent une foible lueur du soleil, qu'ils n'avoient pas vu

Relation du Groenland. Chap. XI.

An. 1635.

depuis le mois d'Octobre. Le 26 du même mois de Février, fut vraisemblablement le dernier jour où celui qui tenoit la plume put encore écrire ; car ils finirent en cet endroit leur Journal, en remarquant qu'ils étoient encore quatre hommes vivants, couchés à terre, avec assez d'appétit pour pouvoir manger, si l'un deux avoit eu la force de donner de la nourriture aux autres ; mais que les infirmités & la douleur, les réduisoit à ne se pouvoir donner réciproquement aucun secours. Ils le terminoient, en disant que dans cette affreuse situation, il ne leur restoit plus d'espérance que pour la vie à venir : que tourmentés de faim & de froid, ils se recommandoient dévotement à leur Créateur : qu'ils attendoient avec impatience leur dernier instant, & qu'ils prioient le Seigneur de hâter ce moment funeste.

On trouve leurs corps morts à l'arrivée de la flotte.

La flotte de Hollande qui vint en 1635, trouva leurs cabanes fermées pour en empêcher l'entrée aux ours & aux renards. Un Boulanger qui étoit descendu des premiers, rompit la porte de celle d'André Johnson, & trouva une partie d'un chien mort,

qu'il paroiffoit qu'on avoit eu deffein de faire cuire. S'avançant un peu plus loin, il rencontra à fes pieds la carcaffe du fecond chien, parce qu'on leur en avoit laiffé deux. Plus loin, il trouva les corps de deux de ces malheureux Hollandois étendus à terre fur quelques vieilles voiles. Ils s'étoient traînés l'un près de l'autre, & leurs genoux touchoient prefque leur menton. Nicolas Florifon & un autre, furent trouvés morts dans leurs lits : on les mit tous dans des bieres, & auffi-tôt qu'on put ouvrir la terre, ils furent dépofés dans des foffes profondes, avec de grandes pierres fur leurs corps, pour que les ours & les autres bêtes féroces ne puffent les déterrer. Nous ne trouvons pas qu'aucun autre fe foit hafardé depuis, à paffer l'hiver dans le Spitzbergen.



CHAPITRE XII.

Description abrégée d'un naufrage arrivé près du Spitzbergen, en l'année 1646.

Relation du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

Les Hollandois trouvent en mer un glaçon chargé de cinq hommes.

JEAN Corneille de Maniken, ayant été envoyé à la pêche de la baleine en 1646, partit du Texel, le 6 de Mai, & le 3 de Juin, il arriva près du Spitzbergen. La quantité de glaces qui étoient encore dans la baie, l'empêcherent d'y jetter l'ancre : il fut obligé de tenir la mer, & ayant découvert deux baleines éloignées du rivage, il envoya ses chaloupes bien équippées à leur poursuite.

Pendant que les Matelots ramoient de côté & d'autre, pour trouver l'occasion d'attaquer avec succès un de ces énormes animaux, ils découvrirent à une distance assez éloignée, un grand glaçon sur lequel ils virent quelque chose de blanc, & jugerent d'abord que c'étoient des ours. Ellert Jonhson, le harponeur soutint que c'étoit quelque autre chose qui se

mouvoit sur ce glaçon : persuada à ses compagnons de ramer de ce côté, & ils y consentirent après quelques disputes. Quand ils furent plus près, ils reconnurent que c'étoit une espece de signal de détresse que faisoit mouvoir un homme porté sur la glace.

Cette découverte les obligea de s'approcher le plus promptement qu'il leur fut possible, & ils furent extrêmement surpris d'y trouver quatre hommes vivants & un mort. Ils les reconnurent à leur langage, pour des Anglois, les prirent dans la chaloupe, & les conduisirent à bord de leur vaisseau qui étoit dans la baie.

Ils étoient réduits à la derniere extrêmité, par la faim & par le froid, n'ayant eu rien à manger depuis long-temps avant qu'ils eussent vus la chaloupe, excepté un ceinturon de cuir, qu'ils avoient partagé en morceaux d'égale grandeur, pour en faire leur nourriture. Le Chirurgien apporta tous ses soins pour leur conserver la vie, mais malgré toutes ses attentions, il en mourut trois, cinq ou six jours après qu'ils eurent été

RELATION du Groenland. Chap. XII.

An. 1646.

sur le vaisseau. Le quatrieme fut le seul qui survécut : il fut amené à Delft sur la Meuse, au mois de Septembre 1646, & il repassa ensuite en Angleterre.

Relation de leur naufrage.

Il dit que leur vaisseau ayant fait naufrage sur le glaçon où on les avoit trouvés, l'équipage, composé de quarante-deux hommes, y étoit descendu avec quelques ustensiles, des vivres & une chaloupe : qu'ils s'étoient creusé un trou profond dans la glace, pour y former une espece de cave, dont ils avoient fermé l'entrée avec toutes les pieces qu'ils en avoient tirées, afin de se garantir de la violence des vents & des vagues, en quoi ils avoient assez bien réussi ; & qu'ils étoient demeurés quatorze jours dans cette caverne.

Le Commandant jugeant impossible de vivre long-temps sur ce glaçon, avoit résolu de gagner la terre dans la chaloupe avec dix-sept de ses gens, & de la renvoyer ensuite prendre les autres quand il y auroit réussi : mais ces derniers n'en avoient eu aucunes nouvelles, & comme il étoit survenu une violente tempête, ils avoient jugé que leurs compagnons étoient

étoient péris en mer, sans pouvoir gagner la côte.

Il en étoit demeuré vingt-deux sur la glace, & leurs provisions étant très-peu abondantes, ils s'étoient trouvés bien-tôt réduits à la plus grande disette, sans avoir presque d'autre attente, que celle de la mort. Alors ils avoient résolu de se séparer, & de se mettre sur différentes pieces de glace, dans l'espérance qu'un hasard heureux en pourroit pousser quelqu'une vers la terre : mais on n'a jamais su ce que les autres sont devenus, s'ils ont rencontré quelques vaisseaux, ou s'ils ont abordé au rivage. Il est vraisemblable qu'ils ont tous été engloutis dans l'impitoyable Océan, puisque Jean Corneille ayant donné ordre à sa chaloupe de croiser pour en faire la recherche; ses gens n'en découvrirent aucun.



DESCRIPTION
De l'Islande & de ses Habitants, par Angrim Jonas.

CHAPITRE I.

Situation & climat de l'Islande : Des Rivieres & Lacs de l'Islande : Sentiment ridicule des Habitants au sujet du mont Hécla : Description des Habitants : Ils vendent le vent aux Etrangers : Usages ridicules de ce pays : Ils sont tous grands joueurs d'Echecs.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Situation & climat de l'Islande.

AVANT de quitter ce qui concerne les mers septentrionales, nous allons rapporter quelques anecdotes tirées d'Angrim Jonas, & de quelques autres Auteurs qui ont traité de l'Islande. Cette Isle qui est au midi du Groenland, est bornée à l'est par l'Océan septentrional ; au nord, par la mer Glaciale, & au sud,

par la mer d Ecosse. Elle est située au soixante-cinquieme degré, ou environ, de latitude septentrionale, & tire son nom des glaces (Ice) dont elle est couverte : elle est à peu-près deux fois aussi grande que l'isle de Scilly : le plus long jour, dans le temps du solstice d'été, est depuis deux heures du matin, jusqu'à dix heures du soir, & pendant ce temps, qui dure environ deux mois, le soleil n'est point enfoncé au dessous de l'horison : aussi ne s'éleve-t-il que très-peu au dessus, dans le temps du solstice d'hiver, où le plus court jour, est depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, qui est l'heure du coucher du soleil dans cette saison de l'année.

L'Islande est à présent un pays stérile, où l'on ne trouve ni grain, ni bois; cependant on prétend qu'il y avoit autrefois du froment en abondance. Il paroît aussi, par les énormes troncs d'arbres qu'on y a trouvés aussi noirs que de l'ébene, qu'il n'est pas incroyable qu'on en ait autrefois tiré, (comme on le dit) du bois propre à construire des vaisseaux. Aujourd'hui si l'on n'y

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

conduisoit des bois pour le chauffage & pour les bâtiments, & si les Nations voisines ne leur fournissoient des grains, les Islandois périroient bien-tôt de faim & de froid.

Des Rivieres & lacs de l'Islande.

Ce pays est bien arrosé, les sources en général y sont très-claires, & quelques-unes fournissent une eau aussi nourrissante, dit-on, que la biere; mais la plus grande partie de ces eaux sont malsaines. On y trouve une grande quantité d'eaux chaudes, beaucoup de lacs & d'étangs, de ruisseaux & de rivieres navigables, dont il seroit ennuyeux de rapporter les noms, & qui sont toutes très-abondantes en poisson.

Si nous en croyons Blefkenius; il y a dans la partie occidentale de cette Isle, un lac si froid, qu'il pétrifie tout ce qu'on y jette: si l'on y enfonce un bâton, la partie qui est dans l'eau, devient aussi dure que du fer, pendant que le reste conserve sa premiere nature. Il y a aussi, dit le même Auteur, un lac vers le milieu de l'Isle, d'où il sort une fumée d'une telle malignité, qu'elle tue les oiseaux qui passent au-dessus. On y trouve des fontaines dont l'eau est si

brûlante, qu'elle enleve la peau si elle tombe dessus, & quand on la laisse réfroidir, elle dépose une forte teinture de soufre. On voit nager sur la surface une substance rouge, qui semble animée, puisqu'elle plonge dans l'eau quand on en approche, & qu'elle revient au dessus quand on s'en éloigne. Les eaux d'une autre fontaine ont le goût de froment, & sont un excellent remede contre les maladies honteuses, très-communes en ce pays.

Le soufre est le seul minéral qu'on trouve en Islande, & en creusant la terre, on en tire dans presque tous les endroits de l'isle, particulierement dans la partie orientale, près du mont Hécla. Cette montagne a un volcan qui jette souvent des flammes, & vomit des matieres ardentes avec des cendres & des pierres calcinées, comme le Vésuve, ou le mont Ætna. Il a péri beaucoup de personnes qui ont voulu aller sur cette montagne, parce que le terrein s'est abîmé sous eux, & qu'ils y ont été ensevelis tous vivants : cependant quand le vent souffle de l'ouest, elle paroît moins agitée que dans les

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

autres temps, & l'on en peut approcher avec moins de danger. On prétend que quand on jette une pierre dans la concavité du volcan, elle est repoussée en l'air avec une vîtesse prodigieuse.

Sentiment ridicule des Habitants au sujet du mont Hécla.

Les Habitants croyent que cette montagne est la demeure des ames damnées, qui y sont tourmentées par le feu; & ils assurent très-sérieusement qu'on voit souvent des troupes de diables qui jettent dans le volcan, les esprits de ceux qui sont morts depuis peu, & qu'ils les y précipitent à mesure qu'elles en veulent sortir; ce qui arrive particuliement, disent-ils, après quelque sanglante bataille. Le froissement des vagues & des glaçons sur le rivage & dans les cavités des rochers, occasionne un bruit qui a quelque chose de funeste & d'effrayant: aussi les Islandois croyent que ce sont les lamentations & les gémissements des damnés, qui sont tourmentés d'un froid excessif dans les glaces, leur punition consistant principalement dans le passage de l'un à l'autre extrême.

Le 29 de Novembre 1563, la

mer parut toute couverte d'une flamme éclatante dans le voisinage du mont Hécla. Les plus sensés jugerent que ce phénomene étoit causé par une éruption de matieres brûlantes : on sentit en même-temps un tremblement de terre, & l'on entendit un bruit affreux dans toute l'isle. Le jour suivant, dans l'endroit où la mer avoit paru en feu, on trouva qu'elle s'étoit retirée au moins de deux lieues de ses anciennes limites.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Les habitants de l'Islande, sont forts, courageux & ont l'esprit assez vif. Les pauvres y sont esclaves des riches, dont les biens consistent en troupeaux, en bâtiments pour la pêche, & en un grand nombre de vassaux. Ils sont en général, grands & bien faits, & si leurs femmes étoient parées, on les trouveroit assez belles. Les hommes & les femmes sont habillés de même, sans avoir rien qui les distingue. Leur maniere de vivre est fort dure ; ils se nourrissent d'une espece de morue seche qu'on briseavec une pierre, & ils y joignent au plus, du beurre & du fromage très-mauvais : leur

Description des Habitants.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

boisson est de l'eau, du lait ou du petit-lait : par cette sobriété, sans se servir de Médecin, il est ordinaire d'y voir des personnes qui vivent jusqu'à cent cinquante ans.

Ils vendent le vent aux Etrangers.

Les Islandois disent qu'ils ont un esprit familier, dont ils suivent les avis pour la chasse & pour la pêche : suivant Ortelius, ils donnent à ces démons, le nom de Drollard, qui paroît dérivé du mot Danois Trol, qui signifie un diable. Blafkenius dit aussi qu'ils font un bon commerce de la vente des vents : ils forment un certain nombre de nœuds à une corde ou à un mouchoir, sur lesquels ils prononcent des mots extraordinaires par forme de charme, & l'acheteur est averti de délier tel ou tel nœud aux différents endroits où il se trouve dans sa route.

Angrim Jonas, qui étoit Coadjuteur de l'Evêché de Hole, né dans le pays, & homme de très-bon sens, tourne en ridicule cette espece de conjuration. Il prétend que les Islandois étant très-experts dans la connoissance des variations de l'air, peuvent prévoir quelques heures d'avance, de quel côté le vent soufflera;

& il dit qu'ils ſont très-attentifs dans leur marché, à ne point entrer en traité avec aucun Etranger, jusqu'à ce qu'ils ayent remarqué que le vent eſt prêt à tourner comme il le demandent. Les nœuds qu'ils donnent comme une eſpece de charme, & les mots qu'ils prononcent, ne ſont que pour faire paroître la convention plus myſtérieuſe, & quand il arrive qu'ils ont deviné juſte, l'acheteur crédule fait de toutes parts l'éloge de leur intelligence, ce qui augmente encore la crédulité des autres.

Uſages ridicules de ce pays.

Lorſque les jeunes filles ſont parvenues à l'âge de puberté, leurs parents les proſtituent aux Etrangers, quand il s'en trouve chez eux, pour les moindres bagatelles; par exemple, pour un biſcuit, parce que n'ayant pas de bled dans leur pays, ils le regardent comme un mets délicieux, & le conſervent pour le préſenter trempé dans du lait, quand ils ont quelque grande fête, ou quand ils régalent leurs ſupérieurs. Si cette union eſt fertile, la fille en eſt beaucoup plus eſtimée, & celui qui l'épouſe par la ſuite, reçoit

l'enfant comme une portion considérable de sa dot.

S'il leur arrive par quelque échange, d'avoir dn vin, de la biere, ou de quelque autres liqueurs fortes, il ne les conservent pas, mais ils invitent tous leurs amis à en venir boire avec eux, & ils ne se quittent pas, tant qu'il en reste une seule goutte. Pendant le repas, ils s'animent les uns les autres par des chansons qui n'ont aucune poësie, & dans lesquelles ils célebrent les exploits de leurs ancêtres. Ils ne se levent jamais de table pour satisfaire aux besoins naturels, ce qui seroit regardé comme une grande impolitesse; mais ils les font connoître à l'une des femmes de la maison : alors les filles leur apportent les vases nécessaires, qu'elles donnent successivement à chacun des convives, & ce seroit une grossiereté de les refuser.

Quelque attesté que ce fait puisse être, Jonas en parle avec colere, comme d'une calomnie contre la modestie de ses compatriotes, & il prétend aussi qu'il est faux que les gens de son pays se lavent les dents avec de l'urine. Je pense que c'est

avec justice qu'il les justifie sur des usages si ridicules : peut-être ont-ils été autrefois soufferts dans des parties de débauche ; mais il est difficile de croire qu'ils se soient perpétués, & que ces peuples soient demeurés aussi grossiers & aussi brutes.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. I.

Les bestiaux qu'on trouve morts par quelque accident dans la campagne, ou qui sont étouffés par la neige, sont très-estimés & presque regardés comme sacrés. La gelée les conserve sans corruption, pendant plusieurs mois ; aussi les Habitants n'usent-ils point de sel, ni pour le poisson, ni pour la chair, & cet assaisonnement leur est entierement inutile.

Ils jouent beaucoup aux échecs.

Les Islandois sont grands joueurs d'échecs, & ils y passent souvent des nuits entières. Il n'y a pas un paysan dans la campagne qui ne connoisse ce jeu, & qui n'ait ses pieces faites d'os de poisson, avec cette différence des nôtres, qu'ils donnent le nom d'évêques à celles que nous appellons fous, parce qu'ils disent que le Clergé est toujours le plus proche des Rois. Leurs pions ont des épées à leur côtés, avec les joues enflées,

comme étant prêts à sonner du cornet quils tiennent à la main, & ils les appellent Centurion ou Capitaines; sur quoi l'on peut remarquer que dans la plus grande partie des pays septentrionaux, les Trompettes sont considérés comme des Officiers, & qu'on est très-éloigné d'en faire aussi peu d'estime que dans les Etats de l'Europe qui sont plus au midi.

Les échecs sont d'un usage très-ancien dans tous les pays du nord: la Chronique Norwégienne, rapporte que Harald, surnommé le Chevelu, Roi de Norwege, qui régnoit vers l'an 870, reçut de son pere nourrissier, Drosen, le géant, entre autres présents, un très-beau jeu d'échecs. Toute la Noblesse de Danemarck, de Norwège & d'Islande, est très curieuse d'avoir de beaux damiers & de belles pieces; & l'on rapporte qu'Eléonor, fille naturelle de Christiern, Roi de Dannemarck, qui fut mariée au Comte Ulefield, Grand Maréchal du Royaume, & premier Ministre d'Etat, avoit un damier marqueté d'ambre blanc & jaune, que les pieces étoient d'or,

très-bien travaillées, & incrustées de la même matiere que le damier. Les Rois & les Reines étoient en habits de cérémonie, montés sur des trônes. On reconnoissoit les Evêques par leurs habits épiscopaux: les Cavaliers étoient à cheval, en équipage très-galants: les Tours étoient portées par des éléphants, & les Pions étoient des mousquetaires qui présentoient leurs armes, comme s'ils n'eussent attendu que l'ordre pour tirer.



CHAPITRE II.

Des anciens Rois d'Islande : Mythologie des anciens Islandois : Leur Religion : Division de l'Islande : Des anciennes Loix de ce pays : Il est soumis au Danemarck : Des bâtiments & des animaux : Comment l'Islande fut découverte : Temps où le Christianisme y a été introduit.

DESCRIPTION de l'Islande. Chap II.

Des anciens Rois d'Islande.

L'HISTOIRE des différentes révolutions d'Islande, s'est assez bien conservée, & l'on a encore en vers, les événements arrivés sous les regnes de chacun des Rois, pris en particulier. Ces anciens Rois, ainsi que tous les Héros du nord, menoient par-tout avec eux des Bardes ou Poëtes qui mettoient en vers leurs exploits : les soldats les apprenoient ordinairement par cœur ; & excités par le désir d'élever la gloire & la renommée de leurs chefs, ils les chantoient par-tout où ils se trouvoient. Il faut que les Poëtes de ce pays le soient par la nature, car s'ils

n'avoient pas le talent inné de la composition, il est certain qu'ils n'avoient aucunes regles qui pût le leur donner. Ceux qui ont ce talent, ne parlent presque jamais en prose; & en certain temps, qui est, je crois, celui de la nouvelle lune, ils sont agités d'une espece de phrénésie, qui leur rend le visage d'une pâleur affreuse, & leurs yeux creux, les font paroître encore plus effroyables. On peut alors les comparer à la Sybile de Cumes, dont Virgile nous donne la description.

Cui talia fanti
Ante fores, subito non vultus, non color unus,
Non comtæ mansére comæ, sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale sonans; ad flata est numine quando
Jam propiore Dei.

Cette figure hideuse les fait regarder avec grande vénération par les Nations voisines, & elles pensent qu'il y a dans leur vers une certaine

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. II.

puissance magique, qui influe, non-seulement sur les esprits infernaux, mais qui affecte même les Planetes.

Mythologie des anciens Islandois.

Le plan de Mythologie, adopté par ces Bardes, est nommé Edde. Il contient entr'autres opininions singulieres, que le premier principe de toutes choses est un Géant nommé Jmmer, qui fut taillé en pieces par les Nains qu'engendra le Chaos; que de sa tête ils en firent les Cieux; que de son œil droit ils formerent le Soleil, de son œil gauche la Lune; que ses épaules furent changées en montagnes; que les rochers vinrent de ses os; que la mer fut faite de sa vessie, & que son urine produisit les rivieres. Cette Mythologie est écrite en vieux vers Islandois, & elle paroit très-ancienne.

Leur religion.

Les habitants de l'Islande étoient payens, & nous trouvons Thor & Odin au nombre de leurs Divinités; le premier étant semblable au Jupiter, & le second au Mercure des anciens Romains. Ils ont conservé, comme nous, les noms des Dieux pour désigner les jours de la semaine, où l'on trouve le jour de Thor & celui d'Odin. Leurs autels étoient

couverts d'une plaque de fer, & ils y conſervoient un feu qu'ils avoient grand ſoin de ne jamais laiſſer éteindre. Il y avoit près de l'autel un vaſe d'étain, qui contenoit le ſang de la derniere victime qu'ils avoient ſacrifiée. On s'en ſervoit à aſperger les ſpectateurs ; & l'on regardoit comme ſacré & inviolable tout ſerment qu'on faiſoit en tenant un anneau d'argent, du poids d'environ vingt onces, trempé dans le ſang du ſacrifice.

On voit par les Chroniques d'Iſlande, que leurs prêtres ſacrifioient des hommes & des femmes à leurs Dieux ; ils précipitoient les victimes du haut d'un rocher, ou les jettoient dans un puits profond, voiſin du Temple. Ils en avoient deux principaux, l'un à Hole, dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, & l'autre à Schalhot, dans la partie méridionale. Ce ſont à préſent deux Evêchés, & Schalholt eſt le lieu de la réſidence du Gouverneur Danois. Le Luthéraniſme eſt la Religion dominante dans le pays, & Angrim Jonas prétend que la Religion Chrétienne y eſt établie depuis environ huit cens

DESCRIPTION de l'Islande Chap. II.

ans; mais qu'elle n'a été suivie dans toute l'Isle que long-temps après ce premier période.

Division de l'Islande.

L'Islande étoit autrefois partagée en quatre Provinces : la plus septentrionale, qui se trouvoit aussi la plus grande, étoit subdivisée en quatre Bailliages, dont chacun contenoit huit ou dix districts. Les trois autres Provinces ne contenoient chacune que trois subdivisions. On tenoit tous les ans une assemblée, ou cour de judicature du Bailliage de chaque Province dans la principale ville, & tous ceux qui avoient droit d'y assister étoient convoqués par de petites croix de bois que leur envoyoit le Gouverneur. Le Président de toute l'Isle avoit aussi le droit de convoquer, en d'autres temps, un Conseil extraordinaire des Chefs des Provinces, en leur envoyant de petites haches de bois.

Des anciennes loix de ce pays.

Les Temples servoient alternativement pour le culte Divin & pour l'administration de la Justice. Il y en avoit trois dans chaque Bailliage, & leurs Présidents étoient nommés Godorp, qui signifie Divins. Le principal soin de ces Magistrats étoit de

pourvoir aux besoins des pauvres, souvent réduits à la plus grande misere à cause de la stérilité du pays. Ils avoient aussi l'attention de les empêcher de sortir chacun de son district, & de faire punir ceux qui s'en écartoient.

Si un mendiant étoit opiniâtre, & s'il faisoit résistance de quelque maniere que ce fût, à la puissance civile, le Magistrat avoit le droit de le faire mourir, ou de le mettre hors d'état d'avoir de lignée. Il n'étoit pas permis à un homme pauvre d'épouser une femme dans le même état; & si un homme n'avoit précisément que ce qu'il lui falloit pour vivre, il ne pouvoit prendre une fille qui n'eut point de dot, ou qui n'en eut qu'une très-médiocre.

Il est soumis au Danemarck.

Ces loix furent en vigueur jusqu'à ce que le Roi de Norvége, attiré par les disputes qui s'éleverent entre ceux qui étoient chargés de l'administration, fit la conquête de l'Islande en 1263. Il changea entiérement la forme du Gouvernement, & lui imposa un tribut annuel. Cette Isle suivit la fortune de son vainqueur, & fut avec lui soumise au

Description de l'Islande. Chap. II.

Danemarck. On y envoye des Gouverneurs, ou Vice-Rois pour recevoir le tribut; & il est à leur choix de demeurer ou de ne point demeurer dans le pays.

Les Islandois étoient autrefois regardés comme de bons Gladiateurs & de hardis Pirates. Le combat singulier leur étoit permis en public, & souvent on s'en servoit pour la décision des causes juridiques. Le parti vaincu perdoit son procès, & celui qui refusoit le combat avoit le même sort. Il n'étoit pas rare de voir deux Islandois mettre au hasard toute leur fortune en se battant l'un contre l'autre, & celui qui étoit vainqueur possédoit les deux; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de présenter un taureau au victorieux, & il falloit qu'il le tuât d'un seul coup pour être confirmé dans la possession du bien qu'il avoit ainsi acquis; s'il le manquoit, il perdoit la dépouille du vaincu.

Le pays est montagneux, & produit en quelques endroits d'excellents pâturages dont l'odeur est si agréable que beaucoup de gens en prennent pour mettre dans leur lin-

ge : ils font si gras qu'on est obligé d'en faire sortir les troupeaux, autrement ils mangeroient jusqu'à s'étouffer. Cependant le bœuf y est assez mauvais, & leurs moutons y contractent une odeur très-désagréable ; mais ces défauts sont corrigés par le grand air auquel ils exposent la viande pour la sécher, ce qui la conserve encore mieux que le sel ne pourroit faire. Leurs chevaux sont assez bons, & quand ils manquent de foin ainsi que de grains, soit par la sévérité de la saison, soit par le retard des vaisseaux étrangers, les hommes & les animaux sont également habitués à se nourrir de poisson desséché.

Des bâtiments & des animaux.

Leurs bâtiments sont petits & bas, pour les garantir des tempêtes violentes qui sont très-communes dans cette Isle. Ils sont faits en partie de bois apporté des autres pays par les glaces, & en partie d'os de baleine ou d'autres poissons. Pour leur chaufage ils se servent de tourbes, nommées gazons bitumineux, à cause de la quantité de bitume dont il est impregné. Ils ont des petites perdrix, & plusieurs especes d'oiseaux aqua-

Description de l'Islande. Chap. II.

tiques ; mais ils ne connoiſſent pas les petits oiſeaux qu'on voit dans les autres pays. On y trouve auſſi des corneilles & des faucons dont quelques-uns ſont tous blancs. Ils ont des chiens ſans queue & ſans oreilles : on les eſtime beaucoup ; cependant ils ne ſont bons qu'à ſatisfaire la fantaiſie. Les renards & les ours blancs paroiſſent être naturels au pays, au lieu que ceux d'autre couleur, comme rouges ou noirs, les cerfs, les loups & les licornes y ſont apportés ſur les glaces, qui leur amenent auſſi de grands arbres. Nous avons déjà parlé de la nature & de la valeur des cornes de licorne, & nous n'abuſerons pas de la patience du lecteur par des répétitions inutiles. Nous obſerverons ſeulement que cette ſubſtance fait partie des denrées qui leur ſervent à payer leur taxe annuelle au Roi de Danemarck.

Les Iſlandois ont une ſi haute idée de leur pays, qu'ils ne peuvent croire qu'il y en ait au monde un autre auſſi agréable, & même quelques-uns d'entr'eux qui ſe ſont attachés à l'étude, & qui par conſé-

quent devoient être plus instruits, y ont préféré une subsistance très-médiocre à des bénéfices assez considérables en Danemarck. Comme leurs maisons sont dispersées, & qu'ils n'ont ni villes ni villages, à l'exception des deux dont nous avons parlé, on doit juger qu'ils n'ont pas aussi de grands chemins; en sorte que ceux qui par goût ou par nécessité passent d'une province dans une autre, sont obligés d'aller avec la boussole. Il y a des trous très-profonds qui pourroient être fort dangereux quand ils sont couverts de neiges; mais les habitants des environs ont soin d'y mettre des marques particulieres, & ce sont les seules directions que les voyageurs peuvent avoir dans ce pays.

On a établi depuis quelque temps une presse d'imprimerie à Hole, & l'on y a imprimé l'Ancien Testament en langue Islandoise, que le célébre Wormius assure être le plus pur Runique qu'il y ait dans le monde : mais le défaut de papier, qui est très-rare & très-cher dans ce pays, a beaucoup retardé l'impression du Nouveau Testament. Il y a

Description de l'Islande. Chap. II.

dans la même Ville un Collége pour l'éducation de la jeunesse, où l'on enseigne jusqu'à la Réthorique, & les Ecoliers vont ensuite finir leurs études à Copenhague. Ce pays a produit plusieurs Savants, & l'on trouve dans le catalogue des Evêques de Hole, les noms de quelques-uns qui ont rendu de grands services à la République des Lettres.

Comment l'Islande fut découverte.

L'Islande, suivant Angrim Jonas, fut découverte, pour la premiere fois, par un Pirate nommé Neddocus, qui y fut jetté par une tempête. Voyant que cette Isle étoit stérile, il n'y demeura pas longtemps, mais ce fut lui qui la nomma Islande, à cause des monceaux de glaces appellés Ice, dans sa langue, dont il vit qu'elle étoit couverte.

Sur le recit du Pirate, un Navigateur Suédois, nommé Garderus, se hasarda d'y descendre en l'année 864, & il la nomma Gardersholm, qui signifie Isle de Gardes.

Le troisieme qui y aborda fut aussi un fameux Pirate Norwegien, nommé Flacco, qui, en partant de Hittland, une des Isles Orcades, prit

prit avec lui trois corbeaux, parce qu'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole Quand il fut avancé en mer, il en lâcha un qui retourna dans l'Isle d'Hittland. Flacco continua sa route, & quelque temps après lâcha le second corbeau qui revint bien-tôt à son vaisseau ; ce qui fit juger au Capitaine que cet animal n'avoit pas trouvé de terre. Enfin il lâcha le troisieme, & voyant qu'il s'éloignoit de lui à tire-d'ailes, il mit toutes ses voiles au vent pour le suivre, & aborda en Islande. Il descendit dans la partie orientale, assez près de l'endroit où Garderus avoit débarqué, & il y passa l'hiver. Se trouvant environné de glaces de toutes parts, il lui donna aussi le nom d'Islande, qui lui est toujours demeuré depuis. Il passa un autre hiver dans la partie méridionale ; mais ne la trouvant pas plus agréable que l'autre, il retourna en Norwege, où il reçut le nom de Refnafloke, qui signifie Flocco le corbeau, parce qu'il s'étoit servi de cet oiseau, comme nous l'avons dit, pour découvrir cetre Isle.

Suivant la chronique d'Islande,

DESCRIPTION de l'Islande. Chap. II.

le pays fut désert & inculte jusqu'en l'année 870, qu'un Baron Norwegien, nommé Ingulf, avec son beau-frere Horleifus, ayant tué deux des plus grands Seigneurs du pays dans un duel, furent bannis du Royaume, & se retirerent en Islande. Ingulf, qui emportoit les portes de sa maison suivant l'usage de son pays, les jetta dans la mer pour débarquer plus aisément ; mais un coup de vent l'ayant tout-à-coup écarté de l'endroit où elles étoient, il descendit dans une autre partie de l'Isle. Cependant il les retrouva trois ans après, la mer les ayant poussées sur le rivage ; & il établit en cet endroit une Colonie, en 874, année où, suivant la Chronique Islandoise, cette Isle commença à se peupler.

Temps où le Christianisme y a été établi.

Malgré ce récit, il paroît, par quelques morceaux de cloche, par des croix, & par des livres qu'on a trouvés dans ce pays, qu'il avoit été connu plutôt de quelques Anglois & de quelques Irlandois. Il est certain que ceux d'Irlande y descendirent plusieurs fois avant l'arrivée d'Ingulf, & que le peuple les nom-

moit papas; ce qui ne laisse aucun doute qu'il n'y eut quelques habitants dans cette Isle avant le temps du réfugié Norwegien. Il paroît par conséquent que lorsque la Chronique Islandoise dit que le pays étoit désert à l'arrivée d'Ingulf, elle fait entendre seulement qu'il y avoit alors très-peu d'habitants, & que ce fut de ce temps qu'ils commencerent à se multiplier, & à s'unir en Colonie. Angrim Jonas dit qu'Ingulf étoit Chrétien, d'où l'on doit conclure que le Christianisme y fut porté dans le neuvieme siecle, d'autant plus que ce fut vers le même temps que se convertirent toutes les Nations septentrionales connues. On trouve encore une vieille Chronique du Groenland en vers Danois, qui dit que le Groenland fut premierement découvert en 770, & un autre en prose, assure que celui qui en fit la découverte y alla de la Norwege, en passant par l'Islande. Cette Chronique est confirmée par l'autorité du grand Apôtre du Nord, Ausgarius, Archevêque d'Hambourg, qui fut nommé à ce Siége, en 834, par Louis le Débonnaire,

Empereur d'Occident. Ses Patentes, qu'on peut voir dans l'histoire du Danemark de Pontanus, disent « que les » portes de l'Evangile sont ouvertes, » & que Jesus-Christ a été enfin révélé » en Islande & au Groenland » ; dont le bon Empereur rend graces à Dieu. Cette date de 834, précede de quarante ans la descente d'Ingulf en Islande ; il est donc évident qu'il ne fut pas le premier qui y apporta la Religion Chrétienne, & que, de plus, l'Isle étoit peuplée avant qu'il y arrivât. Il me paroît encore que l'Islande étoit connue des anciens, & qu'elle est l'Isle Theule que Strabon place de ce côté. C'est aussi le sentiment de Casaubon, dans ses Commentaires sur ce fameux Géographe. Personne n'ignore que Theule a toujours été regardée comme la derniere des Isles Britanniques, à l'extrémité de l'Océan Deucalédonien, ou de la mer d'Ecosse, ce qui est précisément la situation de l'Islande.

VOYAGE

Du Capitaine THOMAS JAMES, employé à découvrir un passage au Nord-ouest.

CHAPITRE I.

Histoire générale de cette entreprise : Le Capitaine James met à la voile avec un seul vaisseau : Il arrive sur la côte du Groenland : Il est en grand danger par les glaces : Il perd sa chaloupe à la hauteur du Cap de Désolation : Il la retrouve avec beaucoup de peine : Il descend au Port de la Providence, & ensuite au Havre de Price.

JAMES Chap. I.

An. 1631.

James est chargé de chercher un

QUELQUES Marchands de Bristol, ardents à la poursuite de leur commerce, & à chercher les avantages de leur pays en général, formerent une compagnie, vers l'an 1630, pour tenter la dé-

JAMES Chap. I.

An. 1631

paſſage pour aller au Japon.

couverte d'un paſſage au nord-oueſt, qui conduisît dans la Mer du Sud, & ouvrir une nouvelle route pour le Japon. Le Roi Jacques I. inſtruit de leurs bonnes intentions par Sir Thomas Rowe, dont nous avons rapporté l'ambaſſade dans l'Indouſtan, leur en marqua ſa ſatisfaction, & confirma le choix qu'ils avoient fait du Capitaine Thomas James, pour le charger de cette expédition. Ce Capitaine étoit un homme d'une intégrité à toute épreuve, très-habile dans l'art maritime, & il n'étoit pas poſſible de mieux choiſir pour une entrepriſe auſſi utile qu'elle étoit dangereuſe.

Il met à la voile.

Le 3 de Mai 1631, il ſortit du canal de Briſtol, dans un vaiſſeau de ſoixante-dix tonneaux, & de vingt-deux hommes d'équipage. Le 5, le vent étant devenu contraire, il entra dans le Port de Milford, où il jetta l'ancre, & y demeura juſqu'au 17. Alors profitant d'un vent favorable, il remit à la voile faiſant cours le plus qu'il lui étoit poſſible au nord-oueſt. Le 4 de Juin il vit la côte du Groenland, quoique l'air fût chargé de brouillards,

& il s'y arrêta pour bien découvrir la direction de cette côte.

JAMES. Chap. I.

An. 1631.

Le 5, les Anglois se trouverent embarrassés dans de grands glaçons dont il étoit très-difficile de se retirer, parce que les brouillards, dont l'air étoit chargé, empêchoient la vue de s'étendre. Ils s'attacherent à une grande piece de glace pour leur propre sûreté, & repousserent les attaques des autres avec de grandes perches, qui furent bien-tôt rompues. Le lendemain le danger parut encore plus grand; les glaces tomberent sur eux de toutes parts, & si épaisses qu'ils furent continuellement dans la crainte de voir leur vaisseau écrasé par leurs efforts. Leur chaloupe fut brisée, mais ils en receuillirent les débris par le secours de leur barque, & les enleverent sur le pont dans l'intention de la rétablir à la premiere occasion favorable. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'ils s'ouvrirent un chemin au milieu de ces dangereux obstacles, en mettant toutes les voiles dont ils purent se servir; & à leur grand étonnement, ils réussirent à dégager leur vaisseau, sans

JAMES Chap. I.

AN. 1631.

qu'il eût souffert le plus léger dommage. Le 9, ils prirent hauteur, & se trouverent à cinquante-neuf degrés de latitude septentrionale. Ils firent les observations les plus exactes pour reconnoître s'il étoit vrai, comme le disent quelques Voyageurs, qu'il y eût à cette hauteur un courant qui portât au nord-est; mais ils n'en découvrirent aucunes marques. La mer n'avoit point de fonds; ils n'y trouverent aucune espece de poisson, pas même de baleines; & le vent étoit extrêmement variable, avec un brouillard si épais, qu'il mouilloit comme la pluie.

Les Anglois arrivent à la hauteur du cap de Desolation.

Le 10, la mer étant très forte, ils virent nager des glaçons plus élevés que le haut de leur grand mât: leur barque fut brisée contre la poupe; ils eurent beaucoup de peine à la retirer; deux de leurs hommes furent écrasés presque sans ressource, & ils s'occuperent fortement à rassembler les débris de leur chaloupe sur le pont. Vers huit heures du matin, ils reconnurent, en voyant la terre qui s'étendoit d'un côté au nord, & de l'autre à l'est, qu'ils étoient à la hauteur du cap de Désolation: ils

virent la mer toute noire autour d'eux, ce qu'ils attribuerent aux brouillards épais dont l'air avoit été chargé, & ils virent aussi en grande quantité, des poissons nommés grampusses.

JAMES Chap. I.

An. 1631.

La nuit du 17 fut très-obscure; & il regna un brouillard si froid, que les voiles & les manœuvres furent toutes couvertes de glaces. Ils jugerent par le brisement & le bruit des vagues, qu'ils étoient près du rivage: mais le jour leur fit connoître que ce n'étoit autre chose qu'un énorme glaçon, cependant ils reconnurent de loin, l'isle de la Résolution dont ils s'efforcerent de doubler la pointe méridionale. Ils observerent que le flux & le reflux les emportoit avec une égale force: l'air glacial & le brouillard étoient toujours si pénétrants, que leurs boussoles en étoient toutes gâtées, & qu'ils pouvoient à peine s'en servir.

L'air s'étant éclairci quelque temps après, ce qui ne dura que fort peu, ils virent devant eux les détroits fermés par des monceaux de glaces, au travers desquelles ils essayerent cependant de se faire un passage; mais

Ils sont en grand danger par les glaces.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

il les trouverent trop serrées pour y réussir. Ils jetterent la sonde, sans trouver de fond à deux cents trente brasses, étant à quatre lieues du rivage. Le vingt, dans la matinée, ils doublerent le cap méridional de l'isle de la Résolution, & le vent s'étant tourné à l'ouest, les jetta avec les glaces vers la terre, qui, à deux lieues de distance, ne leur présentoit que de petits brisans & de grandes piéces de glaces échouées sur le sable, à quarante brasses de profondeur. Ils furent emportés avec violence par un fort courant qui venoit du côté de l'Isle, & qui entraînoit leur vaisseau au travers d'une multitude innombrable de canaux formés entre les rochers & les glaces : ils se trouverent dans le plus grand danger d'y être submergés ; & pour prévenir ce malheur, ils jetterent une ancre & un grapin de chaque bord du vaisseau, dans une piece de glace à laquelle ils s'attacherent ; l'un & l'autre étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, ensorte qu'ils tenoient lieu de sonde, & que le glaçon auroit nécessairement touché avant qu'il y eût assez peu d'eau pour mettre le

vaisseau en péril. Cependant James jugea que cette précaution n'étoit pas encore suffisante, & il fit mettre la barque en mer pour chercher un port sûr; mais les glaces tomberent sur elle avec tant de force, que les hommes furent obligés de renoncer à ce dessein, & de la ramener au vaisseau en se guidant d'un glaçon à l'autre. A peine l'avoient-ils rejoint, que l'ancre & le grapin casserent, & on remit encore la barque à l'eau pour les retirer. On reprit l'ancre avec beaucoup de peine, & on la rapporta au vaisseau; les gens furent très-contents de ce qu'on l'avoit reprise, parce que dans l'intervalle, ils en avoient jetté une autre sur un bas-fonds, dont le terrein étoit pierreux, l'avoient perdue de vue, & avoient été contraints de l'abandonner.

Une piece de glace les garantit.

Le vaisseau étant dans la situation la plus dangereuse, les hommes jetterent des cordages sur des rochers voisins, & chacun travailla de toutes ses forces, pour le tourner en un endroit plus favorable qu'ils crurent avoir trouvé à l'abri d'une montagne de glace. Il y fut en effet assez tranquille, jusqu'à ce que le flux y

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

apporta une multitude de grands glaçons, qui les mirent de nouveau en un danger imminent, quoique les hommes s'employassent vigoureusement à les écarter. Quand la mer fut à sa plus grande hauteur, ils tomberent presque dans le découragement & dans le désespoir : parce que la grande piece de glace qui les couvroit se remit à flot, & les abandonna; mais elle revint bien-tôt à son même poste avec le reflux, & continua de les garantir le lendemain & la nuit suivante. Ils y essuyerent sans accident un violent ouragan qui vint de l'ouest, & qui fut suivi d'une prodigieuse quantité de neiges. Ils se tinrent toujours fortement attachés aux rochers, jusqu'à ce que les glaces qui ne cessoient de tomber sur eux, eussent rompu les pattes de l'ancre ; les bras du grapin & les haussieres. Leur chaloupe fut encore presque mise en pieces, & il fallut l'industrie de tous ceux qui étoient à bord pour la rétablir.

Pendant la marée suivante, la force des glaces les jetta contre un rocher très-aigu, où ils furent laissés par le reflux, sur une pointe où il n'étoit pas

possible de s'amarrer. L'équipage descendit pour faire la priere sur un grand glaçon, pensant qu'ils ne pourroient jamais se tirer de ce péril; mais il commença à monter inopinément avec le flux, à leur grande satisfaction, ils se retrouverent à flot, & se remirent à travailler avec la plus grande ardeur pour s'en éloigner, quoique le danger fût toujours des plus éminents. Ils faisoient tous leurs efforts pour mettre des glaces entre eux & les rochers, parce qu'elles leurs étoient moins redoutables: cependant ils furent obligés d'en couper une grande piece à coups de coignées, de haches & d'autres instruments tranchants, dans la crainte d'en être accablés. Le Capitaine James descendit à terre, ce qui lui étoit facile, parce que les glaces étoient si serrées, qu'on pouvoit aller aisément de l'une à l'autre, jusqu'au rivage. Il y éleva un signal de pierre avec une croix, & nomma cet endroit, le port de la Providence Divine. Le soir, les glaces parurent dans le Port encore plus épaisses qu'auparavant; le reflux ne les emporta pas, la plus grande partie étant attachée à la

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

James descend à terre pour chercher un port.

terre, & le vaisseau y demeura enclavé.

Le 23, le Capitaine descendit dans la barque, du côté oriental de l'Isle, & il monta sur une hauteur pour voir s'il pourroit découvrir quelque endroit où il pût ranger son vaisseau plus en sûreté. Pendant qu'il étoit occupé à cette découverte, il entendit le bruit le plus affreux, venant d'un énorme glaçon qui se sépara en quatre, à quelque distance du vaisseau; mais par un grand bonheur, cette distance étoit assez grande pour qu'il n'en souffrit aucun dommage.

Ayant remarqué un havre assez commode, James envoya la barque au vaisseau, qu'on dégagea des glaces, & qui fut rémorqué dans ce port, où on l'amarra fortement aux rochers. Le Capitaine alla encore à la découverte; il ne trouva qu'un terrein raboteux & plein de rochers, sans aucune apparence d'herbe & sans la moindre marque de végétation. Tous les lacs & les étangs étoient glacés, il n'y avoit pas lieu d'espérer d'y trouver aucun oiseau; & on n'y voyoit aucunes traces d'ours ni de

daims: cependant il y trouva un ou deux renards, & jugea à la vue de quelques os de ces animaux, de quelques tisons, & de restes de cendres, que les Sauvages y avoient été depuis peu; mais il étoit difficile de juger quelle raison pouvoit les y avoir attirés, puisque le terroir y est absolument stérile, & que la mer n'y fournit aucun poisson.

JAMES, Chap. I.

AN. 1631.

Le Capitaine donna à cet endroit le nom de port de Price, par considération pour le maître de son vaisseau, qui s'appelloit ainsi. Il est situé à la latitude de soixante & un degrés, vingt-quatre minutes, & on pouvoit voir des hauteurs, les Isles de Sir Thomas Button. Ils en sortirent le 24, passerent entre deux montagnes de glace, qui touchoient la terre à quarante brasses de profondeur, & trouverent l'eau assez dégagée environ à une lieue du rivage septentrional de l'isle de la Résolution; mais le vent qui s'éleva très-fort de l'est, leur jetta des glaces de la haute mer, avec tant de violence, qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'elles n'arrachassent quelques planches des bords du vaisseau. Ils

Il nomme cet endroit Port de Price.

JAMES, Chap. I.

An. 1631.

voguerent ainsi continuellement entre les glaces, sans pouvoir découvrir plus loin que la distance d'un quart de mille, quoique montés au plus haut du grand mât, & furent en cet état, jusqu'au 26, où le temps s'éclaircit & le soleil commença un peu à luire. Ils avoient un fond de sable blanc à cent quarante brasses; mais ils ne trouverent aucune apparence de poisson, quoique les gens tinssent toujours leurs lignes bien amorcées. Les nuits continuoient à être excessivement froides, les manœuvres se geloient toujours, & les glaces des étangs d'eau fraîches ne paroissoient nullement disposées à se rompre.



CHAPITRE II.

James commence à désespérer de trouver un passage au nord-ouest : Description des détroits de Hudson : On est obligé de réduire l'Equipage à demi-portion : Il commence à espérer un passage libre : Il est trompé dans son attente : On envoye la barque à la découverte : Il rencontre le Capitaine Fox : Salut réciproque des deux vaisseaux : Le pain est gâté par la mer : Le vaisseau est jetté sur des rochers : Il en est délivré.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

James désespere de trouver un passage.

LEs Anglois continuerent leur navigation en suivant la côte jusqu'au 5 de Juillet : alors le temps étant très-clair & la vue plus libre de toutes parts, qu'ils ne l'avoient encore eue, ils virent la mer entierement couverte de glaces à une grande étendue dans toute la partie du nord & du nord-ouest, ce qui fit juger au Capitaine James, que ce seroit en vain qu'il continueroit de

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

chercher cette année, un passage par le nord-ouest.

Les Détroits d'Hudson ont environ cent vingt lieues de long: ils commencent à l'isle de la Résolution, & se terminent à l'isle de Digges, la côte courant pour la plus grande partie, ouest-nord-ouest, & est-sud-est, entre cette Isle & le cap Charles: leur largeur en général, est de vingt lieues; mais en quelques endroits, ils n'en ont pas plus de quinze. Il y a quelque marée, mais sans courant, & c'est le rivage septentrional qui est le moins embarrassé par les glaces. Du côté du sud, il y a une grande baie, & le terrein est fort élevé des deux côtés.

Le 16 de Juillet, le Capitaine convaincu qu'il étoit trop tard pour entreprendre la recherche du passage au nord-ouest, fit voile à l'ouest-sud-ouest, vers l'isle de Mansfield. Il la découvrit le jour suivant, à trois heures après midi, & reçut en route plusieurs chocs très-violents de glaces. L'Equipage fut alors réduit à demi-portion de pain, & deux hommes tomberent malades, mais ils furent bien-tôt rétablis. On envoya

la barque au rivage pour sonder ; on trouva que l'eau couroit de ouest-sud-ouest, à trois pieds de profondeur, & que dans la plus haute marée, elle ne s'élevoit pas à plus de deux brasses. On reconnut par des marques certaines, que les Sauvages y venoient quelquefois, mais le vaisseau parcourut une grande étendue sans qu'on vit aucun bois flottant, ni bêtes, ni poissons, ni rien dont on pût faire usage, excepté quelques oiseaux, dont il y en eut un de tué par les hommes.

Il croit avoir perdu une partie de ses gens.

Le 18 au matin, ils mirent à la voile pour gagner les terres occidentales, à la latitude de soixante & trois degrés ou environ. Après avoir vogué quelque temps, dans l'espérance que la mer où ils navigeoient, étoit une mer ouverte, ils tomberent dans des détroits de glaces, qui les arrêterent quelquesfois, & d'autres fois leur laisserent un libre passage, étant aidés par le vent. Le soir du 20 d'Août, ils jetterent l'ancre à une pointe de terre qui s'étendoit vers le sud, où ils virent deux petites Isles. Ils nommerent cet endroit la nouvelle Principauté du Gallois

JAMES, Chap. II. An. 1631.

méridional, & y burent à la santé de Charles, alors Prince de Galles. Le temps étoit très-calme : mais le vent s'éleva dans la nuit, & le vaisseau fut chassé de façon, qu'ils s'imaginerent avoir perdu leur ancre. Ils tirerent la corde par le moyen du cabestan, & trouverent seulement que l'ancre s'y étoit embarrassée. Les coups de mer étoient si rudes, que les hommes furent enlevés par le cabestan, avec une telle violence, qu'ils en eurent le corps tout brisé, & qu'un d'eux fut près d'avoir la tête emportée, parce qu'elle se trouva prise par le cable. M. Price manqua d'avoir la jambe cassée, le pied du Canonier fut tordu à la cheville, & l'on fut obligé de lui couper la jambe au genou, pour éviter la gangrene. Ils furent en même-temps jettés sur un bas fonds : mais l'ancre s'étant bien placée, garantit le vaisseau. Le 22, ils jetterent encore l'ancre, & le 27 au matin, le fond étant à cinq brasses, le Capitaine envoya la barque à terre, pour reconnoître, avec des ordres par écrit, sur la conduite que les hommes devoient tenir, & une forte injonction de revenir le

foir au vaiſſeau ; mais ils manquerent de s'y rendre, ce qui cauſa une grande inquiétude à James. Elle augmenta encore, quand il vit que ſes décharges de canon, & les ſignaux dont on étoit convenu, ne recevoient aucune réponſe ; il jugea que ſes gens étoient perdus, ou devenus la proie des Sauvages. Il eut d'autant plus lieu de le penſer, qu'il vit ſur le rivage un feu, qui ne répondoit nullement à ceux qu'il ne ceſſoit de faire. Cette perte l'auroit jetté dans le plus cruel embarras ; n'ayant pas à bord aſſez de monde pour lever l'ancre & pour faire les manœuvres : mais la joie lui revint par le retour de ſes gens, qui avoient été retardés par un reflux ſubit & imprévu, & qui avoient été forcés d'attendre le retour de la marée pour remettre leur barque à flot. Ils dirent qu'il y avoit quelques bois ſur cette côte, & que les vagues en jettoient auſſi beaucoup ſur le rivage. Ils n'avoient vu aucunes marques d'habitants ; mais ſeulement beaucoup d'oiſeaux, dont ils en avoient tué quelques-uns, & avoient auſſi apperçu des traces d'ours & de daims

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

sur la neige. Ils ajouterent qu'ils avoient passé à gué deux petites rivieres, & qu'ils avoient essayé d'en traverser de même une troisieme : mais qu'ils l'avoient trouvée trop profonde.

Il rencontre un autre vaisseau Anglois.

Le matin du 29, le Capitaine découvrit un vaisseau, environ à quatre lieues sous le vent. On reconnut bien-tôt que c'étoit un vaisseau de Roi, commandé par le Capitaine Fox ; & les deux bâtiments se firent les saluts réciproques. Le soir les gens de Fox vinrent à bord dans leur barque ; le lendemain James rendit la visite avec quelques-uns de ses officiers, & ils furent reçus aussi-bien que les circonstances pouvoient le permettre. Le jour suivant, Fox fit route au Sud-sud-ouest, & on le perdit bien-tôt de vue.

La neige & la grêle regnerent le restant du mois, & le froid fut aussi vif qu'il l'est ordinairement dans le plus fort de l'hiver en Angleterre.

Leurs provisions sont gâtées par la mer.

Le premier de Septembre, ils côtoyerent le rivage, toujours sur des bas-fonds. Le jour fut très-beau, & ils en profiterent pour travailler

fortement à sortir de cette dangereuse baie. Depuis le 2 jusqu'au 10, ils eurent un temps variable & ne perdirent point la terre de vue; mais le 4 & le 6, le froid fut si vif qu'ils craignirent de ne pouvoir continuer leur cours. Il survint un furieux ouragan, accompagné de neige & de grêle : les vagues, aussi élevées que des montagnes, passerent pardessus le pont, emplirent le fond de cale, & se firent un passage dans la soute, où elles gâterent presque toutes les provisions.

Le 11, ils trouverent une Isle à cinquante-deux degrés, quarante-cinq minutes de latitude. Le Capitaine descendit à terre, & envoya quelques hommes dans une autre partie; mais les uns ni les autres ne trouverent aucune verdure, pas même de l'oseille ou de la cuillerée, pour donner quelque soulagement aux malades. Le matin du 12, le vent étant très-fort au sud-est, le vaisseau donna sur des rochers par la négligence de ceux qui étoient sur le pont. Le nauffrage parut inévitable, & l'on fit débarquer, avec la plus grande diligence, les outils

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

du charpentier, une barrique de pain, un tonneau de poudre, six mousquets, une boîte à fusil, des méches, des hameçons des lignes, de la poix & du fil de caret pour s'en servir dans le besoin.

Ils sont prêts à faire naufrage.

Pendant qu'une partie des gens de l'équipage étoient occupés à se pourvoir des choses les plus nécessaires, les autres plierent les voiles, mirent une ancre pour dégager la proue, jetterent en mer tout leur charbon, travaillerent fortement à la pompe pour soulager le vaisseau, & furent prêts de jetter aussi leur biere : mais après avoir été battus de la mer pendant cinq heures, avec tant de violence qu'il sembloit que le fond alloit s'entre-ouvrir à chaque instant, le vaisseau passa enfin sur le rocher ; &, quoiqu'il fût très-endommagé, ils réussirent à le réparer aussi-tôt qu'ils furent dans une eau plus profonde, où ils se mirent à l'ancre. Le vent se tourna ensuite avec violence à l'ouest-sud-ouest, & si ce changement étoit arrivé pendant qu'ils étoient sur le rocher, le vaisseau auroit été perdu sans ressource.

Le

Le 13, ils leverent l'ancre, & firent cours à l'oueſt; mais ne trouvant aucun ancrage où ils puſſent être en sûreté, ils réſolurent de tourner au nord, de gagner le fond de la baie d'Hudſon, & de faire leurs efforts pour trouver un paſſage qui les conduisît dans la riviere du Canada. Ils ſe déterminerent, s'ils ne pouvoient y réuſſir, à hiverner en terre ferme, plutôt que de continuer à naviguer dans une mer auſſi dangereuſe, au milieu des rochers, des bas fonds & des iſles. Le ſoir du 14, le vent fut très-fort, la mer extrêmement élevée; leur chaloupe, qui étoit attachée à la poupe avec deux hauſſieres, donna ſur le vaiſſeau par un coup de mer, coula à fond, & fut abſolument perdue; enſorte qu'il ne leur reſta plus qu'une barque en très-mauvais état. Vers le ſoir ils trouverent un bon ancrage dans une petite anſe, dont un côté étoit formé par l'Iſle du Lord Veſton, où ils prirent quelque repos; ils y demeurerent juſqu'au 19, le vent étant toujours violent & la neige continuelle, ils n'oſerent mettre leur barque en mer,

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

& ils la garderent ſur le pont.

JAMES, Chap. II.

An. 1631.

Le 19, le vent ſe tourna au nord-nord-eſt, & ils firent cours au ſud-oueſt : mais vers midi, il ſe mit au ſud, & ils jetterent l'ancre près de l'Iſle du Comte de Briſtol. Pendant qu'ils y demeurerent, le Charpentier raccomoda la barque, & le Capitaine deſcendit à terre ; mais il ne trouva aucune marque qu'il fût jamais venu de créatures vivantes en cet endroit. Voyant que le vent ſe fixoit au nord, & qu'il ne paroiſſoit pas probable de pouvoir gagner la baye d'Hudſon, ils ne ſongerent plus qu'au choix de leur quartier d'hiver. Quelques-uns propoſerent de gagner le port Nelſon ; mais le Capitaine s'y oppoſa fortement, tant parce que l'endroit même étoit très-dangereux, que par rapport à la difficulté d'y arriver au travers des glaces, & il ſe détermina à chercher quelque petite baie du côté du ſud.

Le 22, James deſcendit dans une Iſle à la latitude de cinquante-deux degrés dix minutes ; il la nomma l'iſle de Sir Thomas Rowe : le vent changea pendant qu'il étoit à terre, & il eut beaucoup de peine à rega-

gner ſon vaiſſeau. Tant qu'il y demeura, le temps fut très-variable & le froid exceſſif ; la marée, qui jettoit le bâtiment ſur des bas fonds, le mettoit continuellement dans le danger le plus éminent ; cependant ils reſterent au même ancrage juſqu'au 30.

JAMES. Chap. II.

An. 1631.



CHAPITRE III.

Les Anglois construisent une cabane à terre pour les malades : Prodigieuse quantité de neige : Le vaisseau est enveloppé de glaces : L'Isle paroit totalement stérile : Les Anglois perdent un de leurs hommes : Ils trouvent un étang d'une odeur insupportable : Ils creusent un bon puits : Leur cabane est en danger d'être brûlée: Mort du Canonnier qui est jetté en mer : Le vaisseau est jetté sur la côte, & ils sont obligés de l'abandonner : Le Capitaine harangue ses gens : Ils entreprennent de construire une pinasse.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Froid excessif qu'ils éprouvent.

LE premier d'Octobre, ils remirent à la voile; mais ils ne purent faire que très-peu de chemin à cause de la multitude de bancs de sable qu'ils rencontrerent. Le 4, le Capitaine descendit dans les Isles du Comte de Danby; mais il n'y trouva autre chose que quelques mauvaises graines ou baies. Le 7, la neige tomba en si grande abondance que

les hommes furent obligés d'en nettoyer le pont avec des pelles. Elle s'attacha si fortement à toutes les parties du vaisseau, & prit une telle consistance, qu'il ne paroissoit qu'une masse de glace. Le Soleil parut le jour suivant sans qu'il eût assez de force pour la fondre; & le froid devint si violent, qu'à peine pouvoit-on empêcher quelque chose d'être gelé, même auprès du feu. Pour les voiles, la glace les avoit tellement roidies, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Plusieurs hommes étoient dangereusement malades, & le Charpentier avec quelques-uns des gens de l'équipage, construisirent sur le rivage une cabane pour les y mettre, & pour essayer s'ils en retireroient quelque soulagement. Le Capitaine, accompagné de quelques autres, parcourut l'Isle pour voir s'il y trouveroit des habitants; mais il n'y vit rien dont ses gens pussent faire aucun usage, & ils revinrent très-fatigués, ayant toujours marché dans la neige jusqu'à la moitié des jambes. Pendant qu'il faisoit cette recherche, ceux qui étoient restés à bord des-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

cendirent les voiles de perroquet, les plierent & les mirent avec soin entre les ponts, après les avoir bien séchées à un grand feu qu'ils firent entre les écoutilles.

Le 12, on fit dégeler la grande voile qui fut apportée à terre pour couvrir la nouvelle cabane. Le Capitaine fit donner aux six hommes qui l'avoient apportée, deux chiens de chasse pour aller à la quête des ours ou de quelqu'autre gibier, & on leur permit de demeurer la nuit à terre.

La navigation est interrompue par les glaces.

Le 13, quelques hommes demanderent la permission de parcourir le pays; elle leur fut accordée, à condition qu'ils ne se sépareroient point, & qu'ils chercheroient un port commode pour mettre le vaisseau. Ils revinrent le 15, avec un petit daim très-maigre qu'ils avoient coupé par quartiers & dirent qu'ils en avoient vu quelques autres, mais qu'ils n'avoient point trouvé d'autre bête, ni d'habitants, ni de port. Le 23, le Lieutenant Guillaume Clément se mit aussi en chemin pour faire les mêmes recherches avec cinq hommes; mais ils n'en recueillirent qu'une grande

fatigue, & ils perdirent même un des leurs, nommé Jean Barton. Il étoit aide du canonnier, & il se noya, voulant passer sur la glace d'un étang qu'ils trouverent dans leur chemin, plutôt que de faire un tour un peu plus long.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Ils trouvent un étang d'une odeur empestée.

Le premier de Novembre, le Capitaine examina le compte du munitionnaire, qu'il trouva très-exact, & il reconnut qu'on avoit soigneusement conservé les provisions. Le 9, on amena à terre la barque avec beaucoup de peine à cause des neiges & des glaces, & elle y conduisit une barrique de bierre. Elle étoit entierement gelée, on en mit sur le feu dans une chaudiere, où elle contracta un très-mauvais goût, ce qui obligea les Anglois de casser de la glace dans un étang voisin. Il en sortit une odeur empestée, & l'on défendit aussi-tôt d'y toucher crainte qu'elle ne leur causât quelqu'infection. Les hommes creuserent près de leur demeure un puits, & il leur fournit d'excellente eau qui leur parut aussi douce & aussi nourrissante que du lait.

Le 12, le feu prit à leur maison,

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

mais la flamme fut bien-tôt éteinte, & cet accident les obligea ſeulement à faire une garde plus exacte, ne pouvant éviter d'avoir de grands feux. Le 22, le Canonnier, auquel on avoit coupé la cuiſſe, mourut, & on le jetta dans la mer, à une diſtance aſſez éloignée du vaiſſeau. Avant ſa mort on lui avoit donné du vin d'Eſpagne autant qu'il en pouvoit boire durant trois jours, mais la bouteille ſe gela pluſieurs fois au chevet de ſon lit, ainſi que les appareils qu'on avoit mis ſur ſa bleſſure, quoiqu'il eût ſur lui pluſieurs couvertures, & qu'on entretint un feu continuel de charbon dans ſa cabane, qui étoit très-cloſe, & renfermée dans la ſainte barbe.

Le 23, le vaiſſeau fut dans le plus grand danger d'être entraîné de ſon ancrage par pluſieurs grands glaçons qui tomberent ſur lui, dont le moindre avoit un quart de mille, & le cable fut tiré avec une force prête à le rompre. Dans cette extrêmité, l'équipage fit des ſignes de détreſſe, & l'on y répondit du rivage, ſans pouvoir lui donner aucun ſecours. Auſſi tôt que le jour le permît,

on y alla avec la barque, & l'on résolut de jetter le vaisseau sur le rivage, pour le conserver le plus long-temps qu'il seroit possible, parce qu'il étoit évident que ni cables, ni ancres ne pourroient le garantir des glaces & des forts temps.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Ils font échouer leur vaisseau, & descendent dans une Isle.

Quand on eut pris cette résolution, on fit approcher le bâtiment le plus près de terre qu'on le put conduire : on amena dans la barque la poudre & les provisions à la cabane ; & quoiqu'il fût couché à la profondeur de deux pieds dans le sable, il étoit encore tellement battu de la mer & des glaces, que le Capitaine donna ordre au Charpentier de percer un trou avec une tariere dans le fond. L'eau le remplit en six heures, & l'on remarqua qu'elle avoit rompu la soute & la sainte-barbe, & causé plusieurs autres dommages entre les ponts. Alors le bâtiment commença à être tranquille ; & pour le mieux asseoir on jetta au fond-de-cale les cordages, les ancres de réserve, & beaucoup d'autres ustensiles du nombre desquels fut le coffre du Chirurgien. Ce fut

JAMES, Chap. III. An. 1631.

le 29 au foir qu'ils fe mirent dans la barque au nombre de dix-fept; mais la neige qui s'étoit glacée dans l'eau l'avoit rendue fi épaiffe qu'ils eurent la plus grande peine à gagner le rivage, quoiqu'ils euffent quatre rames avec deux hommes fur chacune, & quatre autres pour les relever. Dans ce court paffage ils furent tellement couverts de glaces & de neiges, que lorfqu'ils defcendirent ils fe pouvoient à peine reconnoître les uns les autres.

Il étoit nuit clofe quand ils eurent mis leur barque en fûreté, & ils trouverent avec peine le chemin de la cabane où ils firent un grand feu, & furent régalés d'eau fraîche qu'ils y firent fondre & d'un peu de pain. Ils entrerent enfuite en quelque difpute fur leur fituation : le Charpentier prétendit que le vaiffeau étoit abfolument perdu, & foutint que, quand cela ne feroit pas, on n'en pourroit faire aucun ufage, à caufe de la perte qu'on avoit faite du gouvernail. Le Capitaine fut d'un autre fentiment, &, par une harangue très pathétique, il encouragea fes gens à ranimer leurs efprits. Il leur repré-

fenta que leur fituation étoit à la vérité très-déplorable, mais qu'en fe remettant à la Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui fe confient en elle, ils en reffentiroient les effets : qu'ils avoient un grand nombre d'exemples de gens réduits à un état beaucoup plus fâcheux que celui où ils fe trouvoient, & qui en avoient éprouvé le fecours dans le temps où ils fembloient ne devoir plus en attendre aucun : qu'ils pourroient, s'il n'y avoit pas d'autre reffource, conftruire une pinaffe des débris de leur vaiffeau, en fuppofant qu'il fût péri fans retour, & qu'avec le fecours de la divine miféricorde, ils pourroient s'en fervir pour regagner l'Angleterre. Le Charpentier répondit qu'il n'épargneroit ni fes peines ni fon induftrie pour les tirer de cet endroit, fi l'équipage vouloit l'aider : qu'il s'imaginoit que l'Ifle où ils étoient produifoit affez de bois pour conftruire une pinaffe fans toucher au vaiffeau, parce qu'il pouvoit arriver, par quelque heureux événement, qu'il leur feroit plus utile qu'il n'y avoit actuellement d'apparence. Tous les hommes crie-

JAMES, Chap. III.

An. 1632.

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

rent qu'ils l'aideroient de tout leur pouvoir dans ce qu'il voudroit entreprendre pour le bien commun. Le Capitaine promit de récompenser libéralement les travailleurs, il donna au Charpentier pour l'encourager la valeur de dix livres sterling en vaisselle d'argent, & l'assura que s'il construisoit une pinasse, il lui en feroit présent à leur arrivée en Angleterre, & lui donneroit de plus cinq liv. sterling.

Le 30, le Chirurgien fit l'office de barbier, il coupa, à tous les gens de l'équipage, les cheveux & la barbe qui étoient si remplis de glaçons, qu'il eut la plus grande peine à y réussir.

Ils tirent du vaisseau tout ce qui peut leur servir.

Le premier de Décembre, quelques hommes allerent dans la barque au milieu des glaces, jusqu'au vaisseau pour en apporter quelques effets nécessaires; mais la nuit les ayant surpris, ils furent obligés de la passer à bord. Ils y souffrirent horriblement par le froid, quoiqu'ils essayassent de faire du feu sur le pont. Le lendemain fut si rude que le chemin jusqu'au vaisseau fut totalement glacé : les hommes re-

vinrent à terre ſur la glace avec cinq cents poiſſons ſecs, quelques couvertures & pluſieurs lits, quoique l'eau les eût mis preſque hors d'état de ſervir ; mais dans l'état où ſe trouvoient le Capitaine & ſes gens, toutes couvertures dont ils pouvoient eſpérer de tirer quelque chaleur, leur paroiſſoit d'un très-grand prix.

Le 3, le temps fut un peu plus doux, & quelques-uns des hommes n'éviterent qu'avec peine d'être noyés en traverſant les glaces qui ſe rompirent ſous eux. Le vent, qui étoit oueſt, chaſſa en mer pluſieurs glaçons qui, dans leur paſſage au vaiſſeau, lui cauſerent quelque dommage. Les hommes dégagerent la barque des glaces qui l'environnoient, & eſſayerent de l'enlever ſur le pont du vaiſſeau ; mais tous leurs efforts réunis furent infructueux, & ils furent obligés de la laiſſer ſuſpendue à des cordages à côté du bâtiment, un ou deux pieds au deſſous de la ſurface du pont.

Ils travaillent à conſtruire une pinaſſe.

Depuis le 3 juſqu'au 18, on tranſporta dans la cabane, & dans un magaſin qu'on bâtit auprès, toutes les proviſions & les uſtenſiles qui reſ-

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

toient à amener du vaisseau, pendant que le Charpentier & quelques aides rassembloient des bois pour la pinasse. Plusieurs de ceux qui y travailloient eurent les doigts, les joues, le nez, & les autres parties tendres, gelées: elles devinrent aussi blanches que la neige, qui ne cessoit de tomber. Le froid augmentoit encore journellement, & il s'éleva de grosses ampoules sur le corps de ceux qui s'exposerent trop promptement à l'ardeur du feu en sortant de l'air extérieur.

Le puits se glaca dans le même temps, & les Anglois ne trouvant plus d'eau dans tous les trous qu'ils creuserent, ils furent réduits à la nécessité de boire de la neige fondue; breuvage très-mal sain, qui leur causa des éruptions hideuses, & des difficultés de respirer. Le vin d'espagne, le vinaigre, l'huile, & même l'eau-de-vie, devinrent des pieces de glace, & l'on fut obligé de les rompre avec des haches pour s'en servir. La gelée devint si vive, qu'à trois pieds de distance d'un très-grand feu les liqueurs se glaçoient encore quoique la cabane fût

très-close. Il tomba tant de neige qu'elle en fut environnée jusqu'à la hauteur du toît : les hommes furent contraints de s'y ouvrir un passage, & de le nettoyer tous les jours avec des pelles pour en ôter celle qui ne cessoit presque de tomber. Quand elle fut consolidée, cet espace qui étoit toujours élevé au moins de trois pieds au-dessus du terrain, servit de promenade au Capitaine & aux malades qui étoient dans la cabane.

James se souvint alors qu'à sa premiere descente il avoit trouvé une bonne source au pied d'une hauteur qui n'étoit pas éloignée, & qu'il avoit fait abattre deux ou trois arbres près de cet endroit pour le reconnoître. Il envoya quelques-uns de ses gens qui n'eurent pas de peine à le découvrir ; ils écarterent la neige avec des pelles, trouverent la source, & lui en apporterent plein un pot, ce qui lui donna un rafraîchissement très-agréable. Cette découverte fut d'un grand service à tout l'équipage : la source coula pendant toute l'année, & quoique la rigueur du froid en glaçât quelquefois l'entrée, c'étoit à si peu

JAMES, Chap. III.

An. 1631.

Ils nomment l'Isle, forêt de Winter.

d'épaisseur qu'on l'avoit bientôt découverte.

Le jour de Noël, ils observerent cette grande fête avec le plus de solemnité qu'il leur fut possible; & le jour de saint Jean, ils convinrent de nommer cet endroit de leur séjour, forêt de Winter, en l'honneur de Sir Jean Winter.



CHAPITRE IV.

Les Anglois commencent l'année par quelques observations astronomiques : Essai sur la génération de la glace : Ils deviennent tous malades : Différents effets du froid : Le Charpentier est hors d'état de travailler : Ils perdent leur barque & font leurs efforts pour relever le vaisseau.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Les Anglois remarquent différents phénomenes occasionnés par le froid.

LE 6 de Janvier 1632, les Anglois prirent hauteur par un soleil très-clair, & ils trouverent que la forêt de Winter étoit à cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes de latitude ; différence occasionnée par la grande réfraction que cet astre souffroit alors.

Le 21, le soleil parut de figure ovale quand il sortit de l'horison ; mais à mesure qu'il s'éleva, il reprit sa forme ordinaire.

Le 30 & le 31, toute la voie lactée, le nuage du cancer, & les pléiades, parurent remplis de petites étoiles, & tout le firmament des environs en fut également cou-

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

vert, ce que le Capitaine James dit n'avoir jamais vu avant ce temps; mais il y en eut bientôt plus du quart qui perdirent leur lumiere par l'éclat de la lune qui se leva vers dix heures du soir. Au commencement de ce mois la mer fut prise de toutes parts, & l'on ne vit plus d'eau en aucun endroit : le vent fut presque toujours nord, & excessivement froid. Le peu d'heures où il étoit moins rude, on les employoit à apporter du bois pour le feu, à travailler à la pinasse, & à nettoyer les avenues de la cabane & du magasin, des glaces qui en auroient fermé l'accès.

Sentiment du Capitaine sur la génération de la glace.

Le Capitaine James, dans son journal, essaye de former un systême sur la génération de la glace qui couvre en ce pays la surface de la mer. Il remarque qu'après la moitié de Septembre, il est très-rare qu'il y tombe de la pluye; mais il y neige tous les jours abondamment. Cette quantité de neige qui tombe dans le temps du reflux sur les bas-fonds & sur les bancs de sable, qui sont en grand nombre dans cette baie, est enlevée par le flux, se rassemble sur la surface de la mer, se

coagule & se réunit de plusieurs parties : le premier obstacle qu'elle rencontre, soit d'une isle, soit de quelques rochers, arrête toute la masse qui s'augmente & s'étend continuellement par la nouvelle neige que chaque flux apporte ; enfin elle devient si épaisse que l'eau en étant arrêtée, demeure dans un état d'inaction qui la rend plus susceptible des impression de l'air, ce qui ne forme plus ensuite qu'une surface immense de glace.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Le froid fut plus violent dans le mois de Février que les Anglois ne l'avoient encore ressenti depuis qu'ils étoient dans ce pays, & la curiosité de ces avanturiers fut cruellement punie par la perte de leurs dents, & par l'enflure de leurs gencives. Ils se trouverent réduits à un état si fâcheux qu'ils ne pouvoient presque prendre aucune nourriture, & plusieurs d'entr'eux donnerent tous les jours au Chirurgien quelqu'occasion d'exercer ses talents.

Il étoit presque impossible de supporter la rigueur de l'air hors de la cabane, & il pénétroit au travers des habillements les plus épais. Les

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

cheveux & les poils des paupiers ſe geloient en un inſtant, & ceux qui s'y expoſoient avoient la plus grande peine à ſe garantir d'en être ſuffoqués. Leur cabane étoit entiérement environnée de glaces : leurs lits quoique proche du feu étoient couverts de gelée blanche ; & pendant que le Cuiſinier dormoit, l'eau ſe glaça juſqu'au fond dans le baquet où il mettoit deſſaler leur nourriture, quoiqu'il ne fût qu'à trois pieds de diſtance du feu. Après cet accident il ſe ſervit d'une chaudiere de cuivre qu'on tint près du foyer, & il arrivoit encore ſouvent que le côté qui étoit au feu ſe trouvoit très-chaud pendant que l'autre étoit glacé à un pouce d'épaiſſeur. Quelques ſoins que prit le Chirurgien pour conſerver ſes ſirops & ſes médicaments, ils éprouverent le même ſort : les montres & les horloges ne furent plus d'aucun uſage, & la terre fut gelée à dix pieds de profondeur.

Malgré cette affreuſe extremité, les hommes firent toujours, autant qu'il leur fut poſſible, les ouvrages néceſſaires, quoiqu'ils n'euſſent plus

de souliers. Ils avoient tous péri par la neige & par le feu, ce qui les obligea de se garnir les pieds de drapeaux & de chiffons les plus chauds qu'ils purent trouver.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Ils tentent inutilement de faire quelques chasses.

Le 15 de Mars, un des hommes s'étant imaginé avoir vu un daim, engagea deux ou trois autres, avec la permission du Capitaine, à se mettre à le poursuivre. Ils revinrent le soir sans succès, & si accablés du froid, qu'ils furent quinze jours sans pouvoir remuer, leurs jambes & leurs pieds s'étant couverts d'ampoules aussi grosses que des noix. Trois autres sortirent dans le même dessein quelques jours après; ils furent encore plus maltraités, & peu s'en fallut, qu'il ne leur en coûtât la vie. On ne pouvoit avoir le bois à bruler, & celui qu'on destinoit à faire la pinasse, qu'avec des peines excessives. Les haches & les coignées étoient toutes rompues, soit la lame, soit la douille, soit le manche; & cependant ils n'avoient pas d'autres instruments pour abattre les arbres & pour les exploiter. Le bois pour le chauffage, leur causoit aussi beaucoup d'embarras : celui qui étoit

JAMES, Chap. III.

An. 1632.

verd, faisoit une fumée capable de les suffoquer, & l'espece de térébenthine qui sortoit de celui qui étoit sec, formoit aussi une fumée moins désagréable que l'autre; mais qui les couvroit de suie, & les rendoit semblable à une troupe de ramoneurs.

Au mois d'Avril, le Charpentier avec quatre autres hommes, qui, depuis quelque temps, n'avoient cessé de travailler, devinrent si infirmes, qu'il ne leur fut plus possible de se mouvoir. Le Bosseman & plusieurs autres, tomberent malades presque en même temps, & il ne resta plus que cinq hommes qui fussent en état de manger leur portion. Le Capitaine résolut, avec leur secours, de vuider le vaisseau de la glace dont il étoit rempli, aussi-tôt que le temps commenceroit à devenir plus doux, afin de le préparer à pouvoir servir quand la saison le permettroit. Ils n'avoient, pour y travailler, que deux leviers de fer, & quatre pelles rompues. Le projet de James étoit de faire un monceau de la glace qu'ils en tireroient, sur l'arc du bas bord, afin de former comme une barriere qui l'empêchât d'être endommagé,

quand les glaces se briseroient dans la baie, parce qu'il y avoit tout lieu de craindre que dans l'état actuel du vaisseau, elles ne le missent en pieces. Le 6 d'Avril, la neige tomba en plus grande quantité & plus forte qu'ils ne l'avoient encore vue jusqu'alors; celle qui avoit continué de tomber, étant petite, seche & si dangereuse, que lorsque le vent la poussoit au visage, il y avoit tout à craindre pour les yeux & pour la gorge de ceux qui s'y trouvoient exposés.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

Les Anglois remarquerent que dans les temps chargés & couverts, ils voyoient aisément des endroits les plus bas, une Isle qui étoit environ à quatre lieues de la forêt de Winter, au lieu que dans les temps sereins & quand le soleil luisoit, ils ne pouvoient la découvrir, même des hauteurs. La cause de ce phénomene, est, qu'un léger brouillard fait le même effet qu'un verre convexe.

Le 16, il fit un très-beau soleil: ils dégagerent le pont de la neige dont il étoit couvert, & firent un

Ils travaillent à dégager leur vaisseau.

JAMES, Chap. IV.

An. 1632.

grand feu dans la cabane pour la ſécher. Le 17, ils tirerent leur ancre qui étoit dans un bas fonds ſous les glaces, & la tranſporterent à bord. Ils virent alors, qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que celui de faire uſage de leur vaiſſeau, le mieux qu'il leur ſeroit poſſible, parce que leur barque étoit briſée, & que quand même elle auroit été en bon état, ſon peu de grandeur empêchoit qu'ils n'en tiraſſent aucun ſervice. Elle n'étoit pas capable de les contenir tous, ni aſſez forte pour ſe ſoutenir en pleine mer; & le Charpentier étant dans un état qui ne laiſſoit aucune eſpérance de rétabliſſement, ils ne pouvoient nullement compter ſur la pinaſſe. Le 19, le maître & deux autres hommes, réſolurent de demeurer à bord, pour ſe délivrer des lamentations de leurs compagnons malades, qui faiſoient des cris perçans: il eſt vrai que le défaut de bonnes couvertures les avoit fait beaucoup ſouffrir pendant tout l'hiver; mais leur ſort n'étoit pas pire que celui des autres hommes.

Le

Le 23, ils percerent une piece de biere, qu'ils avoient retirée du fonds de cale., & quoiqu'elle ne fut pas meilleure que de l'eau battue, elle leur causa à tous la plus grande satisfaction.

JAMES, Chap. IV. An. 1632.

La plus grande partie du mois, fut employée à boucher les ouvertures qu'on avoit faites au vaisseau, pour le mettre à fonds, à réparer ses autres dommages, & à le débarrasser des glaces & de la neige dont il étoit rempli. Tous ceux qui étoient en état d'agir, s'y employerent avec la plus grande activité. Le 28, le Cuisinier, en faisant continuellement bouillir de l'eau pour la jetter dans les deux pompes, les mit en état d'agir. Le 29, il plut pendant tout le jour, ce qui leur causa d'autant plus de satisfaction, qu'ils jugerent que c'étoit une marque certaine de la fin de l'hiver, & qu'ils eurent l'espérance d'un prochain retour de la belle saison. Il fit cependant très-froid le 30 & le 31, & il tomba de la grêle & de la neige; mais la pluie qu'ils avoient eue, leur donnoit une si grande joie, que la veille du pre-

JAMES, Chap. IV.

An. 1631.

mier jour de Mai, ils tremperent des roties dans la meilleure liqueur qu'ils purent avoir, & burent respectivement devant un grand feu, à la santé de leurs maîtresses.



CHAPITRE V.

Les Anglois en dégageant le vaisseau, retirent plusieurs denrées très-utiles : Ils perdent deux de leurs hommes : La neige commence à fondre : Ils retrouvent leur gouvernail : Sentiment de James sur la génération des cousins : Le vaisseau est remis à flot, & ils se préparent à quitter la forêt de Winter : Le feu prend dans toute l'Isle.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Ils commencent à voir quelques oiseaux.

LE dégel vint peu-à-peu, à mesure qu'on avança dans le mois de Mai, quoique le 2 eût été encore si froid, que les hommes qui avoient conservé quelque force, n'oserent se hasarder à sortir. Les malades qui s'évanouissoient quand on les tournoit dans leurs lits, sentirent des douleurs encore plus vives, qui augmenterent leur mauvaise humeur. Le 4, la neige commença à fondre, & l'on vit des grues & des oies sauvages, mais si farouches, qu'il ne fut pas possible d'en approcher. Le Capitaine & le Chirurgien, essayerent inutilement, pendant deux heures,

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

d'en tirer quelques-unes, ils ne rapporterent de leur chasse, qu'une fatigue excessive & de très-vives douleurs. Ils avoient toujours marché dans les neiges fondues, & James dit que sans exagérer, il croyoit y perdre les jambes. Le 6, ils enterrerent Jean Warden, premier compagnon du Maître, sur le sommet d'une colline de sable, qu'ils nommerent la hauteur de Brandon.

Le 9, ils tirerent hors du fonds de cale, cinq bariques de bœuf & de porc, quatre tonneaux de biere, & un de cidre, qui, par un heureux hasard, se trouva très-bien conservé.

Le 12, ils dégagerent le magasin des souliers, qui étoient demeurés dans l'eau pendant tout l'hiver: cependant ils en tirerent un grand service, & chaque homme en mit une paire quand ils eurent été séchés au feu: ils trouverent aussi un tierçon de vin, entiérement gelé; mais la perte qui, avec raison, leur causa le plus de chagrin, fut celle de leur gouvernail, qu'ils chercherent inutilement entre les glaces, dont leur vaisseau étoit entouré.

Le 14, le Bosseman, aidé de

quelques hommes, travailla à nettoyer les agrès & les cordages, de la glace qui les couvroit, & le Tonnelier, quoique très-infirme, fit & raccommoda quelques bariques, parce que l'intention du Capitaine étoit, s'il ne pouvoit autrement dégager son vaisseau, de passer plusieurs cables dessous, & de l'enlever par le secours de plusieurs tonneaux. Le même jour, le Capitaine ayant fait des balles avec quelque vieille vaisselle d'étain, & avec les pieces qui servoient à couvrir la lumiere des canons, parce qu'il ne voulut pas toucher aux feuilles de plomb du Charpentier, sortit dans le dessein de tuer quelques oiseaux, pour le soulagement des malades. Le 15, il prépara un petit canton de terre qui étoit dégagé de neige, & y sema des pois, dans l'espérance de pouvoir en recueillir des verds pour ses gens, qui n'avoient eu aucuns légumes ni herbage frais, depuis qu'ils étoient débarqués.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Le 18, mourut Guillaume Cole, le Charpentier, qui, avant sa mort, avoit presque achevé la pinasse. Il en avoit fait un vaisseau bien pro-

Ils retrouvent leur gouvernail.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

portionné, du port d'environ quatorze tonneaux, de vingt-sept pieds de quille, de dix pieds dans sa plus grande largeur, & de cinq pieds pour la profondeur du fonds de cale. Cole fut enterré à côté du compagnon du Maître, sur la hauteur de Brandon. Le même soir, on trouva le corps du Canonnier qui étoit mort six mois avant, sa tête étoit engagée dans la glace, précisément au-dessous des sabords: le Capitaine le fit retirer & enterrer avec les autres. On remarqua qu'il n'avoit contracté aucune mauvaise odeur, que les emplâtres tenoient encore à sa blessure, & qu'il ne paroissoit d'autre altération à son corps, sinon que la chair sembloit détachée des os. La neige s'abaissoit de jour en jour dans toute l'Isle, mais on ne voyoit pas encore que les glaces fissent aucun mouvement pour se rompre dans la baie, quoique le soleil fût souvent très-chaud. Enfin le 24, elles commencerent à craquer avec un bruit horrible, & peu de temps après, elles se rompirent entierement, & furent enlevées avec la marée. On reconnut alors tout l'avantage d'avoir formé

une barriere, & l'on vit évidemment que sans ce secours, le bâtiment auroit couru le plus grand risque d'être brisé en pieces. Le même jour, un des hommes nommé David Harmon, en frappant avec une lance sur la glace, eut le bonheur de rencontrer & de retirer le gouvernail. Le 30, ils descendirent la barque, & ils virent que le passage de la terre au vaisseau, étoit entiérement dégagé, ce qui causa la plus grande joie à tout l'équipage. Le même jour, ils trouverent quelques pois de vesse qu'on fit bouillir pour les malades : ils préparerent leurs voiles & leurs agrès, firent sécher le poisson, & firent prendre l'air à leurs provisions. Le Capitaine & le Maître, étoient alors les seuls qui pussent manger des nourritures salées.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Au commencement de Juin, le froid reprit si vivement, que tout gela encore dans la cabane : il ne dura pas long temps, & le 11, après cinq ou six jours de travail, ils redoublerent leurs efforts pour placer le gouvernail. Les pois de vesse qu'on recueilloit tous les jours, servoient à mettre dans le bouillon pour les ma-

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

lades : ils en mangerent aussi avec de l'huile & du vinaigre, ce qui leur fit un rafraîchissement au-dessus de ce qu'on peut penser. Ils se rétablirent de jour en jour, furent bien-tôt en état de manger du bœuf: leurs dents se raffermirent, & les enflures de leurs gencives se dissiperent.

Ils sont très-incommodés des cousins.

Le 10 du même mois, il y eut des éclairs & du tonnere, & le temps fut si chaud, que plusieurs des matelots s'amuserent à nager. Ils trouverent dans les étangs, une grande quantité de grenouilles : mais ils n'oserent en manger, crainte que ce ne fussent des crapauds. La terre se couvrit de fourmis, & l'air fut rempli de papillons, ainsi que de plusieurs autres especes d'insectes volants, particulierement de cousins, qui incommoderent excessivement les Anglois. Le sentiment du Capitaine James, est, que ces animaux sortent du bois pourri où le froid de l'hiver les confine dans un état d'inaction.

Le 17, après avoir tout ôté du vaisseau, ils firent leurs efforts pour l'élever à ne tirer qu'un pied & demi d'eau, parce que l'endroit où il étoit, n'avoit pas plus de profondeur. Le

matin du 22, ils réussirent à l'amener dans le lieu de son premier ancrage, où il avoit été l'année précédente, en apportant tous leurs soins pour l'empêcher d'être trop exposé à la mer. Le 23, ils embarquerent quelques provisions, étant forcés de les porter jusqu'à la barque, au moins la longueur d'une portée de fusil. Le 24, ils firent une croix d'un des plus grands arbres de l'Isle, ils y mirent les portraits du Roi Charles & de la Reine, très-bien peints : mais ils les enfermerent dans du plomb, pour que l'air ne pût les gâter, & ils mirent au-dessous, les titres du Monarque, ainsi exprimés.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Charles, Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande, ainsi que de Terre-Neuve & des territoires à l'ouest, jusqu'à la nouvelle Albion, & au nord, jusqu'à la latitude de quatre-vingt degrés.

Sur la plaque de plomb, ils attacherent un schelling & une piece de six sols marqués au coin du Roi Charles, & mirent au-dessous, ses armes avec celles de la ville de Bristol, bien gravées dans le plomb. Quand ils eurent ainsi orné cette

Ils prennent possession du pays pour le Roi d'Angleterre.

JAMES, Chap. V. An. 1632.

croix, ils l'éleverent à l'endroit où leurs Compagnons étoient enterrés sur le sommet de la hauteur de Brandon, & en même temps ils prirent solemnellement possession du pays, au nom de Sa Majesté.

Le 25, le Bosseman avec quelques-uns des hommes, le plus en état de l'aider, ajusta les agrès & disposa à bord les provisions, ainsi que toutes les autres choses nécessaires. Vers dix heures du matin du même jour, le Capitaine James, accompagné d'un des Matelots, prit une lance, un mousquet & quelques matieres combustibles pour allumer du feu près d'un arbre très-haut, que les Anglois nommoient l'arbre d'observation, parce qu'ils avoient coutume d'y monter, pour reconnoître, la vue y étant très-étendue. Le dessein du Capitaine étoit d'examiner, pendant que le feu brûleroit, si on lui répondroit par quelque autre feu ou par quelque signal particulier, afin de juger par ce moyen, si quelque partie du pays étoit habitée.

Le feu prend dans toute l'Isle.

A peine étoit-il établi sur le haut de son observatoire, qu'il s'apperçut que son compagnon avoit, impru-

demment mis le feu à quelques ronces au-dessus du vent, la flamme gagna des genêts & d'autres broussailles qui croissoient entre les arbres; elle se communiqua de proche en proche avec la plus grande rapidité: le feu gagnoit l'arbre où étoit le Capitaine, avec tant de diligence, qu'il l'eut atteint avant qu'il en fut descendu. Il fut obligé de faire un saut, au hasard de s'estropier; & quoiqu'il se sauvât ensuite avec la plus grande vîtesse, il sembloit que les flammes le poursuivoient & étoient toujours sur lui. L'incendie s'étendit toute la nuit dans l'Isle, & le vent étant devenu plus fort vers le matin, les flammes gagnerent le petit village (si l'on peut lui donner ce nom) des gens du vaisseau. Ils ne faisoient que de finir d'enlever tous leurs effets, quand le feu prit à la cabane & au magasin, qui furent bientôt réduits en cendres. Cet incendie s'étendit avec grand bruit, l'espace d'un mille de largeur, & dura deux jours entiers, consumant tout ce qu'il rencontra. Le soir du 26, les Anglois furent tous à bord, & se trouverent alors plus heureux qu'ils ne l'avoient jamais été.

JAMES, Chap. V. An. 1632.

JAMES, Chap. V.

An. 1632.

Le 27, le 28 & le 29, ils mirent sur le vaisseau, leur eau, & leur bois de chauffage, dont une partie étoit composée de la pinasse, qu'ils avoient mis en pieces, voyant qu'elle ne leur serviroit à aucun autre usage. La baie fut alors entierement libre de glaces, & l'on n'en vit plus aucunes marques, parce que le vent les avoit toutes entraînées vers le nord. Cette saison étoit des plus mal-saines : dans le jour, la chaleur considérablement augmentée par le terrein sablonneux, étoit insupportable, & les nuits, les étangs se geloient encore de l'épaisseur d'un pouce ; mais rien n'égaloit l'incommodité que causoit les piquures des cousins, dont il étoit presque impossible de se garantir. Les gens s'étoient faits des sacs avec des morceaux d'un drapeau ou étendard qu'ils avoient déchiré pour cet usage; malgré cette précaution, ces insectes trouvoient toujours un passage, & par leurs piquures, élevoient sur la peau des boutons qui causoient une démangeaison insupportable.

CHAPITRE VI.

Les Anglois trouvent de la Ceuillerée : Ils abandonnent l'Isle : Description de cet endroit.

James, Chap. VI.

An. 1632.

Ils rentrent tous dans le vaisseau.

LE premier de Juillet, qui étoit un Dimanche, les Anglois arborerent le pavillon au vaisseau, & l'ornerent le plus élégamment qu'il leur fut possible. Ensuite tout l'équipage se rendit en procession à l'endroit où ils avoient élevé une croix, qui n'avoit point été exposée à l'incendie parce qu'elle étoit dans un terrein où il n'y avoit que du sable. Ils se joignirent aux prieres dont le Capitaine fit la lecture, dînerent, & passerent le reste du jour à grimper sur les hauteurs. Suivant les observations qui parurent les plus exactes, le feu s'étoit porté à seize mille d'étendue. Le soir ils trouverent une herbe semblable à la cuillerée, ils en ramasserent une grande quantité, & elle leur fit un mêts très-agréable quand elle fut bouillie.

Ils résolurent alors de quitter en-

tierement ce pays ; mais auparavant le Capitaine écrivit un récit abregé de toute l'expédition, en forme de lettre, pour l'instruction de quiconque pourroit aborder au même endroit. Il le renferma dans une boîte de plomb qu'il attacha à la croix, au-dessous des armes du Roi. Enfin ils remonterent dans la barque, & ne mirent plus le pied dans la forêt de Winter, autrement dite l'isle de Charlton, nom qu'ils lui donnerent au lieu du premier, le 25 de Mai, en l'honneur du Prince de Galles, qui fut depuis le Roi Charles II.

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

Description de l'Isle que les Anglois nomment Charlton.

Avant de donner le récit du retour des Anglois en leur patrie, il ne sera pas hors de propos de faire connoîtte en peu de mots la nature de l'Isle où ils hivernerent, & d'entrer dans quelque détail sur les précautions que prirent le Capitaine James & ses compagnons pour y conserver leur vie.

Nous avons déjà observé que l'isle de Charlron est à la latitude de cinquante-un degrés, cinquante-deux minutes : son terrein est un sable blanc, très-fin que le vent enleve comme de la poussiere, & qui est

ſouvent très incommode. Il eſt couvert d'une eſpece de mouſſe d'un verd très-pâle, & de halliers de genêt & d'autres arbriſſeaux infructueux, avec quelques arbres de genievre & des ſapins, dont le plus gros n'excede pas un pied & demi de diametre. Les Anglois y tuerent un daim à leur arrivée, & en virent un petit nombre d'autres; mais depuis ils n'en apperçurent que très-peu, & peut-être aucuns. Ils y rencontrerent deux ou trois autres eſpeces d'animaux à quatre pieds, outre les ours & les renards : ils tuerent ou prirent au piege quelques douzaines de ces derniers, qu'ils firent bouillir pour l'uſage des malades. Au mois de Mai ils virent auſſi des canards, des oies ſauvages & des perdrix blanches dont ils tuerent quelques-unes, mais en petite quantité parce que leurs munitions étoient preſque épuiſées. Le poiſſon paroît totalement inconnu ſous ce climat, & ils n'y en virent aucune apparence excepté deux ou trois coquillages vuides.

JAMES, Chap. VI. An. 1632.

Deſcription de l'habitation qu'ils s'y étoient formée.

L'endroit que James choiſit pour hiverner fut un boſquet (ſi on peut

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

lui donner ce nom) d'arbres assez épais, avec une petite colline au sud, qui le garantissoit de la violence du vend du nord. Il trouva d'abord de grandes difficultés pour y élever une habitation : il essaya envain de se creuser une cave, & il trouva toujours l'eau à deux ou trois pieds de profondeur. Il ne put faire des murs de pierre, parce que le petit nombre de celles qu'on avoit d'abord vues dans l'isle furent bientôt ensévelies sous la neige, & il ne lui fut pas possible d'en former de terre à cause de la nature du sol qui n'étoit, comme nous venons de le dire, qu'un sable fin sans aucune consistance. Les Anglois remédierent le mieux qu'il leur fut possible à tous ces inconvients, en enfonçant des pieux très-proches les uns des autres, avec des especes de claies très-serrées qui formoient comme un rampart contre la rigueur du temps. Cet édifice avoit environ six pieds de hauteur, & aux deux extrémités ils avoient laissé une ouverture qui atteignoit presque au sommet. Elle servoit à donner passage à la lumiere, à faire sortir la fumée, & donnoit la liberté

d'entrer dans la cabane & d'en sortir. A une petite distance, ils avoient mis d'autres poteaux de six pieds de haut avec six autres pieces de bois en travers, bien garnies en dedans & en dehors de plusieurs rangs de broussailles ; & par dessus tout ils avoient jetté leurs grandes & petites voiles qui tomboient jusqu'à terre & contribuoient beaucoup à entretenir la chaleur. Cette cabane étoit à-peu-près quarrée, de vingt pieds de longueur sur chaque côté ; le foyer étoit au milieu, & autour du feu les hommes avoient étabi leurs couchettes sur des poteaux d'un pied de hauteur, où ils avoient étendu des voiles de relais avec leurs lits & leurs couvertures. Ils avoient mis des planches sur la terre pour garantir de l'humidité, autant qu'il étoit possible, l'intérieur de leur habitation.

A vingt pieds de distance de cette cabane, ils en avoient élevé une seconde un peu moins étendue avec une pile de coffres du côté du sud au lieu de poteaux. On y préparoit les vivres, & les gens inférieurs de l'équipage y passoient la plus grande partie du jour.

JAMES, Chap. VI. An. 1632.

Vingt pas plus loin on trouvoit le magasin, où l'on conservoit le pain, le poisson & les autres provisions, sur une élévation à deux pieds de terre pour les entretenir toujours séches. Ce dernier réduit n'étoit formé que d'un gros arbre soutenu par des chevrons & par de forts branchages, le tout bien couvert de voiles.

Régime qu'ils y observerent.

Leurs provisions consistoient en bœuf salé, en porc & en poisson, dont ils avoient au moins pour huit mois en les conservant avec soin, comme ils l'observerent. Voici la distribution que leur faisoit le cuisinier pour leur nourriture : le dimanche il leur donnoit au dîné du porc & des pois ; au soupé, de la soupe & du bœuf qu'on avoit fait bouillir & bien dessaler la nuit du samedi ; le bouillon réchauffé faisoit un excellent cordial, & ils avoient ensuite un plat de poisson. On avoit également soin les autres jours de préparer toujours le bœuf la nuit précédente. Ceux qui ne pouvoient manger les mêmes mets à cause du mal qu'ils souffroient à la bouche, on leur fricassoit du gruau ou du pain

broyé avec de l'huile, à quoi l'on joignoit quelquefois de la purée de pois. Leur boiſſon ordinaire étoit de l'eau ; mais on donnoit aux malades & à ceux qui étoient les plus foibles une chopine de vin d'Alicante par jour, avec un verre d'eau-de-vie tous les matins, quoique ces liqueurs euſſent perdu preſque tout leur eſprit par la gelée dont on n'avoit pu les garantir. Quand ils vouloient faire la débauche, ils mettoient une pinte de vin dans ſept pintes d'eau, & cette legere boiſſon ranimoit autant leur courage qu'elle les excitoit à la gaieté.

JAMES, Chap. VI.

An. 1632.

Le lundi 2 de Juillet, tout l'équipage fut ſur pied de grand matin ; & le Capitaine voyant que tout étoit en état, fit lever l'ancre. Les Anglois partirent avec la plus grande joie ; & dirigerent leur cours à l'iſle de Danby pour y prendre du bois, le vent étant alors nord-oueſt. Le vaiſſeau voguoit légérement, bien réparé en apparence de tous ſes dommages, & en état de faire le voyage qu'ils entreprenoient.

Ils mettent à la voile.

Pendant que les hommes ramaſſoient du bois dans l'iſle de Danby,

J MES, C.p. VI. An. 1632.

le Capitaine arracha quelques pieux pour les examiner, & ils lui parurent avoir été aiguisés avec des haches ou avec quelques autres instruments de fer. Il paroissoit aussi qu'on s'étoit servi de la tête de ces mêmes instruments pour les enfoncer en terre, vers un endroit où il voyoit des marques évidentes de feu. Cette découverte fit desirer ardemment à James de pouvoir trouver quelques-uns des sauvages, pour avoir une conférence avec eux, dans l'espérence d'en tirer des éclaircissements sur la nature de ce pays, & peut-être même d'ouvrir quelque espece de commerce qui pourroit être avantageux à sa patrie. Il ne put réussir dans ce projet, & il ne lui fut pas possible de découvrir aucuns habitants.

Vers quatre heures après midi, le Capitaine revint à bord, & comme le vent lui étoit alors contraire, il jetta l'ancre pour cette nuit près de Charlton. Le lendemain il fit cours à l'ouest : vers midi il découvrit au nord une grande quantité de glaces, & il vit peu de temps après que la terre à l'ouest en paroissoit toute cou-

verte. Le canal où il naviguoit étoit très-dangereux, plein de rochers & de bas-fonds qui l'obligeoient d'aller toujours la sonde à la main.

JAMES. Chap. VII. An, 1631.

CHAPITRE VII.

Particularités du retour des Anglois dans leur patrie : Raisons contre la probabilité de trouver un passage au nord-ouest.

Continuation du voyage des Anglois.

DEPUIS le 5 jusqu'au 21, les Anglois firent très-peu de chemin, étant retardés par des brouillards si épais qu'ils en étoient presque aveuglés, & par des glaces qui tomboient sur eux avec tant de force, qu'ils étoient continuellement en crainte que leur vaisseau ne fût mis en pieces par leurs chocs redoublés. Il les surmonta par la légéreté avec laquelle il voguoit ; mais les écoutilles furent toujours ouvertes pour que les hommes pussent continuellement avoir la vue sur l'intérieur du bâtiment, afin d'y apporter un prompt secours s'il lui arrivoit quelque dommage.

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

James descend au Cap Marie-Henriette.

Le 22, après une nuit très-orageuse & un brouillard très-mal sain & très-épais, quand le temps s'éclaircit, ils virent la terre & reconnurent le Cap Marie-Henriette ; ils y jetterent l'ancre, & le Capitaine, accompagné de quelques-uns de ses gens, descendit à terre avec des chiens & des armes dans l'espérance de prendre ou de tuer quelques daims, parce qu'ils en avoient vu plusieurs troupeaux. Ils firent de vains efforts pour les surprendre; ces animaux se tinrent toujours hors de la portée du fusil, & éviterent aisément les chiens. James abandonna dans l'Isle ceux qu'il avoit amenés, dont l'un étoit un chien & l'autre une chienne, jugeant qu'il étoit inutile de les garder à bord, puisqu'ils ne pouvoient lui être d'aucun service à la chasse, quoiqu'il ne les eût que pour cet usage. Ces animaux tiroient aussi la nourriture qu'on mettoit tremper dans l'eau, & étoient devenus à tous égards trop incommodes pour les conserver.

Difficultés de la navigation.

Le soir, les Anglois retournerent à bord, & se remirent en mer avec un bon vent de sud. Ils rencontre-

rent beaucoup de glaces brisées, & trouverent plusieurs bas fonds dont ils se dégagerent aisément en tirant un peu plus au nord. Ils y furent beaucoup plus fatigués par les glaces qui tomberent sur eux en abondance : tous les hommes se mirent sur le pont avec des perches assez fortes pour qu'il fallut être quatre à les diriger : ils réussirent par leurs secours à se dégager assez bien, quoique la force des glaces l'emportât quelquefois sur tous leurs efforts, par la violence des coups qu'elles donnoient aux flancs du vaisseau, & quoiqu'elles eussent cassé deux de leurs perches. Ils furent ainsi assaillis pendant plus de six semaines exposés tous les jours à de rudes assauts, se servant quelquefois de leurs voiles, & ayant d'autrefois recours à leurs ancres quand ils se trouvoient dans un eau plus libre. Un jour ils étoient presque accablés par les glaces, un autre jour le vent devenoit si violent qu'ils ne pouvoient se flatter de subsister une heure sur la surface de l'eau : les nuits étoient si obscures qu'ils ne pouvoient voir à faire la manœuvre, & ils y trouvoient pres-

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.

JAMES, Chap. VII. An. 1632.

que autant de difficulté dans le jour, à cause de l'épaisseur des brouillards.

Les nuits étoient très longues & si froides qu'il étoit presque impossible de toucher aux voiles & aux cordages sans en être excessivement incommodé. Ils furent souvent emportés par des coups de vent contre lesquels il n'étoit pas possible de faire de résistance ; ils en éprouverent un entre autres, où pendant trois jours ils furent menacés de périr à chaque instant. Il sembloit que l'hiver fut encore dans toute sa force, & la mer leur parroissoit toujours si embarrassée par les glaces, qu'ils n'avoient d'autre espérance que celle de pouvoir regagner les détroits d'Hudson, encore leur falloit-il pour y réussir que le temps devint plus favorable & la mer plus libre, ce qu'ils n'osoient espérer. Le vaisseau étoit en si mauvais état qu'il falloit travailler d'heure en heure à la pompe, exercice excessivement fatiguant, & les coups qu'il avoit reçus des glaces & des rochers l'avoient tellement brisé qu'il paroissoit téméraire de lui confier plus long-temps la vie des hommes.

Toutes

Toutes ces raiſons porterent les Officiers à requérir formellement le Capitaine de reprendre la route d'Angleterre, puiſqu'il paroiſſoit évidemment qu'on ne pouvoit retirer aucun avantage d'un plus long ſéjour dans ces mers. Ils en dreſſerent une requête qui fut ſignée de tous, le 26 d'Août ; & en conſéquence James donna ordre au Pilote de ſe mettre au gouvernail & de changer entierement ſon cours.

JAMES, Chap VII.

An. 1632.

Les Anglois reprennent la route d'Angleterre.

Le 27, le vent s'étant tourné nord-oueſt, amena beaucoup de neige avec un temps très-rigoureux, & il paſſa à côté d'eux des glaçons ſi énormes que quelques-uns étoient auſſi hauts que leur grand mât. Le 31, ils ſe trouverent dans la partie la plus reſſerrée des détroits, & virent la terre couverte de glaces, particuliérement du côté qu'ils avoient ſous le vent.

Ils arrivent à Briſtol.

Ils ſortirent du détroit au commencement de Septembre ; furent battus de vents très-variables, & éprouverent un ſi grand froid qu'il étoit preſque impoſſible aux hommes de monter aux mâts & de manœuvrer le matin. Le 8, la mer fut

JAMES. Chap. VII.

An. 1632.

très-élevée, ils éprouverent de ces bouffées de vent que les marins nomment raffalles, & le vaiſſeau fit de tels roulis qu'ils furent continuellement dans la crainte de perdre leurs mâts. Les coutures s'ouvroient de toutes parts, & le bâtiment faiſoit tant d'eau qu'on ne pouvoit quitter la pompe : mais après ce jour ils ne virent plus de glaces. Enfin le vent leur étant favorable, & le vaiſſeau continuant ſon cours malgré toutes ces difficultés, il ne leur arriva plus rien de remarquable, & ils jetterent l'ancre le 22 Octobre dans la rade de Briſtol. Ils ne connurent au juſte l'état de leur bâtiment que lorſqu'il fut amené dans le port, & mis à terre ſur le côté On fut alors dans le plus grand étonnement de voir qu'ils euſſent pu y arriver. Outre un grand nombre d'autres dommages, ils avoient perdu quatorze pieds de leur quille, leur poupe preſque en entier, & une grande partie de leurs doublures : leurs flancs étoient enfoncés de toutes parts, & en un endroit ils avoient été percés par un rocher, d'un bon pouce & demi au-deſſous des doublures.

Le sentiment du Capitaine James après son retour de cette expédition fut qu'il n'y avoit absolument aucun passage au nord-ouest. Il prétendit que s'il y en avoit eu un, l'on auroit vu une marée constante dans les détroits d'Hudson, dont le flux seroit venu de l'est : il remarqua aussi que cette mer ne produisoit aucune espece de poisson, & qu'on n'y en trouvoit nul indice : qu'elle étoit couverte de glaces qui, suivant son opinion, se formoient sur les bas fonds & dans les baies : il pensa qu'elles se seroient rompues & dispersées si elles avoient eu un passage pour entrer dans un océan libre, comme on le voyoit par celles qui, des détroits, tomboient dans la grande mer à l'est. Enfin il observa que les glaces portant toujours du même côté de l'est à la baie d'Hudson, on ne retireroit aucun avantage de ce passage, quand même il existeroit, puisque la prodigieuse quantité de glaces & de bas fonds qu'on trouve dans ces parages ne permettroient jamais d'exposer de riches charges sur un vaisseau qui prendroit cette route. Il ajouta

Chap. VII.

An. 1631.

Probabilité contre le passage au nord-ouest.

JAMES, Chap. VII. An. 1631.

que du côté du ſud on parcouroit plus promptement & avec moins de danger un eſpace de mille lieues, qu'on ne pouvoit en faire un de cent dans les mers ſeptentrionales: que vers le ſud, & aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, on trouvoit des moyens de ſoulager les malades, aulieu que dans l'autre partie on ne pouvoit leur donner aucun raffraîchiſſement, & qu'il n'y avoit que de la peine & de la fatigue à y acquérir Il dit encore que quand les détroits ne feroient pas embaraſſés par les glaces, on n'en pourroit retirer que très-peu d'avantage, parce que les vents d'oueſt qui ſoufflent conſtamment dans les mois d'Août & de Septembre, ſont ſi impétueux, qu'un vaiſſeau ſeroit beaucoup plus long-temps à ſon voyage que par la route ordinaire. Enfin il conclut en diſant que par la nature du climat ces pays ſeptentrionaux ne peuvent être d'aucun profit pour le commerce : cependant il ajoute, avec modeſtie, qu'il expoſe ſeulement ſon ſentiment particulier, ſans avoir deſſein de décourager d'autres aventuriers qui

pourroient entreprendre le même cours, ne doutant pas que quelqu'un plus adroit ne fût couronné d'un plus grand succès.

JAMES, Chap. VII.

An. 1632.



NIEUHOFF, An. 1640.

HISTOIRE

De la Découverte & des Guerres du BRESIL, par M. Jean NIEUHOFF.

CHAPITRE I.

Naiſſance de M. Nieuhoff: Il ſe met au ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales : Il met à la voile du Texel: Il combat deux Pirates Turcs & arrive à la côte du Breſil : On choiſit l'iſle de Fernando pour y tranſporter les Proſcrits : Situation & qualité du terroir de l'iſle de Saint Thomas : Ce climat eſt dangereux pour les Etrangers : Les Hollandois ſe rendent maîtres de la ville de Pavaoſa : Premiere découverte du Breſil : Origine du nom donné à ce pays : Sa première diviſion par les Portugais : Le Prince Maurice en ſoumet une partie : Ancienne magnificence de la ville d'Olinde : Deſcription de Fernambouc, de Garaſu,

& du Receif : Grandes ameliorations faites par le Prince Maurice.

MONSIEUR Jean Nieuhoff, né à Vfen, dans le Comté de Benthem, defcendoit d'une famille confidérée dans cette Province. Il s'engagea en qualité de Supercargo au fervice de la Compagnie des Indes Occidentales, le 24 d'Octobre 1640, & mit à la voile le même jour du Texel, dans un vaiffeau nommé le Roebuck, de vingt-huit canons, & de cent trente hommes d'équipage. Il ne leur arriva rien de remarquable jufqu'au 6 de Novembre où ils furent attaqués par deux Pirates Turcs qui, après un combat très-vif, furent obligés de prendre la fuite. Ce fuccès fut particulierement dû à la bonne conduite & au courage de M. Nieuhoff qui commandoit le vaiffeau à la place du Capitaine, retenu au lit par une dangereufe maladie.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1640.

Qui étoit M. Jean Nieuhoff.

Après fix femaines & un jour de voyage, fans autre accident que celui dont nous venons de parler, & un ou deux ouragans qui ne leur cauferent que très-peu de dommage,

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1640.

ils arriverent à la côte du Bresil. Ils avoient relâché en route à une isle nommée Fernando, qui en est éloignée de cinquante lieues. Les Hollandois l'habitoient vers l'an 1630, mais ils l'abandonnerent quelques années après, à cause de la quantité prodigieuse de rats qui étoient dans cette Isle, & qui dévoroient les productions de la terre. Quand les Hollandois eurent quitté cette terre de vermine, le Conseil du Brésil la choisit pour y envoyer les malfaicteurs, & ceux qu'on y relégua, furent munis de tous les instruments nécessaires pour tirer leur subsistance des entrailles de la terre.

Il se rend à l'Isle Saint Thomas Description de cette Isle

An. 1643

Vers la fin du mois d'Août 1643, M. Nieuhoff eut ordre de faire un voyage de commerce à l'isle Saint Thomas, & on lui donna un vaisseau chargé de terre à foulon, pour l'échanger contre du gingembre noir & du sucre, qui étoient les principales marchandises qu'on tiroit de cet endroit.

Saint Thomas a trente-six lieues de tour, sa figure est circulaire, & elle est très-fertile en sucre & en gingembre noir. Au milieu de cette

Isle, on voit des montagnes toujours couvertes de neiges, quoique la chaleur soit insupportable dans les vallées, parce qu'elle est située sous la ligne. L'air y est très mal-sain, & chargé de vapeurs si pernicieuses, que sur dix étrangers, il s'en trouve à peine un qui échappe à une mort immédiate, & ceux qui, par la force de leur tempéramment, surmontent les premieres attaques des fievres épidémiques du climat, y vivent rarement passé l'âge de cinquante ans : cependant les Habitants & les Negres y parviennent à un âge très-avancé.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Pavaosa, Ville principale de l'Isle, est située sur un ruisseau, & contient environ huit cents maisons & trois Eglises. Cette place, ainsi que toute l'Isle, fut conquise le 16 d'Octobre 1641, par l'Amiral Tol, après un siege de quarante jours : mais peu de temps après, l'Amiral, plusieurs Commandants, & un grand nombre de Matelots, furent emportés par l'air empesté qui y regne.

Après un voyage de trois mois, M. Nieuhoff arriva heureusement au

Il arrive au Bresil.

Bréfil, ayant rempli l'objet pour lequel il s'étoit embarqué.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643

Pour fervir d'introduction aux événements remarquables qui étoient arrivés dans le Bréfil, avant que M. Nieuhoff s'y rendit, & à ceux qui fe pafferent pendant le féjour de huit ans qu'il y fit, nous allons donner une idée générale du pays qu'il y parcourut dans le cours de fes voyages.

Defcription de ce pays.

Le Brefil, ainfi appellé, à caufe de la quantité de bois du même nom qu'on y trouve, fut d'abord découvert en 1500, par Pédro Alvarez de Cabral, qui lui donna le nóm de Sainte Croix. Les Géographes ne font pas d'accord fur fon étendue : fuivant les relations les plus authentiques, il a trois cents foixante & quinze lieues du nord au fud, depuis la riviere de Para, jufqu'à celle de Capibari ; mais de l'eft à l'oueft, fes limites font moins connues, & on les étend jufqu'à fept cents quarante-deux lieues.

Les Portugais ont divifé le Brefil en quatorze diftricts, qu'ils appellent Kapitanias, ou Capitaineries : chacune eft arrofée par quelque riviere confidérable, outre un grand

nombre de petites. La riviere de Saint François est la plus large de toutes; mais quoiqu'elle soit aussi très-profonde, les vaisseaux pesants ne peuvent y entrer à cause des sables qui en embarrassent l'embouchure. Dans le lac d'où cette riviere tire son origine, on trouve une grande quantité de poudre d'or, & l'on juge qu'elle y est apportée par les ruisseaux qui passent par les cavernes des montagnes du Pérou. Il est remarquable que la riviere de Saint François est beaucoup plus enflée dans la saison de l'année où il pleut rarement, que lorsque les nuages, suivant l'expression de Dryden, secouent leurs chevelures sur la surface de la terre. Il paroît que ce phénomene doit être attribué à la grande quantité de neiges que le soleil fait fondre alors sur le sommet des montagnes.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Six des Capitaineries dont nous venons de parler, étoient sous la domination de la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, avant qu'elles se fussent révoltées en faveur des Portugais. On les distinguoit des huit autres par le nom de Bresil septentrional, & on appel-

loit ces huit le Bresil méridional.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Les Capitaineries Hollandoises s'étendoient sur la côte du nord au sud, l'espace de cent soixante, ou de cent quatre-vingt lieues. Chacune étoit subdivisée en plusieurs moindres districts, que les Portugais nommoient Fregesias, & les Hollandois, Fregesien.

Capitainerie de Seregippe del Rey.

La Capitainerie de Seregippe del Rey, aussi appellée Carigi, du lac de même nom, est dans la partie méridionale du Bresil, sur la riviere de Saint François, près la côte de la mer. Elle a trente-deux lieues de longueur, & dans une de ses Fregesies, nommée Porto Calvo, on trouve un village appellé Villa de Bon Successo, environ à quatre lieues de la mer, défendu par deux Forts, que les Hollandois y ont construits. Ce village contient deux rues, & l'on y jouit d'un très-bon air, par un vent frais qui vient de la mer.

Cette Capitainerie fut assujettie aux Espagnols ou aux Portugais, par Christophe Barroz, qui, pour récompense de ce service, obtint une étendue de terrein très-considé-

rable, avec la liberté d'y établir des Colonies. Plusieurs personnes y vinrent de la baie de tous les Saints, & en peu de temps, ils y bâtirent une petite ville, qui fut pillée le 24 Décembre 1637, par les Hollandois, irrités des incursions que le Général Espagnol Benjola avoit faites sur leurs territoires. En l'année 1641, le Comte Maurice réduisit cette place sous la jurisdiction de la Compagnie des Indes occidentales, éleva un Fort, & entoura d'un fossé la ville de Seregippe del Rey.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Capitainerie de Fernambouc.

Fernambouc, l'une des plus grandes Capitaineries Hollandoises, tire son nom des rochers & des écueils cachés qui sont à l'entrée de son port: elle s'étend à soixante lieues sur le rivage de la mer, & est subdivisée en onze petits districts, dont Olinde & Garazu sont les principaux.

A une petite distance du Receif, ou Ville Maurice, du côté du nord, on trouve les restes de la ville d'Olinde, autrefois célebre, & où se faisoit tout le commerce du Bresil pour l'Europe.

Cette Ville assise sur plusieurs hau-

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

teurs d'une pente douce, du côté de la mer, mais très-rude & escarpée du côté de terre, contenoit deux mille habitants, non compris le Clergé & les Esclaves. Du côté de terre elle étoit défendue par plusieurs bastions, qui ne pouvoient être réguliers, à cause de l'inégalité du terrein; mais cette situation les rendoit encore plus forts. Il y avoit un très-beau Couvent, fondé par Sébastien, Roi de Portugal, qui lui avoit donné de grands revenus; un autre de Capucins, un de Dominicains, & deux Eglises sous le nom de Saint Sauveur & de Saint Pierre.

Tout le district de Fernambouc est bien fourni de diverses sortes de fruits & de bestiaux: les vallons ont d'excellents pâturages, & les montagnes abondent en mines plus riches qu'aucunes de celles qu'on trouve dans les autres Capitaineries.

Garazu, qu'on ne peut regarder que comme un village, est à cinq lieues d'Olinde, vis-à-vis l'isle de Tamarika, sur une riviere du même nom. Il étoit anciennement habité par des Artisans Portugais; mais après que les Hollandois s'en furent

rendus maîtres en 1633, il s'y établit plusieurs riches familles de cette Nation.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

Description du Receif.

Le Receif, dont le nom vient du mot Latin, *recipere*, recevoir, est par sa situation, la plus forte place du Bresil, & elle a de plus, l'avantage d'être défendue par plusieurs Forts contigus. Pour avoir une idée aussi exacte qu'il est possible, de cette place & de la Ville Maurice, il faut observer que toute la côte du Bresil est bordée d'une chaîne serrée de rochers plats, de vingt à trente pas de largeur, avec quelques passages qui permettent aux vaisseaux d'aborder le rivage, & qu'on trouve une de ces ouvertures environ à un quart de mille, au nord du Receif. Entre ces rochers & la terre ferme, on trouve une petite Isle d'une lieue de longueur, & de deux cents pas de largeur, que les Hollandois nomment le Receif sabloneux, pour le distinguer de l'autre, qu'ils appellent Receif pierreux. A la pointe méridionale de cette petite Isle, les Portugais ont bâti un village, & quand la ville d'Olinde fut abandonnée de ses habitants, plusieurs

NIEUHOFF. Chap. I.

An. 1643.

d'entre eux, particulierement des Marchands, s'y vinrent établir. Les Hollandois à leur arrivée, n'y trouverent pas plus de deux cents maisons : mais il s'y en éleva en peu de temps, environ deux mille, & l'on fit trois boullevards pour leur défense. A la pointe qui termine le Receif pierreux, du côté gauche en entrant dans le port, on trouve un Château bien muni d'artillerie, que l'art & la nature ont rendu si fort, qu'on le juge absolument imprenable.

Isle d'Antonio Vaez.

Au sud du Receif, & vis-à-vis de cette place, est l'isle d'Antoine Vaez : elle tire son nom de celui qui l'a anciennement possédée, & son contour du côté de l'est, est environ d'une demi lieue. Le Comte Maurice y jetta les fondements d'une ville qu'il honora de son nom : les Eglises & les Monasteres d'Olinde abandonnés, fournirent des matériaux pour bâtir sur ce terrein favori. La Ville Maurice est entourée d'un marais du côté de l'ouest, la mer la borne à l'est, elle est défendue par des remparts du côté du nord & de celui du sud, & elle a

encore pour défenſe deux Forts, nommés le Frédéric Henri, & le fort Erneſt.

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

L'Iſle d'Antoine Vaez ayant été jointe au continent par un pont, on jugea qu'il étoit néceſſaire d'en conſtruire encore un autre pour la joindre auſſi au Receif, & pour faciliter le tranſport des caiſſes de ſucre, qu'on ne pouvoit y apporter qu'avec de très-grands riſques, excepté dans le temps de la baſſe mer. Lorſqu'on en eut reconnu le beſoin, le Conſeil & le Comte Maurice, firent exécuter à grand frais cet ouvrage, qui fut terminé en deux mois, & l'on impoſa un droit de péage ſur tous les paſſagers, pour le rembourſement des fonds publics.

La riviere Kapivaribi, qui tire ſon nom d'une eſpece de porcs marins qu'on y trouve fréquemment, entoure la Ville Maurice : ſur une branche de cette riviere, qui tombe dans une autre, nommée Affogadoes, on a conſtruit deux Forts ; qu'on appelle le fort Guillaume & le fort Baretta. Au milieu de l'Iſle, le Comte Maurice ſe fit bâtir un ſuperbe palais, qui coûta, dit-on,

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

six cents mille florins ; on y joignit de très-beaux jardins, remplis de toutes sortes de plantes naturelles & étrangeres, & ornés d'arbres de toutes les parties du monde, avec des pieces d'eau où l'on mit de toutes les especes de poissons d'eau douce. Le Comte Maurice fit encore élever un autre maison destinée particulierement pour l'été, près du pont de la riviere Kapivaribi, que les Portugais nommerent Baa-vista, ou belle-vue. Sur le Receif sabloneux, il y a deux Forts nommés le fort de Sable & le fort Bucin, outre celui qu'on appelle le fort Wardenburgh, situé entre le continent & le Receif sabloneux.

Grand & petit Palmaira.

Dans le district de Fernambouc, on trouve deux Bois, nommés par les Portugais, le grand & le petit Palmaira, ou Bois des palmiers. Le petit Palmaira est habité par près de six mille Negres, qui demeurent dans un village composé de trois rues, dont chacune a une lieue de long. Ils vivent dans des huttes de pailles entrelacées ; enlevent les Esclaves des Portugais, & ceux qui sont ainsi enlevés, demeurent dans

l'esclavage, jusqu'à ce que chacun d'eux en ait enlevé un autre : mais ceux qui quittent volontairement les Portugais, sont récompensés par la jouissance immédiate de leur liberté, & par des priviléges qui sont communs à ce peuple. Ils se nourrissent en général, de dates, de féves, de farine, d'orge, de cannes de sucre, de volaille dont ils ont en grande abondance, & de poisson. Ils font deux moissons par an, & chacune est suivie d'une semaine de réjouissance,

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

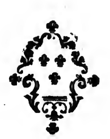
Dans le grand Palmaira le corps des habitants est de huit mille ; mais il y a aussi des petits partis de cinquante ou de cent hommes, qui campent de côté & d'autre, sement & moissonnent dans les bois, & se retirent dans des caves en cas de nécessité. L'usage de ces peuples est de compter tous les soirs s'il ne leur manque personne, & quand ils se trouvent complets, ils en marquent leur joie par des danses & par le son du tambour. Ils détachent aussi de forts partis pour enlever de force ou de ruse, les Esclaves des Portugais. Du temps du Comte Maurice, ce

NIEUHOFF, Chap. I.

An. 1643.

peuple étoit très-incommode; mais il envoya un corps de onze cents hommes pour l'assujettir.

La Capitainerie de Fernambouc contient plusieurs autres subdivisions qui n'ont rien de remarquable, ce qui nous oblige à les passer sous silence, pour ne pas alonger inutilement cette description.



CHAPITRE II.

Description de Tamarika, de l'Isle de Magioppe & de la Ville de Parayba: Les Hollandois commandés par le Prince Maurice, chassent les Portugais de la derniere de ces Places.

NEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

Distriɫt de Tamarika.

AU nord de Fernambouc est situé le distriɫt de Tamarika, ainsi appellé d'une Isle du même nom, qui en compose la principale partie, quoique ce distriɫt ait trente-cinq lieues d'étendue dans le continent, sur la côte de la mer.

L'isle de Tamarika est dans la mer, à deux lieues au nord de Pornorello. Elle a trois lieues de longueur, & près de sept de tour. Le terroir en est assez fertile, il produit des cocotiers, du coton, des cannes de sucre, des melons, du bois de Bresil, & une grande quantité de bois de construɫtion. Les Hollandois l'ont regardée comme si importante, qu'il fut proposé de la prendre pour Place de commerce

au lieu du Receif : mais cette propo-fition fut rejettée pour plufieurs raifons qui firent juger qu'elle étoit moins convenable, particulierement parce qu'elle n'a pas de bonne eau en abondance comme on en trouve au Receif. Dans la guerre avec les Portugais, elle fut d'un très-grand fervice, parce qu'étant très-forte, on s'y mit à couvert en plufieurs occafions preffantes, & elle contribua beaucoup à fournir le Receif de provifions.

Il y a quelques fortifications à l'entrée du port : entr'autres un ouvrage quadrangulaire qu'on nomme le Fort d'Orange, & un ouvrage à corne ; mais ce dernier eft prefque ruiné.

On trouve dans cette Ifle, près un marais, vers l'embouchure de la riviere, une petite ville prefque toute habitée par des foldats. Elle fut prife fur les Portugais avec toute l'Ifle par le Général Schoppe qui commandoit les Hollandois, & on lui donna le nom de ville de Schoppe. Un peu plus haut fur la riviere Tamarika, eft une Ifle appellée Magioppe, où il y a une grande

quantité de racines de Manioc.

Entre Pornorelio & Tamarika, dans le Continent, eſt une autre riviere nommée Marafarinha, & dans la Tamarika, environ à une demie lieue de ſon embouchure, il en tombe une nommée Garraſſore. On en diſtingue encore trois dans le pays dont nous parlons, connues ſous les noms de Goyana, Auyay & Gramane. A trois lieues de l'embouchure de la riviere Goyana, on trouve une Ville du même nom, où l'on tient la Cour de Judicature de la Capitainerie qu'on y a transférée de l'iſle Tamarika.

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1643.

La Capitainerie de Parayba, tire ſon nom de celui de ſa Capitale, ou plutôt d'une riviere ſur laquelle cette Ville eſt ſituée. C'eſt un des diſtricts les plus au nord, environ à cinq lieues de la mer. Cette Ville appartenoit autrefois aux François qui en furent dépouillés, ainſi que de pluſieurs ports, par Martin Leyton, Général Portugais.

La Capitainerie de Parayba.

Les Portugais qui la fonderent ſur la riviere de même nom, à cinq lieues de ſon embouchure, lui donnerent celui de Filippen, en l'hon-

NIEUHOFF, Chap. II. An. 1643.

neur du Roi d'Espagne, de Nassa Senhora de Vives; & enfin de Parayba qui est le plus connu. Les Hollandois, qui se rendirent maîtres de cette Capitainerie en 1633, l'appellerent Frederics-Town, ville de Fréderic, en l'honneur du Prince d'Orange. C'est dans cette Ville que se tenoit la Cour de judicature avant la rébellion en faveur des Portugais.

La Capitainerie de Parayba est arrosée & divisée par deux grandes rivieres, le Parayba & le Mongopoa, ou riviere de saint Dominique. La premiere, dont l'embouchure est située à six degrés vingt-quatre minutes de latitude, se décharge dans la mer par deux canaux à quatre lieues au nord de Capo Blanco. Elle innonde souvent le pays adjacent pendant l'hiver, & détruit quelquefois les hommes & les bestiaux : on trouve à son embouchure trois Forts considérables nommés Catarina, Saint Antoine & Restinoa. Deux lieues plus loin du côté du nord, est une baie grande & commode, où les gros vaisseaux peuvent se mettre en sûreté : les Portugais la nomment Porto licena, & les Hollandois,

landois, Terre-rouge, à cause de la couleur du terrein qui l'environne. En suivant la côte au nord, on trouve la riviere Mongopoa, qui a la singularité d'être plus large à sa source qu'à son embouchure, devant laquelle il y a deux grands bancs de sable. Au Receif, deux lieues plus au nord, on trouve une autre baie, que les Portugais ont nommée Bahia de Treyeano, ou baie de la Trahison : on en voit encore plusieurs moins considérables sur cette côte; mais elles n'ont rien d'assez remarquable pour que nous nous arrêtions à en donner la description.

Il y a sept villages dans la Capitainerie de Parayba : le principal, nommé Pinda-una, avoit quinze cents habitants en 1634, les autres n'en contenoient qu'environ 300 chacun : les bâtiments y sont très-longs avec plusieurs petites portes.

Les principales denrées qu'on trouve à Parayba, sont le sucre, le bois de Bresil, le tabac, les cuirs, & le coton. Les bords de la riviere sont ornés de belles plaines dont la vue est diversifiée par des colines agréables, à une distance convenable.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1643.

Les Hollandois s'en rendent maîtres.

Vers la fin de Novembre 1634, les Hollandois projetterent de faire la conquête de Parayba, & le Colonel Schoppe fut chargé de cette expédition, pour laquelle on lui donna trente-deux vaisseaux, & deux mille trois cents cinquante-quatre hommes. Il débarqua avec six cents, mit les Portugais en fuite & fut bien près de se rendre maître de leur commandant Antoine d'Albuquerque. Il éleva ensuite une batterie, & ayant été joint par le reste de sa petite armée, il obligea Simon Albuquerque de rendre le fort de Sainte Marguerite. Les Hollandois marcherent immédiatement de Parayba au fort Antonio, qu'ils emporterent sans opposition, le commandant Espagnol Banjola s'étant retiré avec deux cents cinquante hommes qui composoient toutes ses troupes, après avoir encloué son canon, & mis le feu aux vaisseaux & aux magasins. Aussi-tôt que les Hollandois furent maîtres de cette Capitainerie, le Comte Maurice donna ordre de mettre les forts en bon état de défense.

Capitainerie de Porcigi.

La Capitainerie de Porcigi, nommée par les Portugais Rio-Grande,

à cause de la riviere du même nom, & par les Hollandois Bresil septentrional, est bornée au sud par celle de Parayba, & au nord par celle de Siara.

NIEUHOFF, Chap. II.

An. 1640.

En 1597, les François étoient maîtres de cette Capitainerie, mais ils en furent dépouillés par Feliciano Creca de Tharvalasho. Elle est partagée en quatre subdivisions qui tirent leur nom des quatres rivieres Kunhao, Goyano, Mumpobu & Potegy qui les arrosent.

La riviere Rio-Grande, nommée par les Brasiliens Potegy, a son embouchure à cinq degrés, quarante-deux minutes de latitude méridionale. Elle se décharge à quatre lieues au dessous du fort Theulen, & porte des vaisseaux d'une grandeur assez considérable. Il y a plusieurs baies, & quelques autres rivieres moins remarquables dans cette Capitainerie.

Le fort Theulen fut conquis en 1633, avec toute la Capitainerie, par les Hollandois, sous les ordres de Matthias Van-Theulen, aidé de plusieurs Capitaines renommés, du nombre desquels étoit Lichtart Byma.

CHAPITRE III.

Des Capitaineries de Potigi & de Siara : Peuple dont les oreilles sont très-longues : Quelles sont les denrées qu'ils trafiquent : Les Portugais étant maîtres de ce pays, en sont chassés par les Hollandois, appellés par les Naturels, qui trahissent ensuite leurs Libérateurs : Nouvel établissement à Rio-Grande avec peu de succès : Coup d'œil sur le Bresil, considéré par rapport au Commerce : Les fievres y sont très-communes, quelle en est la raison : Des Marées : Du Gouvernement Ecclesiastique & des différentes Religions du Bresil : Disputes entre les Hollandois & les Portugais : Outrages commis par Paule de Runha : Paix pour dix ans convenue entre les deux Nations.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

Capitainerie de Potigi & de Siara.

LA Capitainerie de Potigi, Potingi, ou Poteingi, a été sujette à de fréquentes incursions des Tapoyers ou Montagnards, qui furent toujours ennemis des Portugais. Au mois de Juillet 1645, ces Tappyers

ayant appris que les Portugais vouloient prendre les armes contre les Hollandois, marcherent contre eux, sous les ordres d'un nommé Jacob Rabbi, & leur causerent beaucoup de dommage.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1648.

Siara est une des Capitaineries les plus septentrionales ; elle est située sur une riviere de même nom, & est bornée au nord par le Maranhaon. Son étendue n'excede pas dix à douze lieues: la riviere Siara se décharge environ à sept lieues & demi, au nord de la baie de Mangorypa, à trois degrés, quarante minutes de latitude méridionale.

Les Habitants de cette Capitainerie, sont de haute taille, ils ont des traits désagréables, & leurs oreilles sont si grandes, qu'elles leur descendent jusqu'aux épaules. Cette contrée produit des cannes de sucre, du crystal, du coton, & plusieurs autres denrées.

En l'année 1630, une partie de cette Capitainerie étoit gouvernée par un Roi du pays, nommé Algodoi. Il étoit en quelque sorte tributaire des Portugais, qui avoient bâti un Fort sur la riviere Siara, & qui

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

possédoient toute la côte maritime des environs : mais ils furent agités de plusieurs divisions intestines jusqu'en l'année 1638.

Le Comte Maurice & son Conseil étant sollicités par les habitants de les délivrer de l'oppression des Portugais, & ayant reçu deux jeunes hommes des meilleures familles pour otages de leur fidélité, & pour assurance de leur secours, envoya pour exécuter ce projet, un corps de troupes sous les ordres du Colonel Jean Garstman, fameux par son courage & par son expérience.

Le Colonel, bien fourni d'armes, de troupes, de munitions & de toutes les autres choses nécessaires pour une telle expédition, mit à la voile pour la riviere Siara, où il fut joint par Algodoi, accompagné de deux cents habitants. Il marcha aussi-tôt contre le Fort, qu'il emporta d'assaut, malgré la belle résistance des Portugais, & il fit prisonniers le plus grand nombre des hommes de la garnison, entre lesquels il y avoit plusieurs personnes de distinction.

Après ce succès, les Hollandois bâtirent un petit Fort sur la riviere,

& lui donnerent le nom de Siara. Ils l'éleverent plutôt pour entretenir l'amitié des naturels du pays, que pour sa défense ; & ce fut dans la même vue que le Grand Conseil donna ordre aux Officiers commandants de les traiter avec tous les égards & toute l'attention possible. Ils firent aussi quelques petits présents aux Brasiliens ; mais leurs soins furent infructueux ; & en 1644, ils tuerent plusieurs Hollandois dans un endroit nommé Komesy, à trente lieues de Siara.

En l'année 1641, cette Capitainerie étant devenue trop peuplée pendant que le district de Rio-Grande manquoit d'habitants, André Vliifs proposa au Grand Conseil de bâtir un Village, dans cette derniere, pour ceux de Siara qui voudroient s'y établir. Cette proposition fut acceptée par le Comte Maurice, & par le Grand Conseil. On donna la permission à Vliifs d'amener de Siara tous ceux qui voudroient y consentir, & il fut nommé premier Capitaine de ce nouvel établissement. Ce projet fut exécuté, & l'on choisit des Chefs dans les plus anciennes

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

familles de chaque division que les Portugais nomment Residoor; mais les Brasiliens de Siara se révolterent en 1644 contre les Hollandois, ainsi que nous l'avons déja rapporté, & massacrerent la garnison du Fort, avec le Commandant en chef, nommé Gédeon Moretz, & un grand nombre d'ouvriers qui travailloient aux puits salés près la riviere Vpahamma. Ils tuerent aussi le Capitaine d'un vaisseau; un Lieutenant, & quelques soldats, qui étoient descendus à terre, ignorant ce qui se passoit, tomberent entre leurs mains, & furent les victimes de leur fureur implacable.

Quelques-uns ont attribué cette révolte aux Portugais & aux Brasiliens de Maranhaon; mais la véritable cause de cette révolution fut l'oppression & les extorsions des Officiers Hollandois, qui par leur mauvaise conduite exciterent des sentiments de vengeance qui ne purent être appaisés que par le sang.

Nous allons présentement exposer en peu de mots l'heureuse situation, & les autres avantages du Bresil Hollandois, ainsi que l'état de

la religion dans ce pays ; & nous parlerons ensuite des événements les plus remarquables qui s'y sont passés pendant le séjour de M. Nieuhoff.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1641.

Coup d'œil sur le Bresil, qu'on nommoit Hollandois.

Le Bresil est abondamment pourvu de toutes les productions de la nature qui peuvent croître sous ce climat, & il l'emporte sur toutes les autres parties des Indes Orientales, par la commodité de ses ports pour le transport du sucre. Toute la côte est remplie de petites rivieres qui en facilitent les voitures à très peu de frais, & le Bresil est aussi le pays d'où l'on peut envoyer avec moins d'embarras cette denrée en Europe & en Afrique. Il est situé très-avantageusement pour les vaisseaux des Indes Orientales qui vont y prendre des provisions fraîches ; & son étendue, jointe à la facilité d'y faire le commerce, le rendroit en peu de temps, s'il étoit suffisamment peuplé, un Empire florissant, grand par lui-même, & redoutable aux nations voisines.

Comme ce pays est situé entre la ligne équinoxiale & le tropique du Capricorne, il est sujet à des

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

chaleurs excessives; mais elles sont tempérées par des vents d'est venant de la mer, qui rendent le climat très-sain. Cependant il y regne quelquefois des fievres putrides qu'on attribue au mêlange de la chaleur & de l'humidité de l'air, ainsi qu'à un trop grand usage des fruits cruds.

Les vents & les marées sur la côte du Bresil ont quelques particularités qui ne doivent pas être ignorées de ceux qui chargent pour ce pays. Depuis le mois de Février, jusqu'au mois d'Août, le courant porte toujours au Nord, & pendant ce temps il n'est pas possible de faire voile du nord au sud. Au contraire, depuis le commencement de Septembre jusqu'à la fin de Novembre, le courant est opposé au premier, & l'on ne peut naviguer du sud au nord, d'autant que le vent suit toujours les courants.

Gouvernement Ecclésiastique.

Dans le temps dont nous parlons, l'Etat Ecclésiastique du Bresil Hollandois étoit particulierement composé de Protestants, quoique les François qui y habitoient eussent la liberté d'y exercer leur religion. Les Anglois y avoient aussi un Ministre :

mais les Hollandois y suivoient les réglements du Synode de Dordrecht. On y faisoit avec soin le catéchisme aux enfants, & on y administroit la Cêne quatre fois l'année. Ceux qui desiroient y participer étoient obligés de faire une espece de confession devant le Conseil Ecclésiastique, ou devant les Ministres qui enregistroient leur nom, & s'ils étoient étrangers, on les lisoit publiquement dans la Congrégation. Le Conseil Ecclésiastique étoit composé de six Anciens & d'un Ministre, qui régloient les affaires ordinaires dépendantes de leur Jurisdiction. Mais dans celles de plus grande conséquence on appelloit six Diacres en qualité de Conseillers assistants. On choisissoit tous les mois deux de ces Diacres pour avoir soin des malades & des orphelins auxquels ils enseignoient à lire & à écrire. On observoit exactement la suite des autres ordres, & la discipline Ecclésiastique en général y étoit strictement gardée.

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

En 1640, M. Henry Hamel, un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales d'Amsterdam, &

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

M. Dirck Kodde Vander Burgh furent députés, par ordre du Conseil des dix-neuf pour succéder à Messieurs Matthias Van-Keulen, & Jean Giiseling, en qualité de Directeurs du Bresil Hollandois, alors sous le Gouvernement du Comte Jean Maurice de Nassau.

Dans le temps que ces deux Directeurs ou Conseillers y arriverent, on regardoit comme la partie septentrionale du Bresil, le Bresil Hollandois en y comprenant les Capitaineries de Fernambouc, Tamarika, à laquelle étoit annexée Goyana, Paraïba, Rio-Grande & Siara. Les Portugais possédoient le Bresil méridional composé des districts de Bahia Heos, Porto Securo, Spirito Sancto, Rio de Janeïro, & Saint Vincent. L'isle de Maranhaon fut pendant quelque temps sous la domination des Hollandois, mais peu d'années après, une ligue formée, entre les Portugais & les naturels du pays, les força de l'abandonner.

Avant l'arrivée de Messieurs Hamel & Vander-Burgh, on avoit envoyé une flotte pour s'emparer de Bahia. Cette expédition eut tout

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1641.

le succès qu'on en pouvoit attendre, puisque son objet principal étoit le pillage La même flotte, sous les ordres de l'Amiral Jol & de Cornelius Lichthart, se mit encore en mer pour enlever celle des Gallions Espagnols; mais elle ne put y réussir, & revint au mois de Décembre 1640, après avoir perdu quatre ou cinq vaisseaux. Vers le même temps, le Colonel Koin, avec un corps de troupes de terre, fut chargé d'attaquer la Capitainerie de Rio-Real; mais ses gens étant mal pourvus de toutes les choses nécessaires, & harrassés par la fatigue, cette expédition manqua. Le major Van-Brande, qu'on avoit envoyé en avant, avec un parti pour s'emparer de quelques bestiaux, fut encore plus malheureux: le parti fut entierement défait, & les ennemis firent le Major prisonnier.

Pendant que l'escadre Hollandoise, dont nous venons de parler, guettoit la flotte des Gallions, les Directeurs du Bresil Hollandois, qui connoissoient leur foiblesse en mer, craignirent, avec raison, la vengeance de leurs voisins, les Portugais, qui pou-

NIEUHOFF, Chap III.

An. 1643.

voient saisir cette occasion de détruire leurs moulins à sucre, & ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient prévenir ce malheur.

Ils jugerent que l'amitié de ceux de la même Nation qui habiterent dans le Bresil Hollandois, étoit essentielle à leur sûreté, & ils convoquerent une Assemblée des principaux Habitans Portugais des trois Capitaineries de Fernambouc, Tamarika & Parayba, pour prendre de concert, les mesures les plus convenables à leur sûreté.

Guerre du Bresil, entre les Portugais & les Hollandois.

Les moyens proposés à cette Assemblée, furent, de mettre les Forts en bon état de défense, d'en augmenter les Garnisons, & de faire camper un grand nombre d'hommes dans les champs voisins des moulins à sucre. On ne retira pas l'avantage qu'on s'étoit promis de ces mesures: les Portugais firent plusieurs incursions qui furent très préjudiciables aux Hollandois, particulierement une où le Marquis de Montelvano, Vice Roi, envoya un parti de soldats pour brûler les cannes de sucre. Le soin d'entretenir trente ou quarante soldats, pour la garde de cha-

que moulin à ſucre, & les pertes que cauſerent ces fréquentes déprédations, altérerent conſidérablement les revenus de la Compagnie Hollandoiſe, qui, par les différents échecs que ſouffrirent ſes troupes, ſe trouva hors d'état d'en tenir un corps en campagne. Tel étoit la ſituation fâcheuſe du Breſil Hollandois, vers la fin de l'année 1640.

NIEUHOFF. Chap. III.

An. 1643.

On fait une treve de dix ans.

Le 22 de Décembre de la même année, arriva M. Adrien Van Bullaeſtrete, en qualité de Directeur du Breſil : on aſſembla le Grand Conſeil, & il fut réſolu d'envoyer la Flotte Hollandoiſe à Bahia, pour faire des repréſailles ſur les Portugais, & pour faciliter la négociation pour la paix, qui étoit alors ſur le tapis. Le Conſeil des dix-neuf, donna auſſi ordre de tenir en croiſiere, quelques gros vaiſſeaux, à la hauteur de Rio de Janeïro, afin d'enlever la Flotte Eſpagnole, qui part ordinairement de ce Port pour l'Eſpagne, au mois de Mai ou de Juin. Pendant la négociation, un Portugais, nommé Paulo de Kunha, commit les outrages les plus violents, contre les Hollandois, tuant, pillant & dévaſ-

NIEUHOFF, Chap. III.

An. 1643.

tant de plusieurs côtés. Le Comte Maurice écrivit au Vice-Roi pour se plaindre de cette conduite, ainsi que des délais de la négociation, qui sembloit plutôt destinée à amuser les Hollandois, qu'à terminer les différents qui subsistoient entre eux & les Portugais, insistant sur une réponse positive. Peu de temps après ses représentations, & par les soins assidus de M. Vander-Burgh, qui étoit chargé de la négociation du traité, il fut heureusement conclu au mois de Février 1641 : alors toutes les hostilités cesserent de part & d'autre. Ce traité fut publié dans toutes les Capitaineries, & tous les Portugais eurent ordre de sortir des territoires qui appartenoient aux Hollandois. Après la conclusion de cette treve, qui devoit durer dix ans, les Hollandois prouverent clairement, par leurs prévenances d'amitié envers les Portugais, qu'ils étoient résolus de tenir inviolablement leur parole.

⁂

CHAPITRE IV.

Le Commerce commence à fleurir au Bresil, sous la protection des Hollandois : Suites favorables de la paix : Elles sont de peu de durée par la décadence des Magasins de la Compagnie : Grandes variations dans son crédit : Les Planteurs font des pertes considérables, par une maladie épidémique qui se met parmi les Negres, & par d'autres accidents inévitables : Suites fâcheuses du mécontentement : Le désordre se met dans les affaires de la Compagnie : Conspiration formée par les Portugais contre le Gouvernement du Bresil : Son origine & ses effets : Ambassade d'Angola au Comte Maurice, & à la Compagnie des Indes Orientales.

LE Grand Conseil qui pensoit, avec raison, que la paix est le soutien du commerce, résolut d'employer cet heureux intervalle à le faire fructifier, tant pour le bien public en général, que pour celui de la Compagnie en particulier. Pour

NIEUHOFF, Chap IV.

An. 1643.

Rétablissement du commerce.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

remplir des vues aussi grandes & aussi sages, on donna tous les encouragements possibles à l'Agriculture, ce qui eut tant de succès, qu'en peu de temps, les moulins à sucre furent rebâtis, & que les Cultivateurs travaillerent avec tant d'activité & d'émulation, que la Compagnie emprunta de grosses sommes, sur l'espérance glorieuse du gain que l'industrie devoit procurer.

On s'attacha ensuite à faire de sages loix, qui sont toujours le fondement de la santé nationale. Sans leur secours, un corps politique, de même que le corps humain, se remplit bien-tôt d'un sang corrompu, qui entraîne infailliblement sa ruine. On eut une attention particuliere dans ces loix, à tout ce qui pouvoit tendre à l'avancement du commerce, & à l'accroissement des revenus publics.

Par une suite nécessaire de ces mesures prudentes, le commerce commença à fleurir, les denrées furent vendues en plus grande quantité après la treve, qu'on ne l'avoit jamais vu avant : on mit de très-grosses sommes dans le trafic en fort

peu de temps ; & le crédit augmenta à un tel point, que les Marchands & les Facteurs, préfererent souvent de vendre à ceux qui ne payoient qu'une partie du prix convenu, plutôt qu'à ceux qui en payoient la totalité.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Dans les années 1640 & 1641; les revenus de la Compagnie, parvinrent à un si haut point d'augmentation, qu'elle acheta sur ses fonds, une grande quantité de sucre, qui furent envoyés en Hollande. On commença à élever de superbes bâtiments; les Habitants vécurent dans l'abondance & dans la magnificence: les dettes furent regardées comme des effets assurés, & toutes choses parurent annoncer l'état le plus florissant.

Il commence à décliner.

Cette sérénité commença à s'obscurcir en l'année 1643, & les affaires parurent alors sous un point de vue totalement différent. Quelques expéditions contre Angola, épuiserent les magasins de la Compagnie; les secours n'arriverent point de Hollande, comme à l'ordinaire; le Grand Conseil fut obligé, pour payer les Officiers & les Garnisons,

NIEUHOFF, Chap. IV. An. 1643.

de donner des délégations ſur ceux qui devoient à la Compagnie, & de forcer tous les Débiteurs à s'acquitter dans de courts délais.

Outre l'épuiſement des Magaſins, dont nous venons de parler, les Marchands de Hollande, commencerent à demander à leurs Facteurs de gros retours d'argent, ce qui obligea auſſi ces Facteurs à preſſer les Débiteurs de payer leurs créances, afin de pouvoir ſatisfaire aux demandes de leurs Commettants en Hollande. L'argent comptant devint très-rare, & par une ſuite néceſſaire, le commerce en ſouffrit conſidérablement. Cette diſette devint ſi générale, que pluſieurs Propriétaires de moulins manquant d'argent pour payer leurs dettes, furent obligés d'emprunter à trois & quatre pour cent, par mois, ce qui en réduiſit un grand nombre à une telle extrémité, qu'en peu de temps, ils ne purent payer ni le principal ni les intérêts.

Il paroît que ce qui commença à mettre une ſi grande confuſion dans le commerce & dans le crédit public, fut la conduite des Portugais, qui

acheterent une quantité prodigieuse de marchandises, dans l'espérance qu'une révolution payeroit toutes leurs dettes. Ils en contracterent de si énormes, que les Facteurs Hollandois, après avoir eu l'indiscrétion de leur faire des crédits considérables, se trouverent exposés à des pertes ruineuses, mais leurs Commettants d'Europe, les pressant vivement, ils furent obligés de presser de même les Négocians du pays, par l'entremise desquels les Portugais avoient reçu les marchandises. Ceux-ci étant hors d'état de payer, les Naturels se trouverent ruinés, les Facteurs perdirent tout leur recours, & les Négociants Hollandois reçurent un furieux échec dans leur commerce. Cet événement, terrible pour le public en général, fit la fortune des gens de Justice ; tout le pays fut troublé par des procès : on mit un grand nombre de Débiteurs en prison ; mais comme ils y étoient entretenus aux dépens de leurs Créanciers, ceux qui les y avoient fait mettre, demanderent eux-mêmes leur élargissement, & firent les com-

NIEUHOFF. Chap. IV.

An. 1648.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

positions les moins onéreuses qu'il leur fut possible.

A tous ces malheurs, il s'en joignit un autre aussi funeste pour le pays, par la mortalité qui se répandit sur les Negres & sur les Brasiliens. Ils essuyerent une maladie épidémique, nommée Bexigos, ordinaire au Bresil, comme la petite vérole l'est en Europe. Les Negres en général, se vendent dans le pays trois cents pieces de huit, pour servir à la culture, & leur perte fut la ruine d'un grand nombre de Planteurs; des insectes & des inondations qui ravagerent les champs de sucre, leur causerent encore des dommages presque irréparables, & cette complication d'infortunes, dans les affaires du commerce, occasionna des divisions entre les Habitants, dont un grand nombre chercherent par des moyens clandestins, les uns à recouvrer ce qui leur étoit dû, & les autres à en éluder le payement. Ces divisions, déjà très-fâcheuses en elles-mêmes, le devinrent encore plus, par les dangereux artifices de quelques mécontents, gens qui pro-

fitent toujours des troubles pour les tourner à leur propre avantage, & qui dépouillent volontiers leurs compatriotes du néceſſaire, pour ſatisfaire leur méchanceté ou leur avarice. On trouve de ces hommes pernicieux dans tous les pays : mais ceux de Breſil ſe découvrirent bien-tôt par les efforts qu'ils firent pour perſuader aux Créanciers qui avoient perdu avec leurs Débiteurs, que la faute en devoit être imputée à la Régence & aux Cours de Juſtice, & ils inſinuerent en même tems, que les fonds publics devoient ſervir à réparer les pertes particulieres.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1642.

Il tombe dans le plus grand diſcrédit.

Les dettes de la Compagnie augmentoient de jour en jour; les Directeurs qui avoient eu la conduite des affaires du Breſil, avant l'année 1640, avoient vendu à crédit la plus grande partie des biens confiſqués, des moulins à ſucre, des marchandiſes & des Negres appartenants à la Compagnie, enſorte qu'ils lui avoient laiſſé beaucoup de créances & très-peu d'argent. Meſſieurs Hamel, Bullaeſtrete & Van Burgh, membres du Conſeil, qui leur ſuccéderent, ſe donnerent les plus grands

soins pour réformer cette administration vicieuse, vendirent les denrées argent comptant, ou les échangerent pour des sucres, afin de soulager la Compagnie qui avoit alors de grandes dépenses à faire pour ses expéditions, aussi la Hollande en fut beaucoup plus fournie en 1640, 41 & 42, qu'elle ne l'avoit été dans aucun autre temps. Malgré cette conduite prudente, la grande quantité de Negres qui furent vendus après la conquête d'Angola, occasionna de nouvelles créances pour la Compagnie, dont les Débiteurs furent très-peu exacts à remplir leurs engagements; Alors le Conseil des dix-neuf ordonna expressément, que les Negres, à l'avenir, ne seroient vendus qu'argent comptant, ou en échange pour des sucres, mais on fut bien tôt obligé de déroger à cette ordonnance, qui auroit entraîné la ruine de ce commerce, parce que les Habitants ne peuvent acheter leurs Esclaves qu'à crédit, jusqu'à ce qu'ils ayent retiré le fruit de leur travail.

Les Membres du Conseil, pour assurer les créances de la Compagnie, résolurent

résolurent de faire assigner les Débiteurs, immédiatement après la récolte des sucres, & à défaut de payement, ils donnerent ordre aux Officiers de Justice, de les y contraindre par la saisie de leurs effets.

NIEUHOFF, Chap IV.

An. 1643.

Cette rigueur fut suivie d'une multitude de procès, & le trouble devint si général, que le Grand Conseil commença à craindre un soulevement. Les Membres s'appliquerent à trouver les voies d'arrangement; & enfin, il fut proposé que la Compagnie se rendroit responsable des dettes des particuliers, à condition que les Propriétaires des moulins à sucre, seroient tenus de lui en remettre tous les ans le produit, jusqu'à ce que leurs dettes fussent acquittées; & pour que le bénéfice de cette espece de cautionnement, pût s'étendre à la Compagnie, & à ses moulins à sucre, de même qu'aux Marchands & aux Facteurs, on résolut de convenir de certains articles, par lesquels on verroit que la Compagnie ne se proposoit d'autre avantage, que celui de pouvoir recouvrer quelques dettes qu'on avoit lieu de croire perdues.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

La Compagnie ayant été revêtue des pouvoirs nécessaires pour faire cet accommodement, fit connoître au public, les arrangements particuliers qu'elle avoit pris avec quelques personnes, afin quelles ne pussent à l'avenir, rien recevoir à crédit, sans l'approbation du Grand Conseil; & il fut ordonné à leurs Créanciers, de prouver leurs créances, dans l'espace de trois semaines, sous peine d'être exclus du bénéfice de la convention.

Les esprits mal disposés, & les gens mal intentionnés, blâment toujours les mesures les plus prudentes; aussi les moyens qu'on avoit pris pour rétablir le crédit public, & qui paroissoient être les seuls qu'on pût employer, furent condamnés de quelques-uns, & ils leur attribuerent la révolte en faveur des Portugais. Cependant ils eurent alors un si grand effet, que l'industrie reprit le dessus, & que toutes choses semblerent promettre un Etat florissant, dégagé de toutes dettes: enfin l'année 1645, fut si abondante en sucre, que depuis long-temps, on n'en avoit eu une semblable.

Les Portugais, partie par leur haine nationale contre les Hollandois, si naturelle aux vaincus contre leurs vainqueurs, & partie pour s'acquitter des dettes immenses qu'ils avoient contractées, & qu'ils se trouvoient presque dans l'impossibilité de payer, résolurent d'employer tous leurs efforts pour détruire le Gouvernement. Ils se déterminerent aisément à la révolte, & dirent même assez ouvertement, que s'il ne leur venoit des secours de Bahia, ils en solliciteroient de l'Espagne ou de la Turquie.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Les Portugais se disposent à la révolte.

Vers la fin de 1642, on les avoit déjà désarmés, sur le soupçon qu'ils avoient dessein de se révolter; mais quelque temps après, on leur avoit rendu leurs armes, & ils étoient demeurés depuis assez tranquilles, sans doute, par la crainte des Garnisons Hollandoises.

Pour faire connoître cette révolte au Lecteur, en la prenant dans son origine: le 13 de Décembre 1642, un nommé Jean Fernandes Vieira, parut dans la chambre du Conseil, où il déclara qu'un Juif lui avoit dit que lui & son beau-pere, nommé

Berengel, avoient été chargés, par Berengel fils, de lettres dangereuſes pour l'État, adreſſées au Roi de Portugal. L'Accuſé convint d'avoir donné les lettres à ces deux perſonnes, pour les faire remettre au Roi; mais il ſoutint qu'elles ne contenoient autre choſe qu'une recommendation, pour faire obtenir au Porteur, quelque emploi à la Cour de Liſbonne. Il confirma ſa réponſe, par la copie de la lettre: elle fut examinée, & l'on n'y trouva rien de plus, que ce qu'il avoit déclaré. Vieira propoſa alors, de déſarmer les Portugais, particulierement les Capitaines, avec tous ceux qui étoient à leurs ordres, tant Braſiliens, que Negres, Mulâtres & Mameluks.

Le Comte Maurice produiſit une lettre du Conſeil des dix-neuf, par laquelle on lui donnoit avis que Jean Van North, qui avoit ſervi en qualité de cadet, pendant quatorze mois au Breſil, avoit déclaré à Amſterdam, qu'il avoit ſervi dans un moulin à ſucre, appartenant à Fernandes Vieira, & qu'après y avoir été employé pendant deux mois, il avoit été ſollicité par Francifco Berengel

Labrador, d'accompagner son fils Antonio Dandrado Berengel, en qualité d'interprête en Hollande, & ensuite en Portugal : qu'étant engagé par des promesses très-avantageuses, il avoit accompagné le jeune Berengel qui, après trois semaines d'une étroite liaison, lui avoit dit, qu'il avoit une lettre signée de Vieira, de Francisco Berengel, de Bernard Karvalho, de Jean Biserro & de Louis Bras Biserro, par laquelle ils assuroient le Roi de Portugal, qu'ils avoient des moyens suffisants pour réduire le Bresil sous son obéissance. Le Conseil ajoutoit que sur cette lettre, le Roi de Portugal avoit donné une commission de Capitaine au jeune Berengel, & en même-temps on ordonnoit au Comte Maurice de faire observer exactement les personnes dont il étoit parlé.

NIEUHOFF. Chap. IV.

An. 1643.

Le Grand Conseil s'étant assemblé le 16 de Février 1643, le Comte Maurice l'informa qu'il étoit instruit, à n'en pouvoir douter, que quelques-uns des principaux Portugais avoient formé le dessein de surprendre & de tailler en pieces les Garnisons Hollandoises, dans les cantons de Mo-

Découverte d'une conspiration.

NIEUHOFF, Chap IV.

An. 1643.

ribeka, & de Saint Antoine, ainsi que dans plusieurs autres ; qu'ils devoient le mettre à exécution, une des fêtes de Pâques, qui étoit le temps le plus favorable, parce qu'ils avoient coutume de s'assembler alors en grand nombre pour les célébrer : que les principaux Chefs de cette conspiration, demeuroient dans le Vargea, & qu'ils se proposoient de surprendre le Receif, dans la pensée que les garnisons de ce district, seroient moins de résistance, & que lorsque la Compagnie seroit privée de soldats & de commerce en cet endroit, elle ne pourroit subsister long-temps au Bresil.

Cette situation des affaires, fut l'objet d'une mûre délibération, & l'on résolut d'éviter d'allarmer le pays, en arrêtant publiquement les personnes suspectes. On prit seulement des mesures secretes, pour mettre les places fortes en bon état de défense, & pour veiller continuellement sur ceux qu'on regardoit comme des ennemis cachés. Plusieurs lettres, dont quelques-unes étoient anonymes, furent envoyées au Comte Maurice, pour lui confirmer les

desseins perfides des Portugais ; il en reçut entre autres une de M. Van Els, datée de Surinam, par laquelle il lui marquoit, qu'il étoit informé très-sûrement, qu'un certain Mulâtre, de la compagnie d'Augustin Hardoso, ayant été interrogé par quelques-uns de la Fregasie, qui lui demandoient quelles affaires il avoit dans ce canton, il leur avoit répondu, qu'il avoit des lettres à donner à quelques personnes qui demeuroient près du Receif, ajoutant qu'ils verroient dans peu, cette place soumise sans aucune effusion du sang Hollandois ou du sang Portugais.

NIEUHOFF, Chap. IV.

An. 1643.

Au mois de Décembre 1643, Dom Michel de Krasto, Dom Sébastien Manduba de Sonho, & Dom Antonio Ferdinandes, Ambassadeur du Comte Sonho, à Angola, arriverent au Receif, où ils amenerent plusieurs Negres, pour en faire présent au Comte Maurice & à la Compagnie. Quand ils furent admis à l'audience, ils déclarerent que l'objet de leur ambassade, étoit de demander que le Gouvernement du Bresil n'envoyât aucun secours au Roi de Congo, qu'on jugeoit qui avoit dessein

NIEUHOFF Chap. IV.

An. 1643.

d'attaquer le Comte. On leur répondit, que le Conseil écriroit à M. Nieuland, Directeur en cet endroit, pour qu'il fît ses efforts, afin d'écarter tout sujet de contestation entre le Roi de Congo & leur maître. Le Conseil écrivit aussi au Roi & au Comte Sonho, pour leur recommander la paix.

Les Ambassadeurs furent très-bien traités pendant leur sejour, & l'on remarqua qu'ils étoient très-habiles dans la Langue Latine, & dans l'exercice de l'espadon. Ils s'en servoient avec des gestes qui leur donnoient une figure terrible, & faisoient des grimaces qui rendoient leur visage affreux. Quand ils partirent, on les chargea de magnifiques présents pour le Roi de Congo, & d'autres, de pareille valeur, pour le Comte Sonho.



CHAPITRE V.

Les Portugais trament quelques desseins secrets contre les Hollandois du Bresil : Le Conseil est revêtu du Gouvernement après la résignation du Comte Maurice : Ce Seigneur s'embarque pour la Hollande : Ambassade du Bresil aux Isles Bahia : Etat des Portugais dans ces Isles : Le Bresil Hollandois est en danger, par de nouvelles intrigues : Le Grand Conseil reçoit une lettre, où on lui donne quelques avis importants, & on lui fait part de quelques découvertes : On prend des mesures pour prévenir la révolte & pour entretenir la paix.

LE 13 d'Octobre 1644, un Juif nommé Gaspar Francisco de Kunha, & deux autres sujets de la même religion, donnerent de nouveaux soupçons d'une révolte, en déclarant au Grand Conseil qu'ils avoient été informés par quelques Juifs qui entretenoient correspon-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

Nouvelles entreprises des Portugais.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1643.

dance dans le pays, que les Portugais formoient un complot contre le Bresil. Le Conseil, après les avoir remerciés de leur avis, s'attacha à découvrir quels pouvoient être les projets des Portugais. On apprit par de sûres informations qu'ils attendoient des armes & des munitions par mer; alors on donna ordre au Yacht, nommé le Nieuhouse, accompagné d'une galliote & d'une chaloupe, de croiser sur la côte du Bresil Hollandois, pour observer tous les bâtiments qui en approcheroient.

Le Comte Maurice remet le Gouvernement au Conseil.

Le 22 d'Avril, la commission des Gouverneurs de la Compagnie des Indes Orientales, fut lue dans le Grand Conseil; &, en vertu de cette commission, les Membres du Conseil furent chargés de l'administration du Gouvernement jusqu'à nouvel ordre. Le Comte Maurice pour les revêtir publiquement de son autorité, convoqua une assemblée générale de tous les principaux du pays, tant Ecclésiastiques que de l'Etat civil & militaire, auxquels on joignit même les chefs des Juifs. Elle fut tenue le 6 de Mai, & le Comte

Maurice lui fit la résignation du Gouvernement dont il étoit en possession depuis huit ans. Après quelques compliments sur leur attachement aux hauts & puissants Etats, & quelques remerciments sur le bon traitement qu'il avoit reçu d'eux en qualité de Gouverneur, il leur dit qu'il avoit dressé un mémoire qui pourroit leur être de quelque utilité pour le gouvernement. Tous les Membres du Conseil lui en marquerent la plus vive reconnoissance. Avant la dissolution de l'assemblée, il y eut quelques débats sur le choix d'un Président ; mais ils furent terminés en convenant que toutes choses resteroient comme elles étoient sous le Gouvernement du Comte Maurice : ainsi chacun conserva son rang. La premiere place fut pour M. Hamel, la seconde pour M. Bullaestrete, la troisieme pour M. Vander-Burgh, & ainsi de suite. Tout étant réglé de cette maniere, le Comte Maurice partit du Receif le 11 de Mai 1644, accompagné d'une foule innombrable de peuple, auquel il marqua la plus grande affection. Le 22, il mit à la voile pour la Hol-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1643.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

lande avec une flotte de treize vaisseaux & un gros corps de troupes, ne laissant que dix-huit compagnies à la Garde du Bresil Hollandois.

Ambassade des Hollandois.

Après le départ du Comte, le Grand Conseil résolut de faire une recherche plus particuliere des desseins des Portugais contre le Gouvernement. Dans cette vue, il fut résolu, au mois de Janvier 1644, d'envoyer Gilbert de Wit, Conseiller de la Cour de Justice, & le Capitaine Driko Hoogstrate, alors Commandant en chef du Cap Saint Augustin, à Antonio Telles de Sylva, Gouverneur de Bahia, avec des instructions portant : qu'ils remettroient leurs lettres de créance pour complimenter le Gouverneur au nom du Grand Conseil ; lui renouveller les assurances de l'amitié la plus inviolable ; lui dire que plusieurs des sujets du Bresil Hollandois, après avoir contracté des dettes considérables, tant envers la Compagnie qu'envers d'autres habitants, se retiroient à Bahia ; & le prier pour le maintien de la justice publique, ou de faire mettre ces banqueroutiers en prison, ou de donner avis

de leur arrivée au Gouvernement Hollandois, pour que les sujets lezés pûssent les poursuivre conformément aux regles établies. Ce fut sous ce prétexte spécieux que partirent les deux Députés : mais l'objet réel de leur ambassade fut d'examiner les forces des Portugais tant par mer que par terre ; de découvrir l'état du commerce des Negres ; de connoître s'ils avoient quelqu'autre commerce avec les habitants de Buenos-Ayres : de pénétrer dans les desseins des Portugais contre les Hollandois ; enfin de demander que le Gouverneur ne permît pas que les déserteurs du Receif fussent transportés en Portugal ; mais qu'il donnât ses ordres pour les renvoyer à leur garnison.

Le 8 de Février, ces Envoyés arriverent à Bahia, après avoir jetté l'ancre près la ville de San Salvador, où le Gouverneur envoya, pour les recevoir, le Major Domingo Delgados, & le Capitaine David Ventura. Ils les conduisirent en grand cérémonial devant le Gouverneur qu'ils trouverent accompagné d'un grand nombre de ses principaux

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Officiers. Les Envoyés, admis à l'audience, firent une longue harangue très-étudiée, où ils s'étendirent sur les attentions particulieres de leurs Maîtres pour les Portugais, & sur le desir qu'ils avoient d'entretenir une paix inviolable. Ils ajouterent qu'ils avoient à communiquer des objets plus particuliers, & qui demandoient plus de secret. On leur donna une seconde audience; & le Gouverneur, après avoir entendu leurs propositions, leur répondit en général, qu'il consulteroit son Conseil, & leur donneroit le lendemain le résultat de ce qui seroit délibéré. En conséquence il leur dit, le jour suivant, en termes très-gracieux : que l'affaire ayant été examinée dans le Conseil, il leur remettroit une lettre pour leurs maîtres qui contiendroit toute la réponse qu'il pouvoit leur donner. Les Envoyés répondirent que, puisque les vagabonds étoient en sûreté à Bahia, le Gouvernement Hollandois se borneroit à demander au Gouverneur qu'il lui plût d'en faire remettre les noms, pour qu'on pût seulement savoir le lieu où ils s'é-

toient retirés. Cette demande fut accordée, & ils reçurent leur audience de congé, après avoir été traités avec grande magnificence, & avec toutes les apparences de la plus sincere amitié.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

Rapport des Députés au Conseil.

Les Envoyés, de retour au Receif, remirent la lettre du Gouverneur Sylva au Grand Conseil. Elle ne contenoit que des termes généreux d'égards & d'attention pour les Etats de Hollande, & en particulier pour les Hollandois du Bresil, qui s'étoient adressés à lui pour les différents objets d'instruction secrete dont nous avons parlé. Les Députés rendirent ensuite un compte circonstancié de ce qui avoit fait le principal sujet de leur mission, & dirent au Conseil :

Que, suivant les informations les plus exactes qu'ils avoient pu avoir, les troupes Portugaises, en y comprenant les Negres, & les Brasiliens, ne montoient qu'à trois mille hommes, dispersés en differentes garnisons, dont San Salvador étoit la Principale. Que leurs forces navales étoient très-peu considérables, n'étant composées que de cinquante

NIEUHOFF, Chap. V.

AN. 1644.

petits vaiſſeaux, & Yachts nullement armés en guerre. Que pendant le ſéjour des Envoyés à San Salvador, il étoit arrivé deux vaiſſeaux de guerre Portugais à Bahia, ſous prétexte de protéger leur commerce contre les aventuriers de Danemarck & de Caſtille. Que ces deux vaiſſeaux avoient apporté des ordres de Sa Majeſté Portugaiſe pour empêcher qu'il ne fût conſtruit aucun nouveau bâtiment, ſi petit qu'il pût être, & pour que ſes ſujets ne fiſſent ſortir que les vaiſſeaux en état de réſiſter aux inſultes de l'ennemi ; ce que les Envoyés regardoient comme un avantage pour les Hollandois, en ce que ces ordres alloient néceſſairement augmenter le prix de la voiture du ſucre des Portugais.

Pour ce qui concernoit le commerce des Negres, ils l'avoient trouvé très-peu conſidérable. Cependant ils jugeoient que le prix n'étant que de trois cents écus chacun, ils ne devoient pas y être rares. Il ajouterent à leur rapport, que le 8 de Février, ils avoient vu, à Bahia, deux vaiſſeaux de vingt canons chacun, ſans avoir pu découvrir avec quel-

que certitude qu'elle étoit leur destination, ce qui leur avoit fait soupçonner, avec raison, quelque sinistre dessein ; mais qu'avant leur départ, ils avoient appris que ces bâtiments étoient destinés pour Angola, afin de défendre Masagoa & ses habitants contre les Negres. Ils dirent que le temps en feroit connoître la vraie destination, & qu'ils soupçonnoient toujours que cette expédition avoit quelque autre objet, par les soins qu'on s'étoit donnés pour leur en faire un secret, & parce qu'on avoit eu la plus grande attention à empêcher que les Hollandois & les Allemands n'eussent aucune communication avec ces vaisseaux pendant tout le temps que les Envoyés avoient demeuré à San Salvador.

A l'égard de Buenos-Ayres, ils dirent qu'il n'y avoit point de commerce entre cette place & aucune des Capitaineries Portugaises, & qu'il ne leur avoit pas été possible d'avoir la plus légere information sur les personnes qui concertoient ou qui soutenoient des projets contre le Bresil Hollandois. C'est ainsi

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1644.

que les Envoyés remplirent chacun des articles de leur instruction, & ils y joignirent une description de San Salvador, de ses habitants, de la personne du Gouverneur, des fortifications & de plusieurs autres particularités.

Nouveau projet de révolte.

An. 1645.

Le bruit d'une révolte, qui s'étoit élevé & détruit en 1640, se renouvella avec plus de fondement en 1645. On découvrit, & il fut prouvé presque avec certitude, que les mécontents se disposoient à prendre les armes, fondant leurs espérances sur le secours de Bahia, & sur la foiblesse actuelle des Hollandois, parce que la plus grande partie de leur flotte & de leurs troupes de terre avoient accompagné le Comte Maurice en Hollande. Le Grand Conseil, bien instruit de leur dessein prit toutes les mesures possibles pour le prévenir, & envoya de toutes parts des espions, avec ordre de fonder à fond les inclinations du peuple, & de tâcher de découvrir les chefs de la sédition. Ces précautions furent infructueuses, & l'on ne put faire aucune découverte importante; mais le Conseil Hollandois fut tou-

jours convaincu qu'on tramoit fortement une révolte. On savoit que les Portugais étoient animés, ainsi que nous l'avons déja remarqué, par le mécontentement naturel à un peuple conquis; & comme la différence de religion augmentoit encore leur animosité, on ne pouvoit se tromper en jettant sur eux les soupçons. Le Conseil du Bresil écrivit en conséquence au Conseil des Dix-neuf en Hollande pour lui exposer, dans le plus grand détail, l'état actuel des affaires, lui faire part des informations qu'on avoit eues sur le projet de révolte, & des mesures qu'on avoit prises pour la prévenir. Cette lettre étoit terminée par l'assurance que donnoit le Grand Conseil de ne rien négliger pour s'opposer à l'insolence & aux desseins perfides des ennemis publics & particulieres.

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

Le Grand Conseil eut de nouvelles allarmes sur l'avis qui lui fut donné tant par cette lettre que par divers rapports de la marche d'un corps de Portugais contre la Capitainerie de Sergippe del Rey. Après un mûr examen ce bruit parut sans fonde-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

ment; mais le 30 de Mai on reçut une nouvelle lettre signée *a Verdade under plus ultra*. On la traduisit du Portugais, & l'on trouva qu'elle contenoit : qu'il y avoit un projet formé d'attaquer le Bresil Hollandois ; que Fernandez Vieira étoit le mécontent le plus formidable ; qu'il falloit nécessairement s'assurer de sa personne ; mais qu'on ne devoit le faire qu'avec de grandes précautions, parce qu'il étoit continuellement sur ses gardes ; & que s'il découvroit qu'on en eût l'intention avant qu'on l'exécutât, il étoit vraisemblable que cela l'obligeroit à précipiter le malheur qui menaçoit le Bresil ; qu'il falloit donc apporter autant de diligence que de secret, & qu'il étoit absolument nécessaire de désarmer les habitants des Frégasies particulieres. Ceux qui avoient écrit cette lettre protestoient de la vérité de ce qu'elle contenoit, & de leur attachement au Gouvernement Hollandois : mais ils disoient qu'ils ne pouvoient actuellement se faire connoître par des raisons essentielles pour eux, & qu'ils se découvriroient quand le danger seroit moins grand. Ils ajoutoient, en fi-

nissant, qu'ils croyoient à propos de faire arrêter Francisco Berengel, le beau-pere de Vieira, Antonio Kavalkanti, & tous les chefs du Vergeas. Les écrivains faisoient encore observer dans cetre lettre qu'ils parloient en termes aussi clairs & aussi formels qu'ils l'auroient pû faire de vive voix.

Résolution du Conseil.

Après la lecture de cette piece importante, le Grand Conseil appella à son assemblée Paul de Linge, Président du Conseil de Justice, Cornélius Lichthart, Vice-Amiral, & le Lieutenant Colonel Garstman, afin de prendre, de concert avec eux, les mesures les plus promptes & les plus efficaces pour garantir le Bresil Hollandois des ennemis étrangers & domestiques. On examina les différentes lettres ainsi que les avis particuliers, & l'on décida unanimement que, suivant la situation actuelle des affaires, on ne devoit rien négliger pour remplir trois objets principaux.

Premierement, qu'il falloit pourvoir les Forts, & tous les endroits où il y avoit garnison, de vivres pour deux mois, & donner des or-

NIEUHOFF, Chap. V.

An. 1645.

dres très-précis aux Officiers commandants de ſe tenir très-exactement ſur leurs gardes.

Secondement, il fut réſolu de donner ordre à Jean Leſtry, Commandant en chef des Braſiliens, de tenir ſes gens prêts à ſe mettre en campagne au premier avertiſſement, & en même temps le Conſeil réſolut d'envoyer des eſpions dans tous les endroits où l'on pourroit eſpérer de faire quelque découverte.

Troiſiemement, on convint de demander à Jean Fernandez Vieira, de ſe rendre au Receif avec ſes répondants Franciſco Berengel & Bernardin Karvalho, ſous prétexte de faire avec lui une nouvelle convention qu'il avoit paru deſirer. On jugea que c'étoit le moyen le plus propre à ſe rendre maître de Vieira pour pénétrer enſuite dans tout le complot Portugais, & l'on gagna un Courtier nommé Koin qui ſervoit d'agent dans la convention avec Vieira, pour l'attirer dans le piége. Le Grand Conſeil prit les mêmes précautions pour s'aſſurer de pluſieurs autres ſujets dangereux.

CHAPITRE VI.

On fait des efforts infructueux pour se saisir de quelques-uns des principaux mécontents : On en décrete plusieurs : On arrête deux des Chefs, qui font diverses découvertes importantes, & paroissent avoir été réellement bien intentionnés pour les Hollandois : On leur rend la liberté, & l'on amene un assez grand nombre de prisonniers : On fait de toutes parts, de grands préparatifs pour une attaque ouverte : Amnistie offerte aux rebelles : Soulevement au Cap Saint Augustin : Le Colonel Haus marche contre les Révoltés, ses succès : Affreuse conspiration des Portugais découverte : Vieira & les autres Chefs des Mécontents, font des remontrances inutiles au Conseil : Examen & confession d'Antonio Dolivera.

CONFORMEMENT à la résolution prise par le Grand Conseil, on employa tous les moyens possibles pour attirer Vieira au Re- NIEUHOFF, Chap. VI. An. 1645.

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1645.

ceif ; mais ils furent toujours sans succès, ce qui détermina à envoyer le Lieutenant Denniger avec un parti de soldats pour l'enlever par force de sa maison. Cette entreprise fut aussi inutile, parce qu'il s'étoit caché depuis trois semaines, & Denniger ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit aux maisons d'Antonio Kavalkanti & d'Antonio Biserro.

On donna au Conseil de nouveaux avis que les ennemis étoient en mouvement; mais comme ils furent pour la plûpart sans fondement, ils ne servirent qu'à inquiéter de plus en plus le Gouvernement.

Le Conseil n'ayant pu réussir à se rendre maître de Vieira, décreta un grand nombre de personnes en différentes Provinces. On craignoit que les habitants de Parayba qui étoient chargés de dettes, ne fussent par cette raison, à la tête de la révolte, & l'on y envoya M. Paul de Linge, en qualité de Directeur, avec des pouvoirs à discrétion pour le Gouvernement de Rio-Grande, ainsi que de Parayba. On lui donna les ordres nécessaires pour prendre cent hommes

hommes ſur les vaiſſeaux avec des proviſions à proportion, & pour s'en ſervir tant à la déſenſe du Fort ſainte Marguerite, qu'à contenir les habitants.

MIEUHOFF, Cap. VI.

An. 1645.

On n'avoit qu'une médiocre quantité de proviſions, & l'on jugea convenable de former un petit Camp près de Saint Laurent, & de s'aſſurer des choſes néceſſaires pour tenir en reſpect les mécontents. On donna ordre à plus de quatre cents hommes de ſe mettre en campagne pour former ce camp, & quand on eût examiné la Ville de Moribeka, on prit les meſures convenables pour en augmenter les fortifications. On apprit le même jour que Vieira avoit paru dans ſon moulin, & l'on y envoya des troupes la nuit ſuivante: mais elles revinrent encore ſans avoir pu le trouver. Son homme d'affaires fut interrogé, & l'on jugea par ſes réponſes qu'il étoit impoſſible de tromper la vigilance de ſon maître. On en fut en quelque façon dédommagé par la priſe de Sébaſtien Karvalho, & d'Antonio de Bulhons, deux des ſujets décrétés. Ils furent arrêtés & conduits au Recéif, où

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

le premier fut examiné la nuit même de son arrivée par M. Walbeck, Assesseur de justice ; & tel fut l'aveu qu'il fit dans son interrogatoire.

Détail de la conspiration.

Qu'il étoit l'un des trois qui avoient écrit au Conseil la lettre dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; qu'il avoit signé une association pour faire passer le Bresil Hollandois sous la domination du Roi de Portugal, mais qu'il y avoit été forcé par les menaces de Vieira qui paroissoit être l'ame du complot ; qu'aussi-tôt qu'il avoit eu signé, il en avoit donné avis à Fernand-Vale, & à un troisieme, & que conjointement ils avoient écrit cette lettre. Il ajouta à ses réponses quelques observations sur le plan de la révolte qu'on trouva parfaitement d'accord avec les informations que nous avons rapportées.

Le Conseil étant alors bien convaincu des desseins perfides de Vieira, ordonna de faire de nouveaux efforts pour se saisir de sa personne, ainsi que de son facteur Manuel de Sousa. Toutes les recherches furent encore inutiles ; mais Gaspar Pericie, Notaire public, qu'on préten-

doit avoir dressé l'association, fut arrêté par ordre du Conseil.

Nieuhoff, Chap. VI.

Karvalho, malgré sa déclaration, fut retenu prisonnier jusqu'au 4 d'Août; mais quand le Conseil eut des preuves suffisantes qu'il étoit un des trois amis secrets du Gouvernement qui avoient écrit la lettre, il fut mis en liberté, après de très-vives sollicitations.

An. 1645.

Mesures qu'on prend pour le prévenir.

Le danger approchoit de plus en plus, & exigeoit qu'on fît tous les préparatifs possibles pour se mettre en défense. On donna ordre aux habitants du Receif, & à ceux qui demeuroient sur le bord de la riviere, d'entourer leur habitation de palissades, sous peine d'une amende de deux cents écus: les fortifications de la ville de Maurice furent réparées & augmentées. L'Amiral Lichthart fit avancer deux vaisseaux de garde à des endroits convenables pour prévenir les surprises qu'on auroit pû faire dans le temps de la basse mer; & pour suppléer au défaut de provisions dont les garnisons manquoient, on donna des ordres à plusieurs Commandants militaires pour qu'ils prissent sur les

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

habitants la quantité néceſſaire de farines dont la Compagnie ſe rendit reſponſable. En même temps Paul de Linge partit pour ſon expédition de Parayba à la tête de quinze cents hommes; Bernard Karvalho, qui s'étoit tenu caché, fit demander, & obtint la permiſſion de ſe rendre au Receif pour ſe juſtifier Jean Peſſoa, qui étoit également ſuſpect, demanda auſſi par une lettre qu'on lui permît de comparoître devant le Conſeil, ce qui lui fut accordé de même qu'au Pere Laurent Alkunha, & à quelques autres qui firent la même demande.

Les Portugais ſe mettent en campagne.

Le 16 de Juin, on apprit que André Vidal, avec mille Portugais & un corps de Negres, avoit pris poſte au-deſſus de Saint Antoine, près le moulin à ſucre nommé Topekura, & le même jour on amena priſonniers au Receif deux proſcrits, Jean Karnero de Maris, & Franciſco Dias del Gado.

Dans la confuſion où l'on ſe trouva par toutes ces circonſtances, le Grand Conſeil, après une mûre délibération, jugea néceſſaire de tranſporter le camp de Saint Laurent à Moribeka, afin de mettre en

fûreté la riviere Sangea, de demeurer maîtres de tout le pays jusqu'au Cap de Saint Augustin, & de se conserver le passage libre pour les provisions. On pensa qu'il étoit d'autant plus important de prendre cette mesure, qu'on avoit éprouvé dans les guerres précédentes combien il étoit facile de couper la communication de vivres des parties méridionales au Receif, quand ce poste n'étoit pas mis en sûreté.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

En conséquence de cette résolution, les troupes eurent ordre de marcher à Moribeka, & l'on chargea les Echevins de la ville Maurice d'acheter toutes les provisions nécessaires pour l'usage de ces troupes. On publia aussi une proclamation pour que tous les habitants de Serenhaim, Pojuka, S. Antonio, & Moribeka eussent à se rendre complétement armés, hommes & chevaux à S. Antonio pour y servir sous les ordres du Lieutenant Colonel Gaspar Vander Ley, & du Colonel Jean Heck pour la défense du plat pays. Ceux qui n'étoient pas en état de s'entretenir furent mis au nombre des autres soldats; & le Colonel,

conjointement avec le Lieutenant-Colonel, offrirent de fournir à la garnison quinze cents mesures de farine, sous la condition qu'ils en seroient payés argent comptant.

Le Grand Conseil, qui avoit de fortes raisons pour soupçonner les Brasiliens qui étoient sous sa jurisdiction, d'etre gagnés par Kamaron, résolut de traiter avec leur Chef Listry, & par son entremise de faire en sorte de leur persuader d'envoyer leurs femmes & leurs enfants dans l'Isle de Tamarika, sous prétexte de les mettre à couvert du danger des hostilités ; mais, en effet, pour les y garder comme otage de la fidélité de leurs peres & de leurs maris.

Un nommé Antonio d'Olivera ayant donné avis au Grand Conseil, qu'un nombre considérable de Portugais, commandés par le frere de Kavalkanti, quatre cents Brasiliens aux ordres de Kamaron, trois cents Indiens, de ceux qu'on appelle Rondelas de Sertoa, & cinquante Negres conduits par Henri Dias, devoient marcher de Bahia, au secours des Rebelles, M. Slotenisky fut envoyé avec un petit détachement pour

reconnoître; mais après avoir battu la campagne pendant huit jours, il revint au Receif, ſans avoir fait aucune découverte importante: cependant ſon rapport, joint aux premieres informations, prouva clairement, que toute la révolte étoit la ſuite des intrigues de Vieira.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Amniſtie accordée par le Conſeil.

Le 17 de Juin, le Grand Conſeil, avec l'approbation du Conſeil de Juſtice, fit publier une proclamation pour offrir un pardon général à tous ceux qui s'étoient engagés dans la révolte, à l'exception des Chefs, ſous la condition, qu'ils ſe rendroient en perſonne au Receif, dans les cinq jours après la publication, & y renouvelleroient leur ſerment de fidélité au Gouvernement Hollandois, après quoi, ils jouiroient pleinement & tranquillement de tous leurs biens & privileges. Au contraire, on déclaroit que ceux qui rejetteroient la grace accordée par cette proclamation, ſeroient expoſés au fer & au feu, dans toute la rigueur de l'exécution militaire. On en fit pluſieurs copies, traduites en langue Portugaiſe, & elles furent diſtribuées le lendemain matin en divers endroits.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Commencement des hostilités.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour la plus vigoureuse défense, le Grand Conseil reçut avis que les ennemis, au nombre de plus de quatre mille hommes, étoient en mouvement, & avoient commencé les hostilités dans le district de Pojuka. Ils s'y étoient emparés de deux barques remplies de passagers qu'ils avoient faits prisonniers & passé ensuite au fil de l'épée, excepté un Matelot, qui avoit eu le bonheur d'échapper à leur barbarie. De leur côté, les Habitants après avoir élu pour leur Chef, Tabatinga Amador d'Arravio, avoient pris les armes, & avoient coupé aux Hollandois, la communication par terre, avec le Cap Saint Augustin.

Le 20 de Juin, il arriva au Receif, un Brasilien qui déclara que le Capitaine Jean Bloar de Porto Calvo, l'avoit chargé de lettres pour le Grand Conseil : mais que près de Kamboa, il avoit été attaqué par quelques gens de Pojuka, qui lui avoient pris le paquet, & avoient tué un homme qui l'accompagnoit. Il ajouta que Kamaron étoit posté dans le district de Porto Calvo; mais que

le Capitaine Bloar étoit le maître du Fort.

Cette nouvelle obligea le Conſeil à chercher de nouveaux moyens de défenſe, & le réſultat des délibérations, fut de faire venir d'Allegoas au Receif, les deux ſeules Compagnies qui y étoient. On envoya auſſi-tôt un vaiſſeau qui étoit prêt à mettre en croiſiere à Porto Franciſco, pour prendre ces troupes à bord, ou au moins, ce qu'il en pourroit contenir, avec ordre au ſurplus, de marcher par terre à Rio Franciſco, pour s'y joindre au Capitaine Koin. On ordonna auſſi, que la Garniſon de Serenhaim, trop foible pour la défenſe de la place, joindroit les troupes de Saint Antonio, & en même-temps, on envoya quarante hommes de recrues, pour renforcer la garniſon de l'iſle de Tamarika.

M. Bas & M. Van de Voerde, Conſeillers de la Cour de Juſtice, commencerent, par ordre du Conſeil, l'information contre le Notaire Gaſpar Pereira, pour avoir dreſſé l'acte d'aſſociation contre Jean Kariero de Maris, Franciſco Dias Del Gado, Propriétaires de moulins à

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

fucre, à Pojuka, & contre Sebaftien Karvalho. Ils furent interrogés fur ce qu'ils favoient de la confpiration; & dans cet interrogatoire, qui fut le fecond de Karvalho, il répéta tout ce que nous avons déjà rapporté du premier.

Les Révoltés prennent les armes.

Le même jour, le Grand Confeil reçut une lettre de Saint Antonio, écrite par Meffieurs Ley & Hoek, pour l'informer que toute la Frégafie avoit pris les armes: que les Révoltés avoient fait prifonniers feize ou dix-huit habitants Hollandois, & qu'il étoit abfolument néceffaire d'envoyer des fecours du Receif, pour prévenir les fuites fâcheufes de cette révolte. Le Confeil s'affembla, & quoiqu'il n'y eut que peu de troupes au Receif, on jugea que la flotte qui étoit à la hauteur de Red-land, fuffifoit, pour mettre en sûreté Parayba & Rio Grande, & l'on donna ordre au Colonel Haus, de fe rendre avec cent hommes à Moribeka, d'y prendre les troupes commandées par le Capitaine Wiltfchutt, de paffer enfuite à Saint Antonio, & de fe rendre directement à Pojuka, pour empêcher les Rebelles de couper la

communication entre le Receif & les Garnisons des Places méridionales.

NIEUHOFF, Chap VI.

Cette expédition eut tant de succès, que les Rebelles furent totalement mis en fuite. Le Colonel Haus se rendit maître de la Ville & du Couvent, où il trouva quarante prisonniers chargés de fers, qu'il mit en liberté: mais ayant appris que Kamaron marchoit contre lui avec le principal corps des Révoltés, il fut obligé de demander au Receif des secours, que le Grand Conseil ne put lui envoyer quelques nécessaires qu'ils fussent, parce que cette Place n'étoit déjà que trop affoiblie.

An. 1645.

Le 21 de Juin, le Grand Conseil fit publier un jeûne général, pour le 28 du même mois, afin de rendre graces à Dieu, de l'heureuse découverte de la trahison des Portugais, qui avoient résolu de détruire les Hollandois, dans le temps où ils seroient le moins sur leurs gardes: voici le plan qu'ils avoient formé.

Plan de la conspiration.

Les Mécontents devoient faire des réjouissances solemnelles, les fêtes de la Pentecôte, accompagnées de tournois, auxquels auroient été invités les principaux Chefs du Bresil

N vj

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Hollandois, tant de l'état civil, que de l'état militaire : quand ils auroient été remplis de vin, & jettés dans la plus aveugle ſécurité, par les plus grandes apparences d'hoſpitalité, l'intention des Portugais étoit de les égorger, comme on avoit fait aux Vêpres Siciliennes & au maſſacre de la Saint Barthelemi. N'ayant pu exécuter ce projet exécrable dans le temps indiqué, ils l'avoient remis au jour de Saint Jean, qu'ils avoient regardé comme le temps le plus favorable, parce que ſuivant un concours de circonſtances qui leur étoient bien connues, il étoit plus aiſé d'attaquer alors le Receif, que dans toute autre ſaiſon. Cet affreux projet ayant été découvert avant la Saint Jean, fut totalement détruit, & les deux partis n'ayant plus rien à ménager, n'eurent plus recours qu'aux armes.

Les Portugais n'ont pas entrepris de ſe juſtifier par le prétexte de la fidélité qu'ils devoient à leur Roi, mais par celui de la liberté de conſcience : cependant il eſt très-difficile de croire que le ſoulevement n'ait pas été connu & encouragé par la

Cour de Portugal, ainſi que par le Gouverneur de Bahia. Il paroît contre la raiſon & contre la vraiſemblance, que Kamaron & les autres Chefs euſſent oſé attaquer les Hollandois, s'ils n'avoient été encouragés par quelque Puiſſance ſupérieure. Mucheron aſſura qu'il avoit lu ces mots, dans une commiſſion Portugaiſe. « Cette révolte & cette guerre » ſont entrepriſes pour l'honneur de » Dieu, pour la propagation de la » Foi Catholique Romaine, pour le » ſervice du Roi, & pour la liberté » commune ». Il ajouta, qu'il avoit entendu dire à pluſieurs Portugais, que ſi leur projet ſecret manquoit, ils attaqueroient ouvertement, & chaſſeroient les Hollandois par le fer & par le feu. On a objecté qu'il ne paroît pas probable que le Roi de Portugal eût voulu s'attirer une guerre avec les Hollandois, dans un temps où ſes affaires paroiſſoient dans une ſituation très-équivoque; mais les événements qui ſuivirent, prouvent que cette raiſon eſt ſans fondement.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

Le 22 de Juin, il fut remis au Grand Conſeil, une lettre ſignée de

Requête des Chefs de la révolte.

NIEUHOFF. Chap. VI.

An. 1645.

Fernandez Vieira, Antonio Kavalkanti, Jean Pascoa, Manuel Kavalkanti, Antoine Biserro & Cosme de Erasto Pasos. Ils s'y plaignoient fortement des injustices qu'ils prétendoient leur être faites sur les fausses accusations de certains Juifs, comme s'ils essent été ennemis du Gouverment. Ils disoient qu'ayant été informés que leurs biens & effets avoient été confisqués & remis entre les mains de quelques Hollandois, ils supplioient très-humblement que les cinq jours accordés pour le pardon, fussent prolongés, parce que le temps étoit trop court pour prendre sa résolution sur une affaire aussi importante, & ils demandoient que ce pardon fût rendu général, en ôtant toutes les exceptions. Ils ajouterent dans cette requête, que si on refusoit de leur accorder une demande aussi équitable, ils se croiroient parfaitement innocents devant Dieu & devant tous les Princes Catholiques, de toutes les suites fâcheuses & de tous les malheurs que ce refus pourroit occasionner.

Le Grand Conseil s'assembla pour délibérer sur cette lettre, conçue

en termes si peu modestes : il y eut de très-vifs débats : quelques-uns furent d'avis d'accorder le pardon général qui leur étoit demandé ; mais d'autres, avec plus de justice & de résolution, observerent, que quoique les affaires ne fussent pas dans une situation bien favorable, une lettre aussi arrogante, & où l'on soutenoit le faux avec autant de hardiesse, devoit être traitée avec le plus grand mépris, comme indigne d'être prise en considération. Pendant ces débats, on reçut des avis du Colonel Haus, toujours à Saint Antonio, d'où il marquoit que ses dispositions étoient faites pour attaquer les Rebelles le lendemain, & qu'il avoit la plus grande espérance du succès. En effet, la réussite qu'il avoit eue jusqu'alors, devoit leur donner l'attente la plus favorable ; aussi l'arrivée de l'exprès, termina tous les débats, & l'on résolut de remettre à prendre la lettre en considération, quand on auroit des nouvelles de ce qu'auroit fait le Colonel.

Le 28 de Juin, Mucheron arriva au Receif, avec les deux Compagnies d'Allegoas, qui furent aussi-tôt

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.

partagées dans le fort Quinquerogular & dans le fort Ernest. Ce renfort fut accompagné des lettres de Paul Linge, qui causerent beaucoup de satisfaction: Elles portoient que les Habitants de Parayba, d'où elles étoient dattées, donnoient les plus grandes assurances de leur fidélité, & offroient de prêter un nouveau serment. Il ajoutoit qu'il avoit tout lieu de les croire sinceres, puisque telle recherche qu'il eût pû faire, il n'avoit découvert aucune apparence de révolte ni de mécontentement.

Le 29 de Juin, le Conseil fit expédier une commission spéciale à Balthasar Vander Voerden, pour examiner Antonio d'Oliveira, sur le complot formé par les Portugais, contre le Gouvernement. Il déclara que vers le commencement du même mois, étant dans la maison de Sebastien Karvalho, accompagné de Francisco d'Oliveira, Bernardin Karvalho & Sebastien Karvalho, un certain Portugais bien connu de tous, leur avoit remis une lettre adressée à toutes les personnes présentes, qui contenoit un autre pa-

pier non cacheté ; qu'il avoit commencé à le lire, & avoit trouvé qu'il y étoit écrit, « que les Soussignés se » reconnoissoient pour fideles sujets » de Sa Majesté Portugaise. » Qu'il y avoit remarqué les signatures de Vieira, de Berengar & de plusieurs autres, dont il n'avoit pu lire les noms : qu'il avoit rendu le papier sans le signer, & avoit dit en même-temps à son fils Francisco d'Oliveira, qu'il vaudroit mieux pour lui d'avoir la main coupée, que de signer un tel papier. Il déposa aussi, qu'aucun de ceux qui étoient présents, ne l'avoit signé : qu'il ne connoissoit pas l'écriture ; mais que jugeant qu'il devoit déclarer un complot aussi odieux, il en avoit fait part, deux jours après, à Mathieu Rey, en le chargeant d'en faire sa déclaration au Grand Conseil.

NIEUHOFF, Chap. VI.

An. 1645.



CHAPITRE VII.

Diègo Lopès Leyte, est examiné devant le Grand Conseil : Un parti de Hollandois est mis en déroute : Le peuple d'Iguarasu se révolte : Conduite que tient le Conseil à cette occasion : Mesures prises par le Colonel Haus : Vieira ne néglige rien pour augmenter son parti : On offre le pardon à ceux des Rebelles qui voudront se soumettre : Fernandez Vieira, Antonio Kavalkanti, & Amador d'Arouje sont proscrits : On envoye de nouveaux Députés à l'Isle de Bahia, le Gouverneur les reçoit avec les plus grands égards : Preuves complettes de la trahison des Portugais : Evénements militaires : On reçoit avec le plus grand mépris, quelques remontrances des Chefs de la révolte, & l'on refuse, quelques faveurs demandées pour leurs familles : Les Rebelles mettent le siege devant le Cap Saint Antoine : Ils se retirent aux approches du Colonel Haus.

Nieuhoff, Chap. VII.

An. 1645.

Interrogatoire de Leyte.

MESSIEURS Bullaeſtrete & Dortmont, interrogerent le 30 de Juin, Diego Lopes Leyte, & il leur déclara, que dès le commencement du projet de révolte, les Rebelles avoient, par lettres, ſollicité du ſecours de De Silva, Gouverneur de Bahia, en lui diſant que s'il refuſoit de les ſoutenir, ils ſe rendroient aux Turcs, parce qu'ils préféroient leur domination à celle des Hollandois: que lui, Leyte, avoit ſouvent entendu faire d'horribles imprécations contre Vieira, qui fomentoit ces troubles, & que pluſieurs le regardoient comme un ſcélerat, dont l'unique motif, en excitant la révolte, étoit d'éviter le payement des dettes prodigieuſes qu'il avoit contractées envers la Compagnie.

Le même jour, un petit parti de Braſiliens qu'on avoit envoyé pour eſcorter des farines de Saint Laurent, fut entierement mis en déroute, & il n'en échappa que très-peu. Le Conſeil reçut en même-temps, par un exprès, la fâcheuſe nouvelle de la défection des Habitants d'Iguaraſu,

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

qui avoient pris les armes contre les Hollandois.

On jugea néceſſaire de reſſerrer les fortifications de la ville Maurice, dans un eſpace plus étroit, & d'augmenter les défenſes de cette place, par un nouveau foſſé, avec un parapet, & l'on y fit auſſi-tôt travailler les Negres, ſous l'inſpection de l'Amiral Lichthart.

On fit ſavoir au Conſeil, que les Chefs de la rébellion d'Iguaraſu, étoient Jean-Laurent Frances & Jean Dias Leyte. On apprit auſſi par les Magiſtrats de ce canton, que Vieira avoit fait afficher des papiers très-ſéditieux aux portes des moulins à ſucre: mais que ces Magiſtrats les avoient fait arracher, étant réſolus d'employer tous leurs efforts, pour arrêter les progrès de la rébellion, quoiqu'ils euſſent tout ſujet de croire que le plus grand nombre des Habitants, étoit diſpoſé à y prendre part. Le Conſeil reçut en même-temps d'autres lettres du Capitaine Sleuſter dans l'iſle de Tamarika, qui mandoit que quelques Braſiliens des villages de Saint Michel & de Naſſau, au nombre de quatre-vingt

hommes, & de cent dix femmes & enfants, étoient arrivés dans cette Isle, & que les Brasiliens d'Otta, avoient dessein d'en faire de même. Ces lettres furent accompagnées des dépêches des Magistrats Portugais & des principaux habitants de Goyana, qui assuroient le Gouvernement d'une fidélité inviolable.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Ferdinand Vale, dont nous avons déjà parlé, comme étant un des trois qui avoient écrit au Conseil, pour lui révéler le complot Portugais, fut examiné par Messieurs Vander Voerde & Bas: ses réponses furent semblables à celles qu'avoit faites Sébastien Karvalho, sans aucune variation ni addition importante.

Ferdinand Vale est interrogé.

Le Conseil reçut de nouvelles allarmes, par le bruit qui se répandit, que les Portugais de Bahia alloient envoyer une escadre au secours des Rebelles. Aussi-tôt on donna ordre de faire venir quatre vaisseaux de Red-land au Receif, & l'on envoya des dépêches au Colonel Haus, qui avoit pris & fait pendre un des Chefs de la révolte, afin que ce Colonel revint promptement au Receif,

avec toutes les troupes qu'il pourroit tirer de Pojuka.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Vieira augmente son parti.

Pendant que Haus s'occupoit à pacifier Pojuka; Vieira & Antonio Kavalkanti, qui s'étoient alors déclarés onvertement Chefs de la guerre, employoient non-seulement la persuasion, mais même la force, pour augmenter leur parti, & ils pousserent la cruauté, au point de passer au fil de l'épée quelques-uns de ceux qui refuserent de se joindre à eux. Amador d'Arouje tint la même conduite dans le Pojuka, ensorte que s'étant rendu maîtres des provisions, ils formerent un corps considérable dans le Vergea, pattie par des promesses de grandes récompenses, & partie en imprimant la terreur. Pour mettre le plus d'obstacles qu'il seroit possible à leurs perfides projets, le Grand Conseil donna ordre au Capitaine Blaar, de partir du Receif avec le plus grand secret, à la tête de trois cents hommes, & de se mettre en embuscade près de quelques défilés où l'on pût couper les ennemis, ne doutant pas qu'il ne fît quelques prisonniers par lesquels on pourroit apprendre au

juste, quelles étoient les forces de Vieira ; où il tenoit son principal corps d'armée, & s'il attendoit du secours de Bahia. On ordonna aussi au Colonel Haus, de marcher en toute diligence vers le Vergea, où le Capitaine Blaar se joindroit à lui, & de faire tous ses efforts pour attirer les Révoltés au combat, dans l'espérance qu'un coup frappé à propos, & favorable au Gouvernement, éteindroit probablement la flâme de la rébellion

Il fut agité dans le Conseil, si la conjoncture des affaires n'exigeoit pas qu'on accordât un pardon général, sans exception, à tous les Rebelles qui se soumettroient à le demander, & cette question fut décidée à l'affirmative, parce qu'on jugea ce moyen le plus propre à appaiser les Mécontents.

Le 2 de Juillet, on reçut des lettres du Capitaine Blaar, par lesquelles il marquoit qu'il étoit préparé à attaquer les Rebelles, & disposé à leur livrer bataille en quelque endroit qu'il les rencontrât. Le Colonel Haus écrivit le 4 du même mois, qu'il avoit aussi tout disposé

Nieuhoff, Chap. VII.

An. 1645.

de la maniere la plus avantageuse dans le Pojuka, & qu'il étoit en marche pour Moribeka, où il demeureroit jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres.

On renvoye les femmes & les enfants aux Rebelles.

Les Habitants de Goyana s'étant fortifiés dans la maison de leur premier Magistrat Listry, demanderent au Grand Conseil quarante fusils pour armer ceux qui en avoient besoin, & leur requête fut admise. On donna ordre à Servaes Karpentier, de désarmer tous les Portugais, soit de force, soit de bonne volonté. Il répondit qu'il feroit ses efforts pour les désarmer sans violence; mais qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour le faire autrement. Il dit dans la même lettre, que jusqu'alors, tout étoit demeuré tranquille dans la Goyanne, à l'exception de quelques actes de violence que les Brasiliens avoient commis contre les habitants Portugais. Il fit aussi savoir au Conseil, que la plus grande partie des Rebelles de cette nation, avoient laissé leurs femmes & leurs enfants, & que plusieurs personnes, bien intentionnées pour le Gouvernement, pensoient qu'on devoit obliger

obliger leurs familles à les suivre, pour que ces Rebelles fussent chargés d'un grand nombre de bouches inutiles, qui consommeroient leurs provisions, & retarderoient nécessairement leur marche, ce qui éloigneroit en même-temps des gens, qui, dans les circonstances actuelles, devoient être regardés comme des espions. Lorsque cette affaire eut été mûrement examinée, le Conseil fit publier une Ordonnance, pour que les femmes & les enfants de tous ceux qui étoient engagés dans la rebellion, sortissent de leurs demeures respectives, & se rendissent dans six jours auprès de leurs peres ou de leurs maris, à moins que ceux-ci ne reconnussent leur faute dans le même-temps, & n'eussent recours à la clémence du Conseil.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Vers le même temps, près de mille Brasiliens, dont il y avoit trois cents soixante & neuf hommes, le reste étant des femmes & des enfants, se retirèrent dans l'isle de Tamarika, pour se mettre à couvert des Rebelles; & M. Dortmont, Conseiller des Finances, y fut envoyé d'Iguarasu, en qualité de Directeur absolu.

Niewhoff, Chap. VII.

An. 1645.

On confisque les biens des Chefs des Rebelles.

Le 5 de Juillet, il fut publié une proclamation pour confisquer les biens & effets de Fernandez Vieira, d'Antonio Kavalkanti, & d'Amador d'Arouje, qui y furent qualifiés de traîtres à l'Etat. Par la même proclamation, ces trois Sujets furent proscrits, & l'on promit une récompense de mille écus carolins, à quiconque pourroit prendre vivant, ou tuer chacun desdits Rebelles, avec pardon & rémission de tous crimes précédents; & l'on ajouta que si c'étoit un Esclave, qui fît l'acte généreux de détruire quelqu'un de ces traîtres & perturbateurs du repos public, il auroit la liberté pour récompense.

Pendant que le Grand Conseil travailloit ainsi à réprimer la rebellion, il fut encore allarmé par de nouveaux bruits, qu'on alloit faire partir une escadre de Bahia, pour soutenir les Révoltés. Aussi-tôt on convint d'envoyer une nouvelle députation à Antonio Telles de Silva, pour lui porter les plaintes du Conseil, sur une infraction aussi manifeste de la treve conclue entre le Roi de Portugal & les Etats Généraux.

On nomma pour cette ambassade, Balthasar Vander Voerde, Conseiller de la Cour de Justice, & Disk Van Hoogstrate, alors Commandant en chef au Fort Saint Augustin. On leur donna pour Secretaire, François Kirymen Springapple, & pour Gentilshommes, Gerrard Dirk-laet, Alexandre Sylva & Jacques Swearts.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On envoye une députation au Gouverneur de Bahia.

Les instructions données par le Grand Conseil, aux Députés, portoient; qu'ils s'attacheroient à découvrir les causes de la rebellion, & à pénétrer dans les desseins du Gouverneur; qu'ils lui porteroient leurs plaintes, des secours que les Rebelles avoient reçus par terre, du côté de Rio San Francisco; qu'ils lui demanderoient qu'il rappellât Kamaron & Henri Dias, avec leurs troupes, du Bresil Hollandois, & qu'il les fit punir comme ils le méritoient. On chargea aussi les Députés, dans le cas où le Gouverneur ne donneroit pas quelques preuves d'une sincere amitié, de lui déclarer, que les actes d'hostilité qui avoient déjà été commis, seroient regardés comme une infraction de la paix, & que les Hollandois se jugeroient

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

innocents de toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver, quand ils auroient pris les armes pour leur propre défense, après s'être donnés tant de soins pour terminer cette affaire par de justes représentations.

Lorsque les Députés arriverent à Bahia, ils furent reçus de la part du Gouverneur, par le Lieutenant-Colonel, André Vidal, & par le Capitaine Pedra Kavalkanti, qui les conduisirent au Palais. Ils remirent leurs lettres de créance à Silva, & lui dirent qu'il y trouveroit les différents articles sur lesquels ils avoient le pouvoir de négocier. Le Gouverneur après les avoir lues, leur dit, qu'il étoit prêt à entendre leurs propositions, & ils lui exposerent ainsi le sujet de leur députation.

Que plusieurs Portugais, Sujets des Etats Généraux, ayant pris les armes contre le Gouvernement, en avoient sollicité d'autres, de se joindre à eux, leur faisant entendre qu'ils seroient puissamment secourus du dehors : que Kamaron & Henri Dias, à la tête de leurs Negres & Brasiliens s'étoient mis hostilement en marche

pour Fernambouc, & que plusieurs des principaux mécontens, tels que Vieira, Kavalkanti, Arouje & autres, avoient aussi-tôt quitté leurs habitations pour se joindre à ces troupes étrangeres, afin de travailler conjointement à renverser le Gouvernement Hollandois. Les Députés ajouterent, que leurs maîtres étoient assez puissants pour repousser de semblables trahisons, mais qu'ils ne savoient quel jugement ils devoient porter de cette incursion de troupes étrangeres sur leurs territoires, en temps de paix: que le Grand Conseil & le reste des Habitants, étoient cependant si bien convaincus de la sagesse & de la probité du Gouverneur Silva, qu'ils croiroient faire injure à son caractere, s'ils pensoient qu'il eût encouragé quelques-uns de ceux qui étoient sous sa jurisdiction, à donner le moindre secours à des rebelles, & qu'ils étoient convaincus au contraire, qu'il employeroit tout son pouvoir, comme il convenoit à un bon voisin, pour réprimer des pratiques aussi pernicieuses.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Réponse du Gouverneur.

Le Gouverneur répondit à ces représentations, qu'il n'avoit pas

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

connoiſſance qu'on eût envoyé aucun ſecours aux Rebelles ; que les Braſiliens & les Negres, qui avoient paru en armes contre le Gouvernement Hollandois, n'étoient que des vagabonds, condamnés au banniſſement pour les crimes qu'ils avoient commis à Bahia : qu'ils avoient ſans doute, imaginé ce moyen d'échapper aux pourſuites de la Juſtice, & qu'il en venoit ſouvent de ſemblables, de Fernambouc à Bahia, ſans que cela lui eût jamais donné lieu de ſoupçonner la ſincérité ou l'amitié du Gouvernement Hollandois. Il ajouta, qu'il voyoit avec la plus grande ſatisfaction, que le Grand Conſeil jugeoit favorablement de ſon intégrité; qu'il continueroit de mériter ſon eſtime, quoique la priſe illégale d'un vaiſſeau Portugais, donnât lieu à de juſtes plaintes, & quoiqu'il eût grande raiſon de croire que cette députation, de même que la premiere, avoit pour unique objet, de ſonder ſes intentions & de connoître ſes forces ; mais qu'au ſurplus, il mettroit les lettres des Régents Hollandois devant ſon Conſeil, & qu'il feroit une prompte réponſe aux

Députés : c'est ainsi que se termina la premiere audience. NIEUHOFF, Chap. VII.

A la seconde, le Gouverneur dit aux Députés, qu'il avoit lu la lettre qui lui étoit adressée par le Grand Conseil, & qu'il l'avoit trouvée parfaitement d'accord avec ce qu'ils lui avoient exposé dans leur premiere audience; que la même réponse pouvoit donc suffire pour le présent, mais que voulant donner une plus grande satisfaction à leurs Maîtres, il leur en remettroit une par écrit, & qu'il envoyeroit dans peu au Récéif, des Députés qui expliqueroient plus amplement ses intentions. Conformément à sa promesse, les Hollandois reçurent la lettre qu'il écrivoit au Grand Conseil, & ayant pris leur audience de congé, ils partirent le 20 de Juillet pour le Recéif, où ils arriverent le 28. Ils y rendirent compte de leur députation à leurs Maîtres, & leur remirent la lettre du Gouverneur. Elle contenoit de solemnelles assurances d'amitié de sa part; mais il y parloit de plusieurs sujets de plainte qu'il avoit contre les Hollandois; tels que leur conduite injuste dans la An. 1645.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

conquête d'Angola, & en diverses autres occasions : il sembloit faire entendre que les Régents avoient trop aisément ajouté foi au rapport des Juifs, toujours ennemis mortels des Chrétiens; que par une suite de leurs malicieuses insinuations, on avoit commis des actes d'hostilité contre les habitants Portugais, qui, par les principes de la défense naturelle, avoient été obligés de quitter leurs demeures, & de recourir aux armes, pour leur propre sûreté; qu'à l'égard de la proposition que lui faisoient leurs Seigneuries, d'obliger Kamaron & Henri Dias, de mettre bas les armes, ainsi que ceux qui les suivoient & de revenir à Bahia, il n'avoit pas le pouvoir de les y forcer; mais que pour faire connoître son amitié aux Hollandois, il employeroit toute la force de la médiation : enfin, qu'il envoyeroit dans peu, des Députés a leurs Seigneuries, pour leur donner de nouvelles preuves de ses intentions pacifiques, & du desir ardent qu'il avoit, de mériter de plus en plus la bonne opinion qu'ils avoient de lui, & d'entretenir la correspondance.

Après avoir remis cette lettre au Conseil, M. Hoogstrate déclara de bouche aux Membres, dans une assemblée secrete, que peu de temps après son arrivée à Bahia, trois Portugais, nommés André Vidal, le Capitaine Kunha & Jean de Sousa, avoient essayé de le gagner par des promesses de grandes récompenses; qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour l'engager à rendre au Roi de Portugal le Fort Saint Augustin, où il commandoit, en l'assurant que s'il vouloit le remettre, il en seroit payé par de grandes terres & des emplois considérables; que pour confirmer ce qu'ils lui proposoient, ils lui avoient dit qu'il pouvoit avoir un entretien particulier avec le Gouverneur, auprès duquel il avoit, en effet, été introduit avec autant de précaution que de secret; que Silva l'avoit salué avec les plus grandes marques d'amitié, & l'avoit pressé d'accepter les propositions de Sousa, ajoutant que l'intention des Portugais n'étoit pas de déclarer la guerre aux Hollandois, mais uniquement, de recouvrer ce qui appartenoit incontestablement à leur maître; qu'il

NIEUHOFF, Chap VII.

An. 1645.

Il travaille à gagner un des Députés.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

lui avoit dit de plus, que pour ne causer aucun soupçon à son collegue Van-Voerde, lui, Gouverneur, ne pouvoit s'étendre autant qu'il l'auroit desiré, mais qu'il envoyeroit dans peu, deux Députés au Réceif, que le Capitaine Kunha en seroit un, qu'il auroit le pouvoir de traiter avec lui sur la proposition avancée par Sousa, & que telle convention que Kunha pût faire, elle seroit certainement ratifiée par le Roi leur maître.

Voici quelles furent les opérations militaires qui se firent en l'absence des Ambassadeurs. Le 5 de Juillet, on agita dans le Conseil, si l'on employeroit contre les Rebelles les Tapoyers de Rio-Grande, commandés par leur Roi, Jean Duvy; & après avoir réfléchi sur les inconvénients que recevroient les Habitants, si des Barbares aussi peu disciplinés, passoient par le plat pays, on convint de ne rien décider à ce sujet, jusqu'à ce qu'on eût consulté le Colonel Haus, auquel on avoit écrit en conséquence.

Les Rebelles se mettent en marche.

Le 7, On reçut un exprès du Colonel, pour informer le Conseil,

que son dessein étoit de marcher le lendemain, de Moribeka à Saint Laurent, afin d'attaquer les Rebelles après s'être joint au Capitaine Blaar. Le même jour, le Conseil reçut aussi une lettre du Lieutenant Fléming, qui étoit dans le Pojuka, par laquelle il marquoit que Kamaron étoit en marche contre les Hollandois, & que deux Compagnies des ennemis, s'étoient déjà avancées jusqu'au moulin à sucre de Pikdora. Le Conseil lui envoya aussi-tôt des ordres de se retirer immédiatement à Saint Antonio, s'il ne pouvoit conserver son poste dans le Monastere.

On envoya l'Enseigne Hartstein avec un détachement de quatre-vingt-dix Soldats & de trente Brasiliens, pour joindre le Colonel Haus, & le 8, on donna encore le même ordre à deux Compagnies. Le Conseil regardoit cette expédition comme une des plus importantes, & le lendemain, on fut informé que le Capitaine Blaar avoit fait sa jonction avec le Colonel. Le Conseil fit savoir à Haus, les nouvelles qu'il avoit reçues de Pojuka, & lui marqua d'envoyer des fusils & des Bra-

NIEUHOFF, Chap. VII. An. 1645.

ſiliens au ſecours de Saint Antonio. Le Conſeil reçut auſſi deux lettres de Jean Fernandes Vieira, & d'Antonio Kavalkanti, pour ſe plaindre de la dureté des deux dernieres proclamations: on n'y eut aucun égard, & l'on fut d'autant plus porté à les mépriſer, qu'on apprit que deux jours avant, Amador d'Arouje s'étoit retiré du paſſage de Pinderama.

M. Hoek, Gouverneur de Rio-Grande, fit ſavoir au Conſeil, que juſqu'alors, il n'y avoit eu aucun mouvement dans cette partie: qu'il avoit cependant déſarmé les Portugais, & que les Tapoyers paroiſſoient toujours bien diſpoſés en faveur du Gouvernement. On lui donna ordre auſſi-tôt, d'entretenir une bonne intelligence avec eux, & l'on y joignit des préſents pour Jean Duvy. Quelques Portugais qui habitoient le Breſil Hollandois, demanderent au Conſeil par une requête, que les ſix jours accordés aux femmes & aux enfants des Revoltés pour ſortir du pays, fuſſent prolongés, juſqu'à ce que les chemins qui étoient alors couverts d'eau par le débordement des rivieres, fuſſent devenus

praticables. Cette requête fut rejettée sur les nouvelles qu'on reçut des violences que les Rebelles commettoient, pour forcer les Habitants de se joindre à eux.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Le 13 de Juillet, le Conseil reçut avis du Colonel Haus, qu'il avoit passé la riviere Kapivaribi; qu'en passant par le Matta, il avoit rencontré quatre cents Rebelles, qui, à son approche, avoient pris la fuite à Moribeka; que quelques-uns avoient été taillés en pieces dans leur retraite, & qu'il marchoit à Saint Laurent, où il attendroit de nouveaux ordres du Conseil. On lui en expédia aussi-tôt, pour qu'il les poursuivît sans perdre de temps, afin de les empêcher de prendre de nouvelles forces; & on lui recommanda d'établir ensuite ses quartiers dans quelque endroit où il pût avoir des provisions, parce qu'on ne pouvoit partager avec lui celles du Receif. Le Colonel avoit déjà pris de lui-même ses précautions, ayant envoyé un renfort de cent Fantassins & d'une compagnie de Brasiliens, à M. Ley, Gouverneur de Moribeka, & de Saint Antonio.

Le Colonel Haus défait un petit parti de Rebelles.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

On envoya ordre au Gouverneur de Saint Augustin, d'augmenter ses fortifications, parce qu'il avoit reçu avis de Saint Antonio, que les Rebelles, commandés par Amador d'Arouje, & par Pedro Marina Falkao, avoient pris poste à la vue de M. Ley, qui espéroit les en déloger quand il auroit reçu quelque secours. Arouje avoit fait plusieurs tentatives pour forcer les habitants de Pojuka, à prendre les armes contre le Gouvernement, mais elles avoient été toutes infructueuses.

Pendant que le Colonel Haus étoit occupé contre les Rebelles, dans le Vergea, Pedro Falkao en rassembla un assez grand nombre, pour former le blocus de Saint Antonio, & pour couper les vivres que la Garnison recevoit des cantons voisins. Le Conseil donna ordre aussitôt au Colonel, de ne pas perdre de temps à secourir le Fort, & il se mit en marche la même nuit qu'il les reçut, laissant à Saint Laurent tous les malades avec une Compagnie, sous les ordres du Capitaine Wietschut.

Paul de Linge, Gouverneur du

Parayba, par des lettres dattées du 12 de Juillet, informa le Conseil, que tout demeuroit tranquille dans son district; mais qu'il avoit beaucoup de peine à empêcher les Brasiliens de piller les habitants Portugais, & que ces derniers se plaignoient fortement de ce qu'on avoit remis en liberté des Brasiliens & des Tapoyers, qui leur avoient causé des dommages considérables. Sur cet avis, le Conseil lui expédia aussi-tôt des ordres pour qu'il arrangeât cette affaire le mieux qu'il lui seroit possible, & en même-temps, on lui envoya une proclamation à faire publier, portant défense à tout Militaire, sous peine d'encourir l'indignation du Gouvernement, de rien enlever qui appartint à aucun des Sujets Portugais, qui auroient prêté un nouveau serment de fidélité.

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

Ils font le blocus de Saint Antonio. On y envoye du secours.

Le 15 de Juillet, le Conseil fut informé par M. Ley, que les Rebelles avoient tué quelques Soldats de la Garnison de Saint Antonio, qui étoient sortis pour y faire entrer quelques troupeaux, & qu'ils bloquoient la place de si près, qu'il ne lui étoit plus possible de recevoir

NIEUHOFF, Chap. VII.

An. 1645.

aucunes provisions. Il ajoutoit, qu'il n'y en avoit que pour très-peu de jours, ce qui mettoit la place dans le plus grand danger. Aussi-tôt le Conseil ordonna au Colonel Haus de partir de Saint Laurent avec quelques petits partis qu'on lui joignit, pour secourir Saint Antonio; mais on ajouta, que si le Colonel pensoit qu'il fût imprudent de s'y rendre en personne, le Capitaine Blaar entreprendroit cette expédition, d'autant que la conservation du Cap Saint Augustin, dépendoit entierement de celle de cette place.

Conformément à ces ordres, le Colonel Haus se mit en marche, avec tant de succès, que Pedro Falkao, sur la premiere nouvelle qu'il eut de son approche, leva le siege, rassembla plusieurs petits détachements qui étoient répandus dans les environs de Saint Antonio, Pojuka & Moribeka, & avec environ six cents hommes, se retira au corps d'armée des Rebelles, dans le Vergea de Moribeka.

CHAPITRE VIII.

Instructions du Conseil au Colonel Haus : Le Roi Jean Duvy, offre de lever des troupes & de marcher contre les Rebelles : M. Ley propose aussi d'en enrôler : Les Tapoyers massacrent trente-cinq Portugais, qui avoient mis bas les armes : Les Rebelles sont défaits : Ils remportent peu de temps après, une grande victoire sur les troupes Hollandoises, commandées par le Colonel Haus : Les Hollandois sont harassés de plusieurs côtés : Ils envoyent en Europe pour solliciter du secours de leur pays : Conduite dissimulée du Gouverneur des Isles de Bahia : Combat naval entre les Portugais & les Hollandois : Les premiers sont entierement défaits : Il court des bruits fâcheux au desavantage des Hollandois : Ils sont détruits par l'Amiral Portugais.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

LE Conseil fut informé par des lettres du Colonel Haus, qu'il avoit été obligé de mettre ses troupes

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Ordres du Conseil, au Colonel Haus.

en quartier de rafraîchissement, à Moribeka, parce qu'elles avoient été très-fatiguées par la longueur des marches; mais qu'il avoit envoyé le Capitaine Blaar avec des Soldats frais & courageux pour s'emparer de deux barques chargées de munitions, que Pedro de Kunha avoit conduites dans le Port de Gallinas. Le Conseil approuva la conduite du Colonel, & lui donna de nouvelles instructions pour qu'il veillât soigneusement sur les mouvements des Rebelles, qui s'étoient retirés dans les bois, avec ordre, s'il jugeoit qu'ils devinssent trop forts pour leur tenir tête, de se retirer au Receif. Il fut aussi averti, qu'Amador d'Arouje, avec les différents partis de Rebelles, rassemblés de Saint Antonio & de Pojuka, étoient partis le jour précédent, de Moreno Gardo, pour joindre leurs troupes, commandées par Fernandez Vieira.

Rio-Grande étant menacé d'une invasion, par Kamaron, du côté du sud, & par les Brasiliens de Siara & de Maranhaon, du côté du nord, les habitants Portugais furent tous désarmés; on mit leurs armes dans

le Fort Keulen, & l'on arrêta un nommé Antonio Vitello, avec son fils, par le Conseil du Roi Duvy, qui les chargea d'avoir eu part au meurtre des Hollandois, à Siara, & d'avoir commis plusieurs autres actes de rebellion. On porta au Grand Conseil, des plaintes contre plusieurs Portugais de ce district, qui avoient opprimé les Hollandois, & l'on apprit en même-temps, que le Roi Duvy étoit prêt à conduire ses Tapoyers contre les Révoltés.

NIEUHOFF, Chap. VIII. An. 1645.

Le 24 de Juillet, M. Ley se rendit au Conseil, & y fit plusieurs propositions. Il dit qu'il croyoit à propos de forcer les jeunes gens de la ville Maurice & de Saint Antonio, de prendre les armes contre les Rebelles, parce qu'il y en avoit un grand nombre qui ne vouloient pas s'engager volontairement; qu'il seroit d'une bonne politique, de faire sortir la garnison de Porto Calvo, pour paroître plus formidable en campagne; ainsi que de partager les troupes de terre en deux corps, afin qu'elles fussent mieux en état de se soutenir dans le plat pays, & de donner du secours à la garnison de Saint

Le Conseil refuse de lever des hommes par force.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Antonio. Le Conseil n'approuva que cette derniere proposition, & défendit de prendre de force aucun des habitants de Saint Antonio, Pojuka ou Moribeka; mais on donna pouvoir à Messieurs Ley & Heck, d'enrôler tous ceux qui s'offriroient volontairement pour quatre mois, à la paye de neuf écus par mois. A l'égard de Porto Calvo, on jugea qu'il seroit trop dangereux de laisser cette Place sans garnison; & quand au partage des troupes de terre, on résolut de consulter le Colonel Haus.

Par des lettres que Hans-Vogel écrivit de Sergippe del Rey, le 18 & le 27 Juillet, le Conseil fut informé que le même Vogel, ayant envoyé un parti pour avoir quelques nouvelles de Kamaron, on avoit pris un Portugais chargé de lettres pour Rio-Francisco; que ce Portugais lui avoit dit, que Kamaron étoit entré dans le Sergippe del Rey, & que trois ou quatre petits vaisseaux, avec des troupes à bord, sous les ordres d'André Vidal, avoient mis à la voile de Bahia pour Marahaon & Tiara. Les lettres interceptées aux Portugais, furent examinées dans le

Conſeil, & fournirent des preuves évidentes que ceux de Bahia avoient au moins part à la rebellion: on en trouva une entre autres, de l'Evêque de cet endroit, à un Moine du Receif, où il diſoit à ce Pere, qu'il eſpéroit qu'ils ſe verroient dans peu. En conſéquence de cette découverte, on donna ordre au Procureur fiſcal de faire des recherches, & de connoître à fond, s'il lui étoit poſſible, la ſecrete correſpondance qu'il y avoit entre l'Evêque & le Religieux. Pendant qu'on étoit occupé de ces objets au Receif, on apprit que les Tapoyers de Rio-Grande, avoient maſſacré trente-cinq Portugais, dans le moulin à ſucre de Kunha, ce qui cauſa beaucoup de chagrin au Conſeil, parce qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient mis bas les armes, conformément à la premiere proclamation, ce qui pouvoit donner un grand avantage aux Rebelles, & en attirer beaucoup à leur parti par la crainte d'un ſemblable événement. M. Linge demanda du renfort pour tenir en reſpect les Tapoyers; mais le Conſeil préféra

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

de donner ordre à un détachement de les conduire au Receif.

An. 1645.

Le Colonel Haus est défait par les Rebelles.

Les troupes du Colonel Haus étant suffisamment rafraîchies, il se mit en marche, du consentement du Conseil, pour chercher les Rebelles, les rencontra & les attaqua avec tant de succès, qu'ils se retirerent d'un lieu à un autre, jusqu'au 3 d'Août, qu'ils se mirent à couvert sous une hauteur escarpée, où ils formerent un retranchement, & où ils n'étoient accessibles que d'un seul côté. Le Colonel, dans l'espérance d'une victoire complette & décisive, les y poursuivit; mais les suites fâcheuses d'une entreprise aussi imprudente que hardie, prouverent clairement que le courage sans conduite, est une vertu inutile ou plutôt dangereuse dans un Commandant. Les Rebelles profitant de l'avantage de leur situation & de la supériorité du nombre, l'obligerent de se retirer avec perte de cent hommes, quelques-uns disent même de cinq cents, entre lesquels fut le Capitaine Lor.

Après cette défaite, & sur la nouvelle que les Rebelles attendoient

du secours de Bahia, Haus jugea qu'il devoit se retirer au Receif, & que ses troupes étoient absolument nécessaires à la défense de cette place.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Le premier d'Août, deux Portugais, nommés Gonsalvo Cabral de Kaldos, & Thomas Pais, furent condamnés comme complices de la rebellion. Le même jour, on reçut des lettres de Serenhaim, par lesquelles le Conseil fut informé, qu'il avoit paru beaucoup des Révoltés aux environs; qu'ils s'étoient rendus maîtres de la riviere; avoient coulé à fond toutes les barques; avoient pillé d'Ingenio Formosa, & avoient tué tous les animaux qui appartenoient aux Hollandois, sans faire aucun mal à ceux des Portugais.

Ils remportent plusieurs avantages.

Le Conseil allarmé & embarrassé par les nouvelles désagréables qu'il recevoit de toutes parts, jugea avec raison, qu'il n'y avoit que la force qui pût ramener les Rebelles; mais comme ce moyen n'étoit pas en son pouvoir, & que les troupes Hollandoises diminuoient de jour en jour, on prit la résolution d'envoyer en Hollande M. Vander Voerden,

On demande du secours en Hollande.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

pour instruire le Conseil des dix-neuf, de l'état actuel du Bresil. On lui donna les instructions nécessaires, & il mit à la voile du Receif, avec une lettre, dans laquelle on exposoit dans tout son jour, la conduite perfide d'Antonio Telles de Silva, qui, sous le masque spécieux de l'amitié, s'efforçoit secrettement de corrompre un des Officiers Hollandois, & qui envoyoit des secours aux Rebelles. Le Grand Conseil du Bresil, soumettoit l'examen de cette affaire au Conseil des dix-neuf, & demandoit que leurs Seigneuries prissent les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour prévenir la destruction totale de la Colonie, en y envoyant les secours nécessaires à sa défense.

On arme une flotte à Bahia.

Après avoir suivi les Hollandois dans toute leur conduite, il est temps que nous retournions à Bahia. Aussitôt après le départ de Messieurs Vander Voerden & Hoogstrate, le Gouverneur Silva donna ses ordres, pour que toutes les troupes de terre & de mer qu'on put rassembler, montassent à bord de douze vaisseaux, qui étoient prêts à les recevoir

avec

avec les armes, les munitions & les provisions nécessaires, pour l'invasion projettée. Jérome Serao de Payvo, fut nommé Commandant de la flotte, & les troupes de terre furent mises sous les ordres du Colonel Martin Moreno.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Cet armement qu'on avoit équipé sous prétexte de forcer les Rebelles à l'obéissance, eut ordre de faire voile le plus secrettement qu'il seroit possible de Bahia à Fernambouc, pour y débarquer les troupes de terre au port le plus convenable, qu'on jugea être celui de Tamandre; après quoi, la flotte devoit se rendre au Receif, où l'Amiral avoit ordre de remettre lui-même une lettre du Gouverneur au Grand Conseil.

Les troupes de terre*, qui furent débarquées le 28 de Juillet, étoient commandées par le Colonel Martin Moreno, & par André Vidal. Elles étoient composées de dix-huit cents ou deux mille hommes, entre lesquels il y avoit plusieurs excellents Officiers, & tout le corps étoit très-bien fourni de toutes sortes de munitions de guerre.

Les Portugais commencent ouvertement les hostilités.

Le flotte Portugaise de l'Amiral

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Payva, fut jointe par une autre flotte de Rio de Janeiro, que commandoit l'Amiral Salvador, & elles dirigerent ensemble leur cours vers la baie de Fernambouc.

La premiere nouvelle que le Grand Conseil reçut de ces mouvements des Portugais, fut par le Capitaine d'un petit vaisseau, qui rencontra leur flotte, composée de vingt-huit ou trente voiles, à la hauteur d'Una, & qui fut poursuivi par trois, qui lui envoyerent plusieurs volées de canon. Vers le même temps, le Major Hoogstrate écrivit du Cap Saint Augustin, pour donner avis qu'un corps de troupes débarqué à Una, avoit marché à Serenhaim, avoit pris cette Place, & avoit donné quartier aux Hollandois; mais que les Brasiliens avoient été passés au fil de l'épée. Le Conseil donna ordre à M. Ley de quitter le Fort Saint Antonio, & de marcher avec sa garnison au Cap Saint Augustin, où l'on envoya un secours de provisions. On fit aussi mettre en état, la petite flotte que les Hollandois avoient dans le pays, afin de servir à défendre leurs territoires, & en même

temps on fit savoir l'arrivée des ennemis à tous les Gouverneurs, dans les différents districts. NIEUHOFF. Chap. VIII.

Le flotte Portugaise jetta l'ancre pendant la nuit, devant le Receif, & le lendemain matin, l'Amiral envoya deux Députés à bord de l'Amiral Hollandois. Ils étoient chargés de deux lettres du Gouverneur de Bahia, d'une de l'Amiral Salvador, & d'une de l'Amiral Payva, outre une du Gouverneur Silva, à Vieira & à Kavalkanti. L'Amiral Lichthart, ayant mis les Députés à terre, ils remirent les lettres au Conseil; elles furent traduites, & l'on trouva qu'à l'exception de quelques belles paroles & des protestations d'amitié, elles ne contenoient que des arguments pleins de sophismes, pour persuader au Conseil Hollandois, que leur bon ami, le Gouverneur Silva, leur envoyoit du secours par terre & par mer, pour détruire la rébellion, quoiqu'ils lui eussent déclaré qu'ils seroient beaucoup plus satisfaits s'ils faisoit publier une proclamation severe contre les Rebelles. Les Députés ajouterent de bouche, que le Gouverneur auroit An. 1645.

obligation au Grand Conseil, s'il vouloit bien écrire à son maître, le Roi de Portugal, pour lui faire connoître sa conduite.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Conduite artificieuse du Gouverneur de Bahia.

En rapportant la conduite artificieuse de Silva, on ne doit pas obmettre d'observer, que dans sa lettre à Vieira & aux autres Rebelles, il les nommoit Sujets du Roi, pour la défense desquels il avoit envoyé les secours nécessaires : mais avec la pitoyable restriction qu'ils devoient employer tous les moyens de douceur pour ramener les Rebelles à l'obéissance envers le Gouvernement Hollandois.

En examinant la maniere d'agir du Gouverneur, on voit évidemment, qu'elle étoit contraire aux intérêts & aux intentions du Conseil, & que bien loin de rappeller ses Sujets Portugais qui s'étoient joints aux Révoltés, il leur envoyoit des troupes pour les soutenir. Il paroît aussi que l'arrivée d'une flotte aussi formidable devant le Receif, n'avoit d'autre objet que d'encourager les Rebelles ; aussi les Hollandois le regarderent comme un traître & comme un ennemi plein de projets arti-

ficieux. La présence des Portugais leur causa d'autant plus de chagrin, que toutes les forces navales Hollandoises en cette partie du monde, n'étoient composées que de cinq vaisseaux. Il est vrai qu'ils étoient prêts à mettre à la voile ; mais en général assez mal équipés, & aussi mal pourvus de munitions, particulierement de poudre à canon.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Le Conseil, après avoir mûrement délibéré sur les circonstances actuelles, résolut d'une voix unanime, d'envoyer remercier l'Amiral Salvador du secours qu'il proposoit, & le prier pour différentes raisons, de sortir du Port avec sa flotte. Conformément à cette résolution, le Grand Conseil écrivit à l'Amiral, dans l'espérance, au moins, de gagner du temps pour armer deux vaisseaux, & les joindre à la flotte Hollandoise, afin de la mettre en état de tenir contre les Portugais, s'ils commençoient les hostilités : mais il ne resta plus aucun doute, quand on vit que les vaisseaux ennemis étoient sous voile le 14, dès le point du jour.

NIEUHOFF, Chap. VIII.

An. 1645.

Tous les Membres du Conseil jugerent alors que le Gouverneur de Bahia, n'avoit d'autres vues que de les amuser, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable de détruire leur Gouvernement, & l'on donna ordre à l'Amiral Lichthart, de traiter les Portugais en ennemis, par tout où il les rencontreroit.

On fut informé que les Portugais avoient dessein de débarquer quelques troupes dans la Baye de Frackona, & M. Linge eut ordre de rassembler tous les Soldats & les Tapoyers qu'il pourroit trouver, afin d'empêcher la jonction des Portugais avec les Rebelles, dans cette Capitainerie. On mit en question, s'il ne feroit pas à propos d'y envoyer quelques vaisseaux, sous les ordres de l'Amiral Lichthart, avec des ordres positifs d'attaquer les Portugais le plutôt qu'il feroit possible; mais après plusieurs débats, on convint qu'il étoit plus à propos d'attendre que les forces navales Hollandoises eussent acquis toute l'augmentation qu'on pouvoit leur donner, en équippant diligemment tous les

vaisseaux, & en suppléant au défaut de Matelots par tous les hommes qu'on trouveroit en état de faire ce service, dans les troupes de terre, qui étoient au Receif.

NIEUHOFF. Chap. VIII.

An. 1645.

La flotte Portugaise est defaite.

L'affaire étant alors dans le plus fort de la crise, le Conseil fit tous les préparatifs nécessaires tant pour se défendre que pour attaquer. Aussitôt que la flotte fut en état, elle mit à la voile, sous les ordres de l'Amiral Lichthart, pour la baie de Tamandre, où elle attaqua les Portugais, Amiral contre Amiral. Après un combat très-vif, où il y eut plus de sept cents ennemis de tués, leur Amiral fut fait prisonnier, & plusieurs de leurs vaisseaux furent coulés à fond. Lichthart fit part de ce succès au Conseil par une lettre, dans laquelle il lui promit de revenir promptement au Receif, d'autant qu'il n'y avoit pas apparence d'engager le combat de nouveau.

Le bruit se répandit, que dans cette action entre les deux flottes, les Hollandois avoient agi très-cruellement; mais l'Amiral Portugais Payva, écrivit à André Vidal,

NIEUHOFF, Chap. VIII

An. 1645.

justifia leur conduite, & fit les plus grands éloges du traitement généreux que les prisonniers & les blessés en avoient reçu.



CHAPITRE IX.

Le Fort Serenhaim est pris par les Portugais, qui y commettent plusieurs cruautés : Ils font leurs efforts pour s'en justifier : Les Hollandois réfutent leurs raisons : Les Portugais attaquent le Cap Saint Augustin, qui est livré pour une somme d'argent avec toute la garnison : Portrait du traître qui vend cette place : Le Colonel Haus se retire avec ses troupes : Résolution des Brasiliens : Plusieurs Officiers Hollandois sont faits prisonniers, traitement qu'ils éprouvent : Zweers & Broekhausen sont en danger d'être assassinés : Le premier est mis à la torture : On les envoye en Hollande : Nouvelles fâcheuses de Rio Saint Francisco : Amnistie publiée par le Conseil Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Lettres insultantes de Vidal, contre les Hollandois.

EN réponse à la lettre de l'Amiral en faveur de la conduite des Hollandois, André Vidal répliqua qu'on pouvoit produire un grand nombre d'exemples des cruautés commises contre les Sujets de Sa Majesté

Portugaiſe, dont il eſpéroit qu'on tireroit une vengeance auſſi prompte que rigoureuſe. En même-temps, il écrivit au Grand Conſeil, une lettre remplie de plaintes, dans laquelle il demandoit, ou plutôt il ordonnoit aux Membres de prendre garde à la conduite qu'ils tiendroient à l'avenir avec les Portugais, pour ne les pas mettre dans la néceſſité d'uſer de repréſailles.

NIEUHOFF Chap. IX.

An. 1645.

Les Portugais s'emparent de Serenhaim.

En s'emparant du Fort Serenhaim; les Portugais publierent une déclaration ſpécieuſe, où ils diſoient qu'ils étoient venus comme médiateurs dans les territoires Hollandois: mais que trouvant leurs compatriotes traités avec une barbarie ſans exemple, & même craignant pour leur propre sûreté, quoiqu'ils vinſſent en qualité d'amis, ils étoient forcés de ſe précautionner contre les trahiſons des Hollandois. Il parut évidemment, que ceux qui faiſoient ces plaintes, étoient en effet les plus coupables; car auſſi-tôt après la reddition de Serenhaim, contre les termes exprès de la capitulation, ils commencerent à dominer dans tout le pays, comme s'ils en euſſent été

les maîtres inconteftables. Ils mirent à mort trente Brafiliens, quoique protégés par le traité, & commirent plufieurs autres actes de violence, également injuftes, quoiqu'ils ne fuffent pas auffi cruels. Cependant ils donnerent des fauvegardes aux habitants Hollandois ; mais il y en eut deux qui quitterent le diftrict de Serenhaim, voyant que les affaires tournoient auffi défavantageufement.

Les Commandants Portugais, qui vouloient toujours donner une couleur favorable à leur conduite, écrivirent une longue lettre au Grand Confeil, où ils répeterent avec les plus grandes exagérations, les plaintes qu'ils avoient déjà faites, & en ajouterent de nouvelles, pour prouver leurs intentions pacifiques. En même-temps qu'ils envoyerent cette lettre, ils firent publier une proclamation pour ordonner à tous Portugais, de quelque état qu'ils fuffent, de comparoître devant eux, dans l'efpace de huit jours, afin de rétablir la tranquillité publique, par la réconciliation des Parties contendantes. Le Grand Confeil réfolut de ne faire à cette lettre, qu'une très-

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

courte réponse, & il ordonna aux deux Conseillers de Wit & Moucheron, de réfuter la proclamation, conjointement avec Monsieur Walbeck, par une autre piece de même nature, où ils prouverent que les désordres survenus, devoient uniquement leur origine aux Rebelles & à leurs adhérents, afin de justifier & d'éclaircir la conduite du Conseil du Bresil aux yeux du Conseil des dix-neuf en Hollande.

Hoogstrete livre aux Portugais le fort Saint Augustin.

Après que ces discussions par écrit, eurent préparé à celles qui devoient se faire par les armes, les troupes Portugaises, débarquées depuis peu, venant de Bahia, marcherent vers le Cap Saint Augustin, où elles furent jointes par Kamaron Dias & par les Habitants. Ils résolurent d'assiéger le Fort de Vander Dussen; mais le Grand Conseil, ayant été informé de ce projet, envoya Monsieur Bullaestrete & l'Amiral Lichthart, pour examiner les fortifications, & pour les mettre dans l'état de la meilleure défense qu'il seroit possible, vû les circonstances actuelles. Ils remplirent leur commission avec la plus grande diligence, mais on n'en retira

que très-peu d'avantage, par ce qui arriva peu de temps après. Le Major Hoogstrate sur la fidélité duquel le Grand Conseil croyoit être en assurance, vendit le Fort pour la somme de dix-huit mille écus, jointe au commandement d'un régiment de déserteurs Hollandois. C'est ainsi qu'une place d'aussi grande importance, fut livrée par la trahison d'un homme qui paroissoit hors du danger de la corruption, après les découvertes qu'il avoit faites secrétement au Grand Conseil. Cet homme qui devoit toute sa fortune à la Compagnie, non-seulement, fut assez ingrat pour vendre le Fort, mais encore pour livrer toute la garnison aux ennemis. Pour aggraver sa trahison, supposé qu'une action aussi horrible, puisse recevoir quelque nouveau degré d'atrocité, on reconnut par plusieurs lettres qu'il en avoit formé le projet même avant le temps où il alla avec Monsieur Voerden, en qualité de député à Bahia. On peut donc conclure avec justice, que la découverte qu'il fit des propositions du Gouverneur, étoit pour écarter tout soupçon, pour gagner

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

la confiance du Grand Conseil, & pour s'assurer les moyens de trahir sa patrie en général & ses amis en particulier.

Le Colonel Haus, craignant que les troupes Hollandoises qui étoient dans le camp, ne fussent en danger d'être taillées en pieces par la supériorité des ennemis, proposa de les faire retirer au Receif, tant pour leur propre sûreté que pour la défense de cette place. Après quelques oppositions, sa proposition fut approuvée, & il fut résolu le 15 d'Août, que ces troupes se retireroient au Receif avec la plus grande diligence; mais le Capitaine Wiltschut avec cinquante hommes, eurent ordre de demeurer pour protéger les Fourageurs.

Les Hollandois sont mis en déroute.

Conformément à cette résolution, Haus partit du Receif pour commander la retraite; mais il fut si lent, dans ses opérations, qu'il laissa écouler une nuit & un jour sans faire aucun mouvement, ce qui donna le temps à André Vidal de tomber sur lui. Les troupes ennemies étant de beaucoup supérieures en nombre à celles des Hollandois, Haus fut mis

en déroute, & lui-même fut forcé de fuir dans la maison de de Wit, où il se rendit ensuite à discrétion. Ce malheur vint entiérement de la négligence ou de l'ignorance de Haus : comme le Capitaine Wiltschut le lui fit bien sentir. Le Colonel lui ayant demandé ce qu'il croyoit qu'on dût faire, le Capitaine répondit, « Monsieur, vous ne nous demandez jamais nos avis, que lorsque les affaires sont dans un état irréparable ; faites ce que vous jugerez être le mieux ». NIEUHOFF, Chap. IX. An. 1645.

Les Portugais commirent encore en cette occasion, de nouveaux actes de cruauté. Les Hollandois eurent quartier par la capitulation; mais les Brasiliens, qui avoient embrassé leur parti, furent passés au fil de l'épée. Cette barbarie jetta leurs femmes dans un tel désespoir, que saisies d'indignation, par une intrépidité qui fait horreur à la nature, elles casserent la tête à leurs enfants, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir des ennemis. Cruauté des Portugais.

Tous les Hollandois, au nombre de deux cents cinquante, ayant été faits prisonniers, avec le Colonel

NIEUHOFF. Chap. IX.

An. 1645.

Haus, ainsi que les Capitaines Blaar & Listry; Fernandès Vieira & plusieurs Habitants solliciterent André Vidal de les leur remettre entre les mains, sans doute pour les sacrifier à leur vengeance. Vidal fut assez généreux pour les leur refuser, & il envoya sous une bonne escorte, les prisonniers à Bahim. Ils y furent assez mal entretenus, n'ayant que deux schellings & sept sols & demi par semaine, avec une mesure de farine pour dix jours. Le principal corps des Hollandois échappa ainsi par les soins de Vidal, au danger d'être massacré; mais les malades, & ceux qui, par quelque autre accident, furent obligés de demeurer, devinrent les victimes de la cruauté de leurs ennemis.

Les prisonniers de Bahia eurent la liberté de se promener dans la ville, à l'exception du Colonel & des Capitaines, qui furent consignés dans leurs maisons, avec défense de les laisser parler à personne, sans une permission particuliere.

Les prisonniers Hollandois envoyent des Espions à leurs compatriotes.

Après la reddition du Cap Saint Augustin, la garnison fut désarmée, & conduite à Saint Antonio. Du

nombre des prisonniers*, étoient Isaac Zweers, depuis Vice-Amiral de Hollande, Abraham Van Millingen, & Jean Broekheusen : le traître Hoogstrate fit ses efforts pour les séduire, & pour les porter à s'engager au service Portugais; mais il ne put y réussir, parce que ces hommes étoient d'une fidélité à toute épreuve. Bien loin de chercher à se tirer de captivité par des vues sordides, ils travaillerent au bien de leur pays; car ayant appris que les Ennemis devoient attaquer l'isle de Tamarika, ils résolurent de le faire savoir, s'il étoit possible, au Grand Conseil. Isaac Zweers gagna avec beaucoup de peine, & par des promesses d'une grande récompense, un Trompette Hollandois, nommé Stomp, pour être le porteur de cet avis, & crainte que quelque accident ne l'empêchât de remplir sa commission, Zweers acheta un autre messager, nommé Pierre Ritvaur, Boulanger, & il lui donna sur sa propre demande, une lettre, par laquelle il certifia que cet homme n'avoit jamais servi les Portugais.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Les prisonniers Zweers & Broek-

Ils sont découverts.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

heusen, ayant appris que leurs vies étoient en danger, jugerent qu'on avoit fait quelque découverte de leurs couriers secrets, & qu'il étoit à propos qu'ils se missent en sûreté. Ils demanderent permission au Colonel Falkao, d'aller à Algodais, ce qu'il leur accorda; mais ils se trouverent bien-tôt dans le danger le plus imminent. Le Boulanger avoit été pris par deux Portugais; il fut retenu à cause du certificat qu'on trouva sur lui, & on le mit à la torture, ce qui causa un si grand mouvement parmi les habitants de Saint Antonio de Cabo, qu'ils insisterent à ce qu'on leur fît remettre Zweers & Broekheusen, des Algodais, afin de les mettre en pieces. Ils auroient certainement exécuté leurs menaces, sans l'interposition du Capitaine Ley.

Ce fut avec beaucoup de peine, que le secret fut gardé de ce côté, mais le Boulanger, malgré la torture, ne déclara rien d'important. Il fut prêt d'être découvert par une autre voie: la femme du Trompette dit à quelques personnes de sa connoissance, que son mari étoit allé au

Receif, quoiqu'on lui eût répété plusieurs fois, qu'elle devoit dire qu'il avoit pris une autre route. S'il est vrai que son imprudence prouve qu'il est presque impossible à une femme de garder le secret, au moins elle fit voir, en souffrant la torture sans rien découvrir de plus, que les personnes de son sexe, ont assez de résolution pour être inébranlables aux tourments.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Le Major Hoogstrate jugeant qu'il étoit dangereux de garder plus longtemps les prisonniers à Fernambouc, ils furent tous envoyés aux Algodais, On leur demanda durement s'ils vouloient se mettre au service de Sa Majesté Portugaise, en déclarant que ceux qui le refuseroient, seroient envoyés à Bahia, dont le chemin par terre, étoit très-long & très-rude. Lorsqu'on fit cette question à Zweers & à Broekheusen, ils répondirent, comme ils avoient déjà fait avec la résolution la plus généreuse, qu'ils mourroient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. On les emmena avec les autres prisonniers à Pojuka, & à peine y furent-ils arrivés, qu'il y eut des ordres pour ra-

On met un Officier à la question.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

mener Zweers au Cap Saint Auguſtin. Il y fut mis à la queſtion, pour ſavoir de lui la raiſon du voyage du Trompette au Receif: mais il eut le courage de ſouffrir la rigueur de la torture & de tromper l'eſpérance de ſes bourreaux. Enfin étant demeuré ſix ſemaines en priſon, il fut envoyé à Bahia, où Monſieur Broekheuſen & les autres priſonniers arriverent le 28 de Novembre, après un voyage auſſi ennuyeux que fatiguant.

Pendant qu'ils y demeurerent; Zweers & Broekheuſen intercepterent une lettre d'Hoogſtrate, qui contenoit pluſieurs objets importants. On découvrit leur larcin, & ils furent mis dans une tour très-mal ſaine, où ils ſouffrirent exceſſivement, & furent bien près d'y mourir de faim. Après toutes ces miſeres, on les envoya en Portugal, d'où ils s'embarquerent pour la Hollande.

La défaite du Colonel Haûs, jetta le Grand Conſeil & tous les habitants du Receif, dans la conſternation. Ils s'imaginerent continuellement voir les Rebelles à leurs portes,

& toutes leurs pensées se tournerent vers leur défense. Pierre Bas fut nommé Commandant en chef du Receif, l'Amiral Lichthart eut la conduite de l'artillerie, & Moucheron fut choisi pour commander dans la ville Maurice.

NIEUHOFF, Chap. IX, An. 1645.

Malgré ces actes d'hostilité, si souvent répetés. André Vidal écrivit encore au Conseil, disant qu'il avoit la plus forte inclination à maintenir la paix; mais que plusieurs raisons devoient justifier les mesures qu'il avoit prises. Le Conseil lui répondit que sur des preuves évidentes, il regardoit ses déclarations comme des subterfuges, de même que celles du Gouverneur Silva; qu'il protestoit contre toute sa conduite, & que s'il avoit réellement quelque égard aux traités, il devoit se retirer immédiatement avec ses troupes, à Bahia.

Succès des Portugais.

Après la défaite de Haus, on jugea qu'il ne falloit rien négliger pour retirer les garnisons des Forts de Rio de Saint Francisco, & de Sergippe del Rey, parce qu'elles ne pouvoient de ces endroits, rendre aucun service important au Receif. Quand le Conseil eut approuvé cette

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

démarche, on fit partir deux barques & un vaisseau pour Rio Francisco; mais il trouverent un navire Portugais rempli d'hommes armés, qui les empêcha de poursuivre leur cours. Le Conseil fut obligé d'envoyer pour les soutenir, un yacht & trois autres barques; on mit ce petit armement sous les ordres du Capitaine William Lambartz, & il revint au Receif le 1 d'Octobre, où il rapporta, en rendant compte de son expédition, que trois jours avant son arrivée, le Fort Rio de Francisco s'étoit rendu faute de provisions & de bois, après un siege de vingt-six jours; que les ennemis avoient pris de si justes mesures, que Sergippe ne pouvoit manquer de tomber entre leurs mains, & qu'ils s'étoient aussi rendu maîtres du Fort Dos Affagados, où M. Bullaestrete avoit été fait prisonnier. Le Capitaine Lambarts ajouta que dans une aussi terrible situation des affaires, il avoit cru que la prudence exigeoit qu'il revint au Receif, où il n'apportoit que de fâcheuses nouvelles, au lieu des succès qu'il avoit espérés.

Par les articles de capitulation,

les Garnisons de Rio Saint Francisco, de Sergippe & de Porto Calvo, devoient être envoyées au Receif; mais les Portugais n'y eurent aucun égard, & ceux qui les composoient, furent emmenés prisonniers à Bahia. Plusieurs Soldats, dans la crainte d'une marche aussi pénible, entrerent au service des Portugais; mais il y en eût soixante & quatre avec le Capitaine Nicolas Nicolson à leur tête, qui déserterent peu de temps après, & retournerent aux Hollandois. Cet événement mit les Portugais dans une telle fureur, qu'ils passerent au fil de l'épée, tous ceux qui étoient demeurés avec eux, & qu'ils massacrerent aussi plusieurs des habitants Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

Les succès des Rebelles donnant courage aux mécontents de Parayba, ils prirent les armes contre le Gouvernement: mais les soins & la vigilance de Monsieur Linge, qui, par une espece de miracle, les avoit maintenus jusqu'alors dans la tranquillité, rendirent encore leurs efforts infructueux. Voyant qu'ils ne pouvoient réussir par la force, ils eurent recours à l'artifice, & firent

NIEUHOFF, Chap. IX.

An. 1645.

proposer dix-neuf mille écus au Gouverneur; mais il leur prouva que les principes d'Hoogstrate n'étoient pas communs à tous les Officiers, & fit pendre celui qu'ils avoient chargé de lui en porter la parole.

Le Conseil, pour avoir le plus de forces qu'il seroit possible, envoya aux Chefs des Tapoyers, deux Députés qui leur représenterent la nécessité de joindre leurs troupes à celles des Hollandois, & d'agir conjointement pour leur défense mutuelle. En même-temps, on publia une proclamation pour offrir le pardon à tous ceux qui avoient déserté, ou qui étoient passés au service Portugais, à condition de revenir à celui des Hollandois. On n'excepta de cette amnistie, que Hoogstrate & quelques autres traîtres semblables.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Rebelles & les Portugais font le blocus du Receif: Ils attaquent les Hollandois près de Tamarika; Mais ils sont repoussés: Les Hollandois les mettent une seconde fois en déroute: On trouve une très-belle femme au nombre des Prisonniers: Projet pour brûler la flotte Hollandoise: Cruauté & conduite barbare de Kamaron: Jacob Rabbi est tué en trahison: Le Colonel Garsman est mis aux arrêts: Etat des affaires entre les Portugais & les Hollandois, en Europe: Le Capitaine Lambarts est tué: Jean Vieira d'Allegoas est accusé de trahison, convaincu & puni: Le Receif est dans un grand embarras.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Révoltés attaquent inutilement Tamarika.

LEs Rebelles, conjointement avec les Portugais, bloquerent tous les chemins qui conduisoient au Receif, & parurent déterminés à réduire cette place par la famine; mais voyant qu'on étoit trop bien préparé pour qu'ils y pussent réussir,

NIEUHOFF Chap. X.

An. 1645.

ils résolurent de tourner leurs armes contre Tamarika. Ils y envoyerent la plus grande partie de leurs troupes, en diligence : elles attaquerent les Hollandois sur une hauteur, près de la Ville, & les obligerent de se retirer dans leurs retranchements qui étoient voisins de l'Eglise. Les ennemis les y attaquerent jusqu'à trois fois, & furent toujours repoussés avec une perte considérable ; enfin Kamaron & Hoogstrate ayant été bléssés, ces défaites répétées, forcerent les Rebelles de quitter cette Isle.

Le Grand Conseil, ayant été informé que les Portugais avoient été encouragés à attaquer Tamarika par des promesses de secours venant de quelques ennemis secrets, jugea qu'il convenoit de rappeller le Capitaine Sluyter, avec sa Compagnie. Il fut remplacé par celle qui étoit sous les ordres du Capitaine Lambarts, qui fut aussi nommé Commandant en chef de toutes les troupes de ce poste. On reçut vers le même temps des lettres d'André Vidal qui proposoit un cartel pour l'échange des prisonniers, & demandoit que les

habitants Portugais qu'on retenoit, fussent remis en liberté au moyen d'une rançon convenable; mais le Conseil ne voulut pas y consentir.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Ennemis, trompés dans leur espérance de se rendre maîtres de Parayba par trahison, reprirent leur projet de forcer, par la famine, la garnison du Receif à capituler; mais les Tapoyers de Rio-Grande étant plus forts dans ce district que les Portugais, ce canton fournit des provisions au Receif. Les Rebelles envoyerent plusieurs détachements pour les couper, & ils eurent si peu de succès, qu'ils furent obligés de se retirer à Parayba.

Suivant le rapport du Capitaine Nicholson, dont nous avons déjà parlé, les huit Compagnies des Hollandois, qui étoient passées au service des Portugais, sous les ordres de Hoogstrate, montoient à deux cents cinquante-sept hommes, munis de diverses sortes d'armes. Il estima que celles qui étoient venues de Bahia, pouvoient être au nombre des sept cents, & qu'il y avoit de plus environ trois cents quarante vagabonds de différentes Nations,

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les Brasiliens de Parayba, demeurent attachés aux Hollandois.

Le 2 de Novembre, M. Linge écrivit de Parayba au Grand Conseil, pour lui donner avis que Vidal étoit entré dans cette Cpitainerie, à la tête de deux cents hommes, & que Kamarôn avoit fortement sollicité son parent Pierre Potti de se révolter avec ses Brasiliens ; mais que tous ses efforts avoient été sans effet, & que Potti, avec son parti, demeuroient constamment attachés aux Hollandois. Il en donna des preuves convaincantes en envoyant au Receif toutes les lettres que les ennemis leur avoient écrites, & qui n'avoient pas même été ouvertes, ce qui, joint à d'autres circonstances, mit leur fidélité hors de tout soupçon.

Le 14 de Novembre, on apprit qu'un parti de trois cents Hollandois, avec quelques Brasiliens, avoit défait, après un combat très-vif, un corps de huit cents ennemis, dont il en étoit péri un grand nombre. Ce succès encouragea tellement les Brasiliens qu'ils parcoururent tout le plat pays, & passerent au fil de l'épée tous les Portugais qu'ils rencontrerent, à l'exception d'une jeu-

ne fille d'une si grande beauté, que ses charmes suspendirent la fureur de ces barbares, qui, sans lui faire aucun outrage, la conduisirent prisonniere au Fort de Parayba.

Peu de temps après, on donna ordre à un détachement de trois cents soixante hommes de Kunhao, d'attaquer les ennemis qui marchoient de Rio-Grande à Parayba. Les Rebelles en furent instruits & se retirerent dans des retranchements, entre quelques marais où ils reçurent si bien les Hollandois, que ceux-ci furent obligés d'abandonner cette entreprise, & de se retirer avec quelque perte au Château de Keulen, tant pour s'y rafraîchir que pour empêcher les Portugais de pénétrer plus avant dans le pays.

Le Conseil, qui desiroit avoir quelques connoissances des forces navales de Bahia, envoya un vaisseau croiser aux environs, avec ordre de faire des prises s'ils pouvoient rencontrer quelques bâtiments ennemis. En même-temps on fit savoir aux Chefs Brasiliens qu'on avoit reçu une grande quantité de munitions, avec des nouvelles de Hollande, qui

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1649.

assuroient que dans peu, une puissante flotte alloit mettre à la voile pour secourir le Bresil Hollandois. Cet artifice causa une satisfaction d'autant plus grande aux Brasiliens qu'ils avoient été un peu intimidés par les bruits que les Portugais avoient eu l'adresse de faire répandre, qu'on n'avoit aucun secours à espérer du côté de la Hollande.

Artifice des Portugais.

Au mois de Décembre, un nommé Gaspar Gonsalves fut arrêté à Tamarika, & l'on trouva, après un mûr examen, que c'étoit un Agent des Portugais, envoyé pour persuader aux Brasiliens que les Hollandois traitoient secrettement pour abandonner cette Colonie au moyen d'une somme d'argent; qu'ils étoient déterminés à se retirer avec leurs effets en Hollande, & qu'ils laisseroient leurs amis à la merci d'un ennemi en fureur. Ce rapport artificieux eut tout l'effet que les Portugais pouvoient desirer & il s'éleva un si grand mécontentement parmi les Brasiliens, que Gaspar Honyhouse, qu'on avoit nommé pour leur Chef, depuis que Listry avoit été

fait prisonnier, eut beaucoup de peine à les appaiser.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Les ennemis firent plusieurs entreprises infructueuses pour brûler la flotte Hollandoise, & ils envoyerent trois cents hommes pour attaquer Pierre Potti dans ses retranchements; mais peu de temps après le même Potti, avec cent cinquante Brasiliens, attaqua quatre cents ennemis qu'il mit en fuite, après en avoir tué vingt, & blessé plusieurs, sans autre perte qu'un seul homme blessé de son côté.

Le Conseil reçut avis de Monsieur Linge, que Kamaron, à la tête de cinq cents soldats de bonnes troupes, s'étoit mis en marche de Parayba à Rio-Grande, dans le dessein d'empêcher qu'on n'envoyât des secours, de provisions de ce district, aux garnisons Hollandoises. Il espéroit, par ce moyen, les obliger à se rendre promptement: mais le Conseil, après une mûre délibération, résolut de tirer cent soixante hommes de Tamarika, & un pareil nombre de Parayba: on les mit sous le commandement du Capitaine Velling & du Lieutenant Bresman, qui

HIEUHOFF. Chap. X.

An. 1645.

eurent ordre de marcher à Rio-Grande, pour s'oppofer aux projets des ennemis dans cette partie, & pour les rendre infructueux.

Embarras des Hollandois.

M. Bas, Membre du Grand Confeil, qu'on avoit envoyé à Parayba, pour confulter avec M. Linge, fur les meilleurs moyens de défenfe, envoya une lettre du château de Keulen, dans le diftrict de Rio-Grande, par laquelle il marquoit; qu'une tempête l'avoit empêché de débarquer fes troupes à Kunhao, où il avoit efpéré fe joindre au Capitaine Rhinebergh, mais qu'il les avoit fait defcendre près de Peringi. Que dans le même temps, Kamaron s'étant ouvert un paffage par le Matta, avoit furpris plufieurs des Habitants, & les avoit tous paffés au fil de l'épée, fans diftinction d'âge ni de fexe; qu'enfuite il avoit porté fes troupes, compofées de quatre cents hommes, avec autant de Brafiliens & quatre-vingt Tapoyers, où il avoit jugé qu'elles pourroient le plus aifément couper les provifions aux Hollandois; & que ceux-ci, au nombre de mille hommes, s'étoient mis en marche, le 23 de Janvier, pour

attaquer les ennemis, & pour les chasser, s'il étoit possible, de Rio-Grande. Dans l'état où se trouvoient les affaires, il étoit fort douteux que les Portugais acceptassent la bataille, & le Conseil examina s'il seroit prudent de les poursuivre à Parayba, supposé qu'ils s'y retirassent, & si l'on feroit ses efforts pour recouvrer cette Capitainerie. On jugea que cette entreprise seroit téméraire; elle fut rejettée, & l'on envoya ordre à Monsieur Bas & aux autres Officiers commandants, de se conduire avec la plus grande circonspection, pour reprendre Rio-Grande, sans rien entreprendre de plus.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1645.

Suivant les lettres de Monsieur Bas, dattées du Fort Keulen, le 30 de Janvier 1646, le Capitaine Rhinebergh avoit attaqué six fois les ennemis, & quoiqu'il eût eu du dessous dans quelques actions, ils avoient cependant pris le parti de se retirer à Parayba.

An. 1646.

Le 4 de Mars, Monsieur Bas ayant ramené à Monsieur Linge, les troupes qui avoient été tirées de Parayba quelque temps avant, revint au Receif avec cinq cents hommes, & le

lendemain il remit au Conseil, un Journal de son expédition.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

Depuis le 9 de Mars jusqu'au 30, il y eut plusieurs escarmouches, sans aucun avantage remarquable de part ni d'autre. Le Conseil fut encore allarmé de la nouvelle que Kamaron étoit rentré dans Rio-Grande; mais le Colonel Garsman le rassura bientôt, en lui faisant savoir que les ennemis s'étoient retirés sans avoir rien entrepris d'important. Peu de jours après, le Conseil apprit que Jacob Rabbi, l'Agent le plus industrieux des Portugais, & le plus adroit de leurs partisans, pour attirer les Tapoyers dans leur parti, avoit été tué en trahison, à l'instigation du Colonel Garsman. Cet événement causa beaucoup de chagrin aux Membres, à cause des suites fâcheuses qui en pouvoient arriver; & pour faire voir combien ils désaprouvoient toute conduite illégitime, aussi-tôt que le Colonel fut retourné au Receif, ils donnerent des ordres pour l'arrêter & pour l'envoyer prisonnier sur un vaisseau nommé le Hollandia.

Manifestes des deux partis.

On distribua quelques papiers séditieux, destinés à corrompre les

esprits des Soldats Hollandois ; quelques-uns furent remis au Conseil, qui, aussi-tôt fit publier une proclamation, contenant des reproches contre ceux de leurs compatriotes, qui, par un esprit de trahison, avoient passé du côté des ennemis ; mais on les exhortoit en même-temps à rentrer sous l'obéissance de leurs véritables maîtres. On publia aussi la copie d'une lettre du Roi de Portugal, remise aux Etats Généraux, par l'Ambassadeur de ce Prince à la Haye. On y ajouta la réponse de leurs Hautes Puissances, pour faire voir que le Monarque désavouoit la guerre & la conduite du Gouverneur Silva, & dans l'espérance que cette lettre pourroit faire ouvrir les yeux aux Habitants Portugais, d'autant qu'elle leur prouveroit que c'étoit en vain qu'ils attendroient quelque secours du Portugal ; on espéra aussi qu'elle pourroit occasionner quelques divisions entre eux & les Commandants Portugais.

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

Par les dispositions des troupes des Rebelles & de leurs alliés, les provisions commençoient à devenir très-rares au Receif, & l'on envoya

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

plusieurs partis pour en faire venir; mais ce fut sans aucun succès. Il y eut une escarmouche dans l'isle de Tamarika, où seize Hollandois furent tués & vingt-six blessés; le Capitaine Lambarts fut du nombre des premiers.

On punit un des Chefs de la révolte.

Le Conseil fut informé, par une lettre en datte du 3 de Mai, que les Brasiliens de Tamarika avoient été engagés par les artifices des ennemis, à refuser leur service aux Hollandois; mais que Monsieur Aprisius, un de leurs Ministres, les avoit ramenés à leurs premiers engagements & avoit appaisé, au moins pour le temps actuel, l'inquiétude qui les agitoit. Les provisions commençoient à devenir si rares, non-seulement au Receif, mais encore à Tamarika, à Parayba & à Rio-Grande, qu'on regarda la pêche comme un secours absolument nécessaire. On s'appliqua donc à l'encourager puissamment; & M. Hamel, ainsi que M. Bas, donnerent des ordes pour acheter toute la laine filée qu'on pourroit trouver, afin d'en faire des filets. Un Portugais, qui avoit commis un meurtre à Angola, vint au

Receif, pour se soustraire aux poursuites, & donna des informations contre Jean Vieira d'Allegoas, comme étant traître à l'État: Vieira fut mis en prison; le Portugais le chargea de lui avoir donné un parchemin écrit en caracteres inconnus, avec une boîte, qui contenoit plusieurs autres papiers, pour les remettre aux ennemis, & en même-temps, ce Portugais remit le tout à la Cour. Vieira nia le crime dont on l'accusoit, & il fut mis à la question, qu'il supporta avec constance; mais on trouva dans ses papiers, la clef des caracteres écrits sur le parchemin: un Juif réussit à les déchiffrer, & l'on vit alors qu'il donnoit aux ennemis, un état exact & circonstancié du Receif, avec des instructions pour s'en pouvoir rendre maîtres. Cette découverte, qui rendoit son crime évident, fut plus forte contre lui que la torture; il avoua les charges que le Portugais avoit portées contre lui, & il fut condamné à mort & exécuté.

Vers le premier de Juillet, les magasins se trouverent si mal pourvus, qu'il n'y avoit plus que pour

NIEUHOFF, Chap. X.

An. 1646.

peu de semaines de provisions. On commença alors à distribuer le pain en quantité reglée, & les Membres du Grand Conseil, eux-mêmes, se soumirent au retranchement. Pour prévenir le mécontement des Soldats, on leur donna à chacun douze sols par jour, au lieu d'une livre de viande qu'ils avoient auparavant ; mais pour le pain, leur avantage étoit considérable, puisqu'il leur en fut accordé trois livres par semaine, au lieu que tout autre n'en avoit que deux livres.

Le Conseil ayant appris que Garsman avoit fait ses efforts, sans en avoir reçu aucun ordre, pour attirer les Tapoyers dans Rio-Grande, fut très-surpris de cette démarche imprudente, qui n'avoit servi qu'à diminuer les secours de provisions, & elles y étoient devenues d'une rareté excessive. On prit aussi-tôt les mesures convenables pour faire retourner volontairement ces Tapoyers dans leurs habitations, & cette conduite prudente du Conseil, réussit si bien, que par les secours de Rio-Grande, le Receif fut suffisamment muni jusqu'à l'arrivée de ceux

de Hollande. On jugea en général que cette Capitainerie auroit fourni plus long-temps tout ce qui étoit néceſſaire pour les Garniſons méridionales ; mais comme douze cents Braſiliens ſe trouvoient réduits à la plus grande diſette dans l'iſſe de Tamarika, le Conſeil donna ordre de les faire paſſer à Rio-Grande, pour y ſubſiſter de ce que le pays leur pourroit fournir, & l'on envoya des bâtiments pour les y tranſporter, conformément à cette déciſion. NIEUHOFF, Chap. X. An. 1646.

Dans un état auſſi fâcheux, on ne doit pas être ſurpris qu'il fut mis ſur le tapis, & diſcuté pluſieurs propoſitions extravagantes; mais la prudence ne fut pas aſſez déconcertée par le malheur, pour empêcher le Conſeil de prendre la ſage réſolution d'attendre les ſecours de Hollande, plutôt que de tout hazarder par des efforts qui auroient pû être infructueux.



CHAPITRE XI.

Les Portugais, sous les ordres d'André Vidal, somment Tamarika de se rendre : Découverte d'une conspiration : Les Habitants du Receif sont réduits à la plus fâcheuse extrémité : Ils sont soulagés par des secours de Hollande : Les Ennemis se retirent de Tamarika : Ils sont chassés du pas de Barelta, qui est fortifié par le Colonel Schoppe : L'ancien Conseil se demet de l'autorité entre les mains de nouveaux Membres envoyés de Hollande : Lettres réciproques du nouveau Conseil & du Gouverneur de Bahia : Menaces terribles de Fernandez Vieira : Le Colonel Schoppe attaque & réduit Rio S. Francisco : Un parti de Hollandois est défait près de cette Place, & plusieurs Officiers sont tués.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

LEs Ennemis ayant appris que le départ des Brasiliens de Tamarika, avoit considérablement affoibli la Garnison, résolurent d'attaquer cette Isle, & y débarquerent

au nombre de deux mille. André Vidal & Fernandez Vieira, écrivirent à M. Dortmund, en termes polis, quoiqu'avec hauteur : ils lui marquerent qu'ils vouloient traiter avec lui, suivant les regles de la guerre; que ne pouvant ignorer la supériorité de leurs forces, & l'impossibilité de leur résister, sans s'exposer à une perte infaillible, ils comptoient qu'il ne refuseroit pas leurs propositions, & qu'ils en attendoient la réponse le jour suivant. Cette sommation porta M. Dortmund à presser le Conseil de lui envoyer immédiatement du secours ; mais dans cette fâcheuse conjoncture, où les malheurs se succédoient de toutes parts, on étoit hors d'état de le satisfaire, parce qu'on manquoit d'hommes & encore plus de provisions. Quelques Canonniers furent convaincus d'avoir reçu de l'argent pour livrer le Fort d'Orange : deux furent condamnés à mort pour cette trahison, & les autres furent assez heureux pour échapper au châtiment qu'ils méritoient.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Les Portugais somment le Gouverneur de Tamarika.

Les Habitants & la Garnison du Receif se trouverent alors réduits à

Etat fâcheux du Receif.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

un état si fâcheux, qu'il est presque impossible d'en donner la description. Leur ville étoit environnée au dehors d'ennemis implacables, & attaquée au-dedans par la famine & par ses effets les plus funestes. Le désespoir sembloit les couvrir d'un nuage épais, & la nature épuisée, gémissoit sous le poids de la misere: les chiens, les chats & même des nourritures infectes, étoient regardées comme des viandes précieuses, & ceux qui pouvoient en avoir leur suffisance étoient estimés très-heureux. Des gens qui, peu de temps avant, jouissoient de toutes les douceurs attachées à la splendeur, & qui étoient habitués à satisfaire la sensualité de leur goût par les mets les plus délicats, étoient alors très-contents de manger ce que les plus pauvres des mendians auroient méprisé, & ce qui auroit été rejetté par la plus vile populace. Dans cette affreuse situation, sans aucune espérance de secours, & sans pouvoir prendre de résolution fixe sur ce qu'on pouvoit faire, la vie leur paroissoit un fardeau insupportable; & l'on convint unanimement que mou-

rir en faisant un effort généreux pour recouvrer la liberté, & essayer d'avoir des vivres, étoit de beaucoup préférable à l'état horrible de périr par la faim. Ils penserent qu'après avoir attendu du secours, tant que la nature avoit pû les soutenir, ils ne pouvoient être condamnés de tout risquer par un dernier effort. Le Conseil & tous ceux qui étoient dans la ville, résolurent donc de faire une sortie, dans l'espérance que le désespoir dont ils étoient animés, les pourroit faire réussir, & ils étoient prêts à exécuter cette funeste résolution, quand ils apperçurent devant la ville, deux vaisseaux avec pavillon Hollandois. Cet heureux incident parut écarter toutes les horreurs de la calamité: la joie, comme un rayon de lumiere, perça le nuage ténébreux qui les environnoit; & ces premiers mouvements se changerent en un transport universel, quand les bâtiments eurent jetté l'ancre, & que par trois coups de canon, ils eurent assuré qu'ils venoient de Hollande. Ceux que leur foiblesse empêchoit de marcher, se traînoient pour ainsi dire, en rampant jusques

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

au Port, où ils reçurent la nouvelle agréable que tout le convoi étoit près d'arriver. Ce secours qui paroissoit envoyé par la Providence, eut non-seulement les plus heureux effets pour délivrer le Receif de la famine, mais encore les Hollandois en retirerent un grand avantage pour Tamarika, parce que les Rebelles, aussi-tôt qu'ils furent instruits de son arrivée, quitterent cette Isle, prévoyant avec raison que la retraite leur seroit bien-tôt coupée par les vaisseaux qui arrivoient de Hollande. Les malheurs qui accabloient la Colonie, parurent presque dissipés, & le désespoir fit place à l'espérance; l'un des plus grands soutiens de la vie.

Arrivée de la flotte Hollandoise.

La flotte équipée en Hollande pour donner du secours au Receif, avoit trouvé des obstacles, qui sembloient s'être accumulés pour empêcher qu'elle ne fût à sa destination, & à peine étoit-elle en mer, que les éléments parurent déchaînés contre elle, ce qui retarda considérablement son arrivée. C'étoit Bankert, Amiral de Zélande, qui avoit le commandement de tous les vaiss

seaux, & l'on avoit confié celui des troupes de terre, au Colonel Sigismond Schoppe, Officier très-expérimenté.

Nieuhoff, Chap. XI.

An. 1646.

Outre les Militaires embarqués sur cette Escadre, il y avoit cinq nouveaux Membres du Grand Conseil destinés à relever les anciens. Lorsque tous les vaisseaux furent arrivés, on apprit que les Ennemis avoient dessein d'élever un Fort au pas de Baretta, & l'on convint unanimement que ce poste étant de la plus grande importance, on ne devoit rien négliger pour s'en rendre maîtres & pour le bien fortifier. Le Colonel Schoppe avec toutes les troupes qu'il put rassembler immédiatement, se mit en marche, & donna ordre que les matériaux nécessaires pour les fortifications, le suivissent à la premiere marée. Il délogea aisément les Ennemis, & prit lui-même possession de la maison de Baretta.

Changement dans le Gouvernement.

Les nouveaux Membres du Grand Conseil étant tous arrivés au Receif; M. Hamel, M. Bullaestrete & M. Bas, convoquerent une Assemblée générale, tant civile que militaire.

NIEUHOFF Chap. XI.

An. 1646.

Les anciens Membres remirent les rênes du Gouvernement à ceux qui étoient nommés pour leur succéder; marquerent leur reconnoissance à tous les ordres du peuple, de l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour leurs personnes, pendant qu'ils avoient été Gouverneurs, & leur recommanderent de le conserver également pour le nouveau Conseil. Les Membres commencerent de ce moment, à conduire les affaires publiques; mais les anciens furent priés de les aider de leurs avis dans celles qui seroient les plus importantes.

On jugea qu'il étoit nécessaire de faire une revue générale, les ordres en furent donnés, & l'on envoya des Officiers chargés de ce dénombrement dans toutes les Places où il y avoit garnison. En même-temps on publia de nouvelles propositions de pardon aux Rebelles, & elles leur furent envoyées avec une lettre adressée aux Commandants Portugais des troupes venues de Bahia, pour demander encore qu'ils retirassent leurs troupes. Le Colonel Portugais fit une réponse qu'on lut en plein Con-

feil, & l'on trouva qu'elle ne contenoit que des fauffetés & des fubterfuges. On faifoit un détail pompeux des forces des Ennemis, dans cette lettre, de même que dans celles qui furent écrites par Fernandez Vieira, à plufieurs Marchands Hollandois. Ce fameux Rebelle y prenoit un ftyle de conquérant, leur marquoit qu'il étoit impoffible à la puiffance Hollandoife, de tenir contre fes forces, dans cette partie du monde, d'autant qu'il paroiffoit que la Providence combattoit pour lui, comme il prétendoit le faire voir par des preuves évidentes. Il faifoit des menaces terribles aux Habitants qui auroient l'audace de paroître en armes contre lui, & fe plaignoit fortement de ce qu'un Officier qu'il avoit envoyé avec des lettres au Grand Confeil, avoit été interrogé contre les ufages de la guerre, & de ce qu'on lui avoit cherché querelle pour éviter de lui donner une réponfe pofitive. « Mais, ajoutoit-il, s'ils ofent » paroître en campagne, je verrai » fi leurs épées font auffi actives que » leurs langues, & je leur apprendrai le refpect qui eft dû aux Dé-

» putés deceux qui ont ici le suprê-
» me commandement ».

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

Le 14 de Septembre, il arriva au Receif, une autre vaisseau de guerre de Hollande, qui avoit fait la traversée en quatorze semaines; & vers le même-temps, les Ennemis publierent plusienrs feuilles insolentes, dans lesquelles ils proposoient d'accorder la grace à tous ceux qui se mettroient sous leur protection.

Foiblesse des Hollandois.

Le Colonel Schoppe ayant attaqué plusieurs fois les Ennemis presque toujours avec peu de succès, les forces des Hollandois en furent tellement diminuées, qu'ils ne se jugerent pas en état de faire tête aux Portugais, près le Receif. Cependant le Conseil résolut d'essayer à reprendre Rio Saint Francisco, & l'on chargea de cette entreprise le Colonel Henderson, qui exécuta ses ordres sans beaucoup de difficulté, parce qu'il ne trouva qu'une très-légere opposition.

Le 30 de Novembre, les Etats Généraux firent une perte considérable par la mort de l'Amiral Lichthart, elle fut la suite de l'imprudence qu'il eut, de boire une grande quantité

quantité d'eau froide après s'être excessivement échauffé. M. Nieuhoff eut ordre de se rendre à Rio Saint Francisco, & fut bien près d'être noyé, sa barque s'étant renversée. On envoya quelques détachements pour parcourir le pays, & ils amenerent sept cents bœufs avec trois cents veaux. Quelque temps après, le feu prit dans les quartiers des Soldats, & un grand nombre y perdirent leurs habits; mais cette perte fut réparée par les ordres du Colonel. Si cet accident fût arrivé de nuit, il auroit pû avoir des suites d'autant plus fâcheuses, qu'il étoit vraisemblablement l'effet de quelque trahison.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1645.

On donna avis aux quartiers Hollandois, que les Ennemis paroissoient en un corps considérable, & l'on envoya cinq compagnies tant pour les attaquer, que pour s'emparer de tous les bestiaux qu'on pourroit rencontrer. Les premieres nouvelles qu'on reçut de ce détachement, furent que les Ennemis l'avoient enveloppé de façon, qu'il étoit difficile qu'un seul homme en pût échapper. La consternation de-

Leurs troupes sont défaites.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1646.

vint universelle; mais elle fut portée à son comble quand on sut que le parti avoit été entiérement mis en déroute, & que les Capitaines Schut, Cousin & la Montagne, avoient été tués avec un grand nombre de leurs gens. Ce malheur fut entiérement attribué à l'imprudence des Hollandois, qui, malgré les ordres que leur avoit donnés le Colonel Henderson, après avoir déchargé leurs mousquets, étoient tombés l'épée à la main sur les Ennemis, qui les avoient attirés dans une embuscade. Quelques-uns avoient pris la fuite de leurs postes, & ils furent condamnés à mort; mais après avoir éprouvé toutes les terreurs des préparatifs du supplice, on leur accorda leur grace. Le Lieutenant du Capitaine Gyseling reçut cependant la punition de sa poltronnerie; il fut envoyé au Receif; on rompit son épée sur sa tête, & il fut déclaré indigne de jamais servir la Compagnie, quoique sept années employées pour elle avec fidélité, eussent dû parler en faveur de cet Officier. Entre les circonstances fâcheuses qui contribuerent dans le même temps, à ruiner de

plus en plus les affaires de la Compagnie, on peut mettre pour une des plus importantes, la révolte des Tapoyers, qui abandonnerent le parti des Hollandois, à cause du meurtre de Jacob Rabbi; le bannissement du Colonel, & la confiscation de ses biens, ne purent les ramener à leur ancienne amitié.

On fit plusieurs propositions sur les moyens de nuire aux Ennemis; le Conseil les examina; & voyant qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût de grands inconvénients, elles furent toutes rejéttées. Quelqu'un avoit dit entre autres, qu'il pourroit être utile de refuser tout quartier; mais après une mûre délibération, on se décida pour la négative, parce qu'on jugea que cette conduite seroit plutôt capable de faire révolter ceux qui, jusqu'alors, étoient demeurés tranquilles, que de remplir l'objet qu'on se proposoit.

Le 30 de Décembre, on fut informé qu'un parti de deux cents hommes, commandé par le Colonel Rebellia, étoit arrivé de Bahia, dans une Isle près de Rio Francisco, & que les Ennemis attendoient dans

NIEUHOFF, Chap XL.

An. 1646.

peu d'autres renforts, non-feulement du même endroit, mais encore de Vargea. On apprit en même temps, que quelques troupes Hollandoifes avoient attaqué un corps des Rebelles, fans y avoir eu d'autre avantage que de s'être rendu maîtres de leurs armes & de leurs habits; mais peu après, ils revinrent avec des troupes plus nombreufes, & mirent en déroute les Hollandois, qui eurent cent cinquante hommes de tués, en y comprenant un Capitaine, & cinq Officiers fubalternes furent faits prifonniers.

Succès des Rebelles.

On délibéra fur la propofition de raffembler un gros corps de troupes pour entreprendre quelque action importante, en y joignant celles qu'on pourroit tirer de Parayba; mais le Confeil jugea que cette démarche expoferoit ce diftrict à un danger évident, & la propofition fut rejettée. Les nouvelles qu'on reçut peu de jours après, firent connoître qu'on avoit pris le parti le plus prudent: les Ennemis entrerent dans le Parayba, avec un gros corps de troupes, menaçant de ruiner tout ce pays; & ils commencerent par maffa-

crer cinquante Hollandois & Brasiliens, entre lesquels il y avoit plusieurs femmes & plusieurs enfants; mais voyant que cette Capitainerie étoit en meilleur état de défense qu'ils ne l'avoient pensé, ils en sortirent peu de jours après qu'ils y furent entrés. N.EUHOFF, Cap. XI. An. 1646.

Le 22 de Janvier 1647, les Ennemis commencerent à battre un fort de bois, près de Baretta; quoiqu'il fût peu considérable en lui-méme, & qu'il parut presque ne pas mériter qu'on le défendit, on envoya, par le Conseil de M. Hamel, cinq Compagnies pour le renforcer, dans l'espérance que les Ennemis, voyant la difficulté de réduire un aussi petit Fort, craindroient de former quelque entreprise plus considérable de ce côté. On fit une vigoureuse défense, & ils leverent le siege, le 24 du même mois. Cet événement fut regardé comme d'autant plus heureux pour les Hollandois; que de jour en jour, ils étoient accablés de nouveaux malheurs: la désertion se mit dans leurs troupes, & des simples Sold[illegible], elle gagna bien-tôt les Officiers. An. 1647.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

Les Rebelles continuent le siege du Receif.

Les Ennemis qui resserroient de très-près le Receif du côté de terre, formerent le projet de s'en rendre maîtres par trahison. Pour y parvenir, un Portugais invita les principaux Commandants à un grand repas, sous prétexte de ses noces, & pendant qu'on auroit été dans la joie du festin, les troupes auroient surpris la ville ; mais ce dessein fut découvert par quelques Portugais & par des Juifs, ce qui le fit manquer. Ils continuerent le siege & battirent la ville avec tant de fureur, que les Habitants épouvantés, cherchoient leur salut dans des caves, pendant que les morts, les mourants & les blessés présentoient de toutes parts, le spectacle le plus affreux. Entre plusieurs autres incidents tragiques, M. Nieuhoff en vit un propre à inspirer autant d'horreur que de pitié : ce fut celui d'une très-belle personne, niece de l'Amiral Lichthart, dont les deux jambes furent emportées par un boulet de canon, qui tua en même-temps à côté d'elle une de ses amies, nouvellement mariée. Le Colonel Sch[illegible]pe s'étoit rendu maître de Taperika, qu'il fit démolir ;

mais les forces des Hollandois diminuant de jour en jour, par les fréquents échecs qu'elles recevoient, on résolut de faire une sortie générale, puisqu'on n'avoit aucune espérance d'un prompt secours. Le Colonel Schoppe s'opposa à cette proposition, ainsi que plusieurs autres Officiers; mais le sentiment contraire l'emporta, & l'on donna le commandement de cette sortie au Colonel Brink, parce que M. Schoppe n'étoit pas encore rétabli des blessures qu'il avoit reçues dans une rencontre précédente.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.

Les troupes Hollandoises étant sorties en bon ordre, attaquerent les Ennemis avec la plus grande fureur, & les presserent vivement pendant quelques temps; mais ceux-ci animés par leurs succès précédents & par la supériorité du nombre, repousserent bien-tôt les Hollandois, qui perdirent tant dans le combat, que dans leur fuite, onze cents hommes, du nombre desquels fut le Colonel Brink & plusieurs Officiers distingués. Ils perdirent aussi dix-neuf drapeaux, avec tout le canon

Les Hollandois sont battus dans une sortie.

R iv

NIEUHOFF, Chap XI.

An. 1647.

& toutes les munitions qu'ils avoient apportées dans leur ſortie. Cette défaite générale termina toutes conteſtations en campagne, & ils ne s'occuperent plus que de la défenſe du Receif, qui ne pouvoit tenir long-temps, s'il ne leur venoit du ſecours de Hollande. Pour comble de maux, la diviſion ſe mit entre les différents Membres du Gouvernement : le Grand Conſeil attribua la défaite à la mauvaiſe conduite du Conſeil de guerre, dont les Membres rejetterent la faute ſur ceux du Grand Conſeil, qui n'avoit pas ſoin que les Soldats fuſſent bien payés & bien entretenus. Enfin, les affaires parurent prendre un ſi mauvais tour, avec l'attente de les voir encore dans un état plus fâcheux, que M. Nieuhoff ſollicita un paſſeport pour revenir en Hollande. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir ; mais auſſi-tôt qu'il l'eut reçu, il fit tous les préparatifs néceſſaires pour ne pas retarder ſon voyage.

Après avoir donné le récit de ce qui ſe paſſa de plus intéreſſant, pendant que M. Nieuhoff réſida dans

le Bresil, nous allons parler en peu de mots, de ce qui concerne les habitants, les animaux & les végétaux de ce pays, comme nous l'avons recueilli de cet Auteur, que nous accompagnerons ensuite jusques dans sa patrie.

NIEUHOFF, Chap. XI.

An. 1647.



CHAPITRE XII.

De la division des Habitants du Bresil en différentes classes : Acte de désespoir d'un Negre : Cruauté politique des Portugais, quand ils se rendirent maîtres de ce pays : Mœurs des Naturels en général : Leurs Armes : Notions qu'ils ont de l'Etre suprême : Leur connoissance de l'avenir : Leur prétendue habileté dans la magie : Leurs usages envers les malades & leur vénération pour les morts : Description des Tapoyers : Deux d'entre eux entreprennent de combattre un Taureau sauvage, & réussissent à le vaincre.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647

Division des Habitants du Bresil, en différentes classes.

DANS le temps dont nous parlons, les habitants du Bresil, suivant la division la plus naturelle, formoient deux classes; les hommes libres, & les esclaves. Les Sujets libres, étoient les Hollandois, les Portugais & les Brasiliens; mais les Portugais étoient les plus nombreux & les plus riches. Les Marchands Hollandois, qui vendoient leurs effets

avec un bénéfice considérable, auroient certainement acquis des fortunes immenses, s'ils ne les avoient données à crédit aux Portugais, qui prirent la résolution de ne les jamais payer, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédents.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Entre les Habitants libres du Bresil Hollandois, qui n'étoient pas au service de la Compagnie, il y avoit des Juifs qui y tenoient un rang considérable. Leur commerce étoit beaucoup plus étendu que celui de toute autre nation; ce qui les mit en état d'acheter plusieurs moulins à sucre, & d'élever de magnifiques édifices au Receif, pour y faire leur habitation. Ils auroient été très utiles pour donner de nouvelles forces au Bresil Hollandois, si leur commerce avoit été retenu dans de justes limites.

Les Esclaves étoient en partie Negres, & en partie Naturels du pays: ces derniers étoient des prisonniers de guerre pris dans le Maranhaon, ou dans le pays des Tapoyers, dont l'usage est de vendre leurs Captifs pour Esclaves, ou de leur donner la mort. Tous les autres Brasiliens jouissoient des douceurs

de la plus parfaite liberté sous le Gouvernement Hollandois.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Des Negres.

Du temps de Nieuhoff, il y avoit près de quarante mille Negres employés aux moulins à sucre, entre Rio-Grande & Saint Francisco. La plus grande partie y avoient été amenés des Royaumes de Congo, d'Angola & de Guinée. Ils ont la peau noire & luisante, le nez plat, les levres épaisses, & des cheveux courts & crépus, toutes marques de beauté parmi ces peuples. Le prix de ces Negres augmente ou diminue, suivant les circonstances. Lorsque le commerce y étoit florissant, ils se vendoient soixante & dix, quatre-vingt ou cent pieces de huit, & quelquefois on en vendoit jusqu'à quatorze & quinze cents écus, quand ils étoient plus intelligents & plus en état de rendre service que le commun des Esclaves; mais quand le commerce tomba en décadence, quarante pieces de huit furent regardées comme un prix considérable.

Ces Negres sont très-adroits à nager & à plonger, & ils font ce dernier exercice avec tant de dextérité, qu'ils vont chercher une piece

de huit au fond de l'eau, quoique très-profonde. Ils sont aussi très-habiles pêcheurs, & gagnent beaucoup d'argent à ce métier. M. Nieuhoff rapporte que pendant qu'il étoit au Bresil, un certain Negre, grand pêcheur, fut vendu trois fois différentes, & qu'il fut si mécontent de changer ainsi de maître, qu'il se mit un jour en mer, s'attacha une pierre à une jambe, & se laissa couler dans l'eau où il se noya.

NIEUHOFF. Chap. XII.

An. 1647.

Les Negres, comme on l'a remarqué en une infinité de circonstances, sont très-vindicatifs, & ne négligent aucune occasion de satisfaire leur vengeance. Quelques-uns, quand ils deviennent vieux, portent de longues barbes grises, & leurs cheveux deviennent de la même couleur.

Les Naturels du Bresil sont partagés en quatre différentes Nations; il y en a trois qui parlent la même langue & ne different que par la dialecte; mais la quatrieme, qui est celle des Tapoyers, est subdivisée en différents districts, qui, tous different de langage & de coutumes.

Des Naturels du pays.

Les Brasiliens qui habitent au milieu des Européens, sont de moyenne

NIEUHOFF. Chap. XII.

An. 1647.

taille, d'une forte complexion, les yeux noirs, la bouche large, les cheveux noirs & crépus, & le nez écrasé; ce qu'on regarde dans le pays comme si essentiel à la beauté, que les peres & meres applatissent le nez de leurs enfants, pendant qu'ils sont encore au berceau. Ils se peignent le corps de diverses couleurs; leurs femmes sont aussi de moyenne taille, bien proportionnées, & avec des traits assez réguliers. Leurs cheveux deviennent noirs & leurs corps tannés par l'ardeur excessive du climat, quoiqu'ils ne naissent pas de cette couleur. Les Brasiliens arrivent promptement à la maturité, & vivent jusqu'à un âge très-avancé, ce qui vient en grande partie du climat, puisqu'on y voit souvent des Européens qui y parviennent à cent & cent vingt ans. On trouve très-peu de gens estropiés ou contrefaits parmi les Brasiliens, ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'usage où ils sont, de ne jamais emmaillotter aucune partie de leurs enfants, à l'exception des pieds.

Dureté du Gouvernement Portugais.

Avant que les Hollandois eussent mis le pied dans le Bresil, les Natu-

rels étoient absolument réduits en esclavage par les Portugais, qui regardoient leur destruction comme une partie importante de leur politique. En effet, ils en avoient si bien formé & suivi le plan, que la Capitainerie de Rio-Grande, qui, en 1545, pouvoit mettre sur pied cent mille combattants, en put à peine fournir trois cents en 1645. La cruauté de ces maîtres occasionna une haine implacable entre eux & les malheureux Brasiliens, & cette prodigieuse diminution fut causée en grande partie par les guerres qu'ils soutinrent, ainsi que par quelques maladies épidémiques qui se répandirent parmi eux. Le petit nombre de ceux qui resterent, vécurent dans des villages qui leur furent assignés; y firent leurs plantations, & y habiterent dans des maisons de bois couvertes de feuilles de palmier. Les Brasiliens en général, ont un grand amour pour la liberté, particulierement les Tapoyers. Ils vivent avec assez d'union entre eux, excepté quand l'ivresse, qui est leur vice favori, les fait tomber dans quelque désordre. Ils sont passionnés pour la

danse, ont naturellement une grande indolence, & dorment volontiers vingt-quatre heures de suite. Ils resteroient toujours dans une profonde tranquillité, si les besoins de la nature ne les en faisoient sortir. Ils entretiennent du feu dans leurs huttes le jour & la nuit: pendant le jour, pour préparer leur nourriture, & durant la nuit, pour corriger la fraîcheur de l'air, qui y est plus vif que dans plusieurs parties de l'Europe, parce que les jours & les nuits y sont d'égale longueur, pendant presque toute l'année.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

Les femmes y sont malheureuses.

Les Brasiliens de l'intérieur du pays, vont entierement nuds: mais ceux qui habitent près les rivages de la mer, portent différentes sortes d'habillements. Quelques-uns ont seulement une chemise de toile ou de coton, & d'autres plus policés, s'habillent à la maniere des Européens. Les femmes suivent toujours leurs maris, même à la guerre, où les hommes ne portent rien que leurs armes; & ce sont elles qui leur servent de chevaux de bâts, en se chargeant non-seulement des provisions, mais encore de tout ce qu'ils

jugent leur être néceſſaire, un ou pluſieurs enfants, un perroquet ou un ſinge ſur un bras, & un chien attaché à une corde, de l'autre côté. Ils s'arrêtent près des haies ou au milieu des campagnes, où quelque ruiſſeau leur fournit l'eau dont ils font alors leur unique boiſſon, excepté celle qu'ils trouvent quelquesfois dans les creux de certains arbres qu'ils appellent Karrageata. Vers le ſoir, ils ſuſpendent leurs hammacs à des arbres, ou au moins, ils les attachent à des pieux, & ils s'y garantiſſent de la pluie par le ſecours de quelques feuilles de palmier. Quand ils ſont dans leurs maiſons, les hommes ſortent aſſez ordinairement le matin avec leurs arcs & leurs fleches, pour tuer quelques oiſeaux ou quelques bêtes fauves, & d'autres fois, ils vont à la pêche, pendant que les femmes travaillent à la plantation, à moins qu'elles n'accompagnent leurs maris pour rapporter ce qu'ils ont tué. Ils tuent & prennent les bêtes ſauvages de différentes façons, quelquefois à coups de fleches, d'autres fois au piege.

Les Braſiliens ne ſont pas ſomp-

NIEUHOFF, Chap XII.

An. 1647.

tueux dans leurs meubles : leurs hammacs ou ini, comme ils les appellent, en font la principale piece : ils font faits de coton, & reffemblent affez à un filet de fix ou fept pieds de long & de quatre de large. Les Tapoyers en ont de douze ou quatorze pieds de long, qui peuvent contenir quatre ou fix perfonnes. Leurs pots & leurs gobelets ou taffes font faits de callebaffes, & l'on en trouve qui tiennent jufqu'à trente ou trente-cinq pintes ; mais en général, ils les coupent & les partagent en plufieurs parties. Les plus pauvres fe fervent de pierres au lieu de couteaux : mais les autres en achettent des Européens.

Leurs armes.

Les armes des Brafiliens font les arcs, les fleches & les maffues : leurs arcs font d'un bois très-dur, qu'ils nomment Vifapariba : les cordes font de coton filé, & leurs traits, de rofeaux fauvages avec des pointes très-dures, qu'ils arment fouvent de dents du poiffon, nommé Jacru : quelqnes-uns ont plufieurs pointes, & d'autres n'en ont qu'une feule.

Ils comptent leur âge en mettant à part une chataigne chaque année,

dont ils commencent à compter le cours, par le lever d'une étoile, qu'ils appellent Taku ou étoile de la pluie, qui paroît dans le mois de Mai, & ils donnent aussi le même nom à l'année. Quelques-uns des Brasiliens enfoncés dans les terres, n'ont aucune espece de religion, ni aucune notion de l'Etre suprême: cependant il leur est resté une legere idée du déluge universel, & ils croyent que toute la race des hommes fut alors détruite, à l'exception d'un seul, qui demeura avec sa sœur, laquelle étoit enceinte avant le déluge, ce qui servit peu-à-peu à repeupler la terre. On juge qu'ils n'ont aucune notion de la Divinité, sur ce qu'ils n'ont pas même de mot pour l'exprimer, si ce n'est celui de Tuba, qui signifie quelque chose de très-excellent. Ils appellent le tonnere, Tubakunungo, ce qu'on peut interpréter, bruit fait par la suprême excellence: ils n'ont point d'idée d'aucun état particulier pour l'avenir; mais il leur est resté une tradition que les ames ne meurent point avec les corps, & qu'elles sont transportées dans des régions & des vallées

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

agréables, situées, disent-ils, au-delà des montagnes, où elles jouissent des plus grands plaisirs, tels que de celui de danser, de chanter, & d'autres qu'ils peuvent imaginer; mais cet état de félicité, n'est que pour les hommes & les femmes, qui, pendant leurs vies, ont fait des actions méritoires, comme de tuer & de dévorer un grand nombre de leurs ennemis: les autres qui sont demeurés dans l'oisiveté, sont tourmentés par des diables, auxquels ils donnent divers noms.

Quoiqu'ils n'ayent aucune forme de religion, ni aucun objet particulier de culte, ils ont cependant entre eux, des hommes qu'ils nomment Payes ou Prêtres, qui sont des especes d'Instituteurs prophétiques, & ils les consultent dans toutes les occasions importantes, particulierement pour la guerre. Ils ont une si grande crainte des esprits, auxquels ils donnent différents noms, que plusieurs sont morts par la seule frayeur d'une prétendue apparition. Quoiqu'ils ne leur rendent aucun culte, quelques-uns prétendent appaiser leur colere, par des présents

qu'ils suspendent à des poteaux plantés en terre pour cet usage. Il y a une nation de Brasiliens, nommée le Potiguaras, si savante, dit-on, dans la sorcellerie, qu'ils peuvent enchanter leurs ennemis, jusqu'à les faire mourir.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An 1647.

Les Brasiliens qui vivent parmi les Européens, suivent à quelques égards, les principes de la Religion Chrétienne ; mais il est rare qu'ils l'embrassent avec beaucoup de zele, à moins qu'ils n'y ayent été élevés dès leurs plus tendres années. Quelques Ministres Hollandois & quelques Prêtres Portugais ont assez bien réussi à y opérer des conversions ; & plusieurs Naturels, ont appris à lire & à écrire dans les écoles Hollandoises.

Leurs usages envers les malades.

Il y a plusieurs maladies communes en Europe, qui sont entierement inconnues au Bresil. Il y en a qui sont particulieres au climat, & qu'ils guérissent avec des médicaments simples, parce qu'ils méprisent tous ceux qui sont composés. Ils apportent tous leurs soins à bien traiter les malades : mais s'ils voyent qu'après toutes leurs peines, la maladie

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

continue, ils leur caſſent la tête, & diſent qu'il eſt plus avantageux pour eux, de mourir tout d'un coup, que de ſouffrir les peines qui accompagnent l'état de celui qui rend naturellement le dernier ſoupir. Quand ils ſont morts, ils exercent la même cruauté ſur les corps de leurs amis que ſur ceux de leurs ennemis, quoique par des motifs différents, ils les déchirent en morceaux & en mangent la chair avec avidité.

Les Braſiliennes ſont très-fertiles, & accouchent ſi aiſément qu'auſſi-tôt qu'elles ſont délivrées, elles vont à la riviere la plus proche, pour ſe purifier: alors le mari ſe met au lit, & pendant vingt-quatre heures on le nourrit, & on a pour lui toutes les attentions qu'on apporte en Europe pour les nouvelles accouchées. Les meres pleurent la mort de leurs enfants avec des cris affreux, pendant trois ou quatre jours : quand leurs amis ont été long-temps abſents, ils vont au-devant d'eux, les bras ouverts, en répandant des larmes & avec toutes les marques poſſibles d'affection. Quoique les Braſiliens actuels ſoient les deſcendants de ces

Cannibales dont nous parlons, leur mélange avec les Hollandois & les Portugais, les a presque tous corrigés de cette inhumanité, & ils sont devenus aussi affables & aussi humains que le sont plusieurs Nations Européennes.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Des Tapoyers.

Les Tapoyers sont de plus haute taille, & ont plus de force de corps que les autres Brasiliens: leur couleur est d'un brun foncé, avec des cheveux noirs, qui pendent sur leurs épaules, & ils les coupent seulement sur le front, parallellement aux oreilles. Ils ont soin de n'avoir aucun autre poil sur tout le reste de leurs corps, & même ils arrachent celui de leurs sourcils. Leurs Rois & leurs Chefs sont distingués du vulgaire, par leurs cheveux, qui servent à faire connoître leur qualité, & en général, les Brasiliens font une grande estime de la longueur des ongles.

On reconnoît les Rois, en ce que leurs cheveux sont coupés en forme de couronne, & en ce que l'ongle de leur pouce est conservé très-long, ornement qui ne convient qu'à la Majesté Royale; les Princes du sang & les Grands, peuvent bien

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

avoir les autres ongles longs : mais non ceux des pouces.

Comme ces Peuples sont très-forts, & ont une grande agilité, le Prince Maurice ordonna à deux d'entre eux, d'attaquer un Taureau sauvage, ce qu'ils firent aussi-tôt. Ils le fatiguerent long-temps à coups de fleches, ensuite l'un des deux sauta sur le dos de l'animal, le prit par les cornes, le renversa, & secondé par son camarade, il réussit à le tuer. Ils le firent rôtir aussi-tôt, en mettant du feu dessous, suivant leur coutume, & ils se régalerent de sa chair avec tous les autres Tapoyers qui avoient assisté au combat.

Les Tapoyers des deux sexes & de tout état, depuis le Roi jusqu'au Papan, vont entierement nuds, à la réserve de ce que la pudeur oblige de cacher, ce qu'ils font très-soigneusement. Les hommes portent sur la tête, une espece d'ornement, formé des plumes d'un oiseau nommé Guara, avec de longues queues d'un autre oiseau, appellé Arara, qui leur tombent sur les épaules. Quelquefois ils portent seulement un cordon de coton autour de la tête,

tête, & ils y attachent des plumes de diverses couleurs. Ils ont aussi des especes des manteaux tissus de coton, travaillé comme un filet, & ornés de plumes de différentes sortes d'oiseaux diversement colorés, qui avancent les unes sur les autres comme des écailles de poisson. A l'extrémité de ces manteaux, est un capot ou capuchon, qui sert à couvrir leur tete. Le tout ensemble descend plus bas que les genoux; mais ces sortes d'habillement ne sont que pour les jours de fete, à moins qu'ils ne les portent quelquefois pour se garantir de la pluie, en quoi ils sont assez utiles.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

A la mort de leur pere ou de leur mere, les Tapoyers s'arrachent tous les cheveux. Ils ont des trous aux oreilles, aux levres & aux joues, pour y pendre quelques pieces de bois ou quelques pierres qui leurs servent d'ornement. Leurs corps sont peints d'une liqueur brune, qu'ils expriment du fruit nommé Janipapa: souvent ils s'attachent avec du mastic ou du miel sauvage, des plumes sur tout le corps, ce qui les fait ressembler de loin à de gros oiseaux.

NIEUHOFF, Chap. XII.

An. 1647.

Ils portent autour des jambes, des bracelets du fruit de l'arbre nommé Aguay, & ont des souliers faits d'écorce de Kuragua. Quelques-uns des Tapoyers ne se servent ni d'arcs, ni de fleches, mais seulement de dards : leurs massues sont d'un bois très-dur, fort grosses par le bout & garnies de dents ou de pierres très-aiguës. Ils ont trois sortes d'instruments à vent ; les premiers sont faits d'os humains, les seconds, de cornes & les autres de roseaux. Les Tapoyers ne sont pas estimés aussi bons soldats que les autres Brasiliens & dans le danger, ils ont plus d'inclination à faire usage de leur agilité que de leur force. Il est vrai qu'ils courent avec une si grande vîtesse qu'il est très-difficile de les atteindre. Ils sont en général très-indolents, & plutôt que de se donner la peine de cultiver la terre, ils préferent de vivre de ses productions sauvages. Ils mangent de la chair humaine ; & si une femme fait une fausse couche, elle se nourrit aussi-tôt de la chair de l'enfant, disant qu'il ne peut avoir un meilleur tom-

beau que les entrailles d'où il eſt venu.

Les Tapoyers reſſemblent aux Arabes, en ce qu'ils menent une vie vagabonde; mais avec cette différence, qu'ils ſe contiennent dans des limites particulieres, changeant d'habitation, ſuivant les différentes ſaiſons de l'année. Ils aiment beaucoup les amuſements, & ſe ſervent de leurs arcs avec tant d'adreſſe, qu'ils abattent à la volée autant d'oiſeaux qu'il leur plaît d'en avoir.

NIEUHOF, Chap. XII.

AN. 1647.

Quand une femme devient groſſe, ſon mari n'approche plus d'elle, juſqu'à ce qu'elle ſoit accouchée, & même ordinairement, tant qu'elle donne à tetter. Si une femme mariée a un commerce illégitime avec un autre homme, ſon mari peut la chaſſer; mais s'il la ſurprend en adultere, il eſt maître de tuer l'un & l'autre. Ils ont quelques uſages qui précédent le mariage, & que nous nous diſpenſerons de rapporter, pour ne pas offenſer la modeſtie en ſatisfaiſant la curioſité. Après avoir parlé des habitants du Breſil, nous allons paſſer aux animaux & aux autres objets qui nous paroîtront mériter d'être remarqués.

CHAPITRE XIII.

Des différentes especes d'Oiseaux & d'autres Animaux qu'on trouve au Bresil.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Animaux du Bresil. Le Porc-Epic.

LA premiere espece d'animal particuliere au Bresil, qui se présente à nous, est le Porc-épic, que Les Brasiliens nomment Kuandu. Il est à peu près de la grosseur d'un singe, & son corps est entierement couvert de pointes qui ont trois ou quatre pouces de longueur, au lieu de poils. Quand l'animal est irrité, il lance ces pointes avec tant de force, qu'elles peuvent blesser & même tuer un homme. Ses yeux sont ronds, étincelants, & semblables à des escarboucles par leur couleur. Il a de grandes moustaches comme les chats, ses pieds ressemblent à ceux du singe, avec quatre doigts seulement à chacun, mais sans pouce, & ses pattes de devant sont plus courtes que celles de derriere. Cet animal dort ordinairement pendant le jour, & va chercher sa proye durant

la nuit : il aime excessivement les oiseaux, & monte très-bien sur les arbres, quoique ce soit avec lenteur. Les habitans en mangent la chair rôtie, & le goût en est assez agréable.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Paresseux.

Le Paresseux, ainsi nommé, à cause de la lenteur de sa marche, qui ne lui fait faire en quinze jours qu'environ l'espace d'un jet de pierre, est à peu près de la grosseur d'un Renard. Ses pattes de devant ont sept pouces de longueur depuis les pieds, & celles de derriere n'en ont pas plus de six ; il a la tête ronde, & sa gueule, qui est toujours écumante, est aussi ronde & petite ; ses dents sont petites & plates ; son nez est noir, élevé, & doux à toucher. Ses yeux sont petits, noirs, & sans vivacité ; son corps est couvert d'un poil cendré. La raison de cette lenteur excessive, vient de ce que ses membres sont, pour ainsi dire, disjoints par le milieu. Il vit sur les arbres, & se nourrit de feuilles, sans aucune boisson : il craint tellement la pluie, qu'il se cache aussi-tôt qu'elle approche. Quoique les membres de cet animal soient très-foibles,

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

il est très-fort difficile de lui arracher ce qu'il tient ; son cri, de même que celui du Porc-épic, est assez semblable au miaulement d'un chat.

Mangeur de fourmis.

Les Fourmilliers ou mangeurs de fourmis, ainsi nommés à cause de leur nourriture, sont de deux espèces, les grands & les petits ; les premiers qui sont à peu près de la grosseur d'un chien de moyenne taille, ont la tête ronde, avec un groin alongé, mais sans dents. Pour attraper les fourmis, cet animal pose sa langue, qui est de vingt-cinq pouces de long, & quelquefois de trente, sur un tas de fumier, jusqu'à ce que sa proye y soit montée, & quand il en sent une quantité, il les avale toutes ensemble. Les petits sont de la grosseur d'un Renard du Bresil ; leurs pieds de devant portent quatre griffes crochues, & ils ont deux larges bandes noires sur le dos. Cette bête est très-sauvage, elle saisit tout ce qu'elle peut prendre avec ses pattes ; lorsqu'on la frappe de quelque coup, elle se leve comme un Ours, & saisit dans sa gueule l'instrument qui l'a touché. Elle dort pendant tout le jour, les pattes de devant posées

fur son col; la nuit elle cherche sa proye; quand elle boit, l'eau sort aussi-tôt par ses narrines. NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'Armadilla.

L'animal nommé Armadilla, ou Porc cuirassé, parce qu'il est couvert d'écailles, qui ressemblent à un bouclier, est à peu près de la même grosseur & de la même figure que nos cochons domestiques; il a sur le dos plusieurs séparations, entre lesquelles on voit une peau d'un brun foncé; sa tête est parfaitement semblable à celle des autres Porcs, & il a un nez pointu, qui lui sert à fouiller la terre; ses yeux sont petits & enfoncés dans la tête; sa langue est petite & pointue; ses oreilles presque noires, sans poil ni écailles. La poitrine, le ventre & les jambes sont également sans écailles. Cet animal est en général très-gras: il se nourrit de racines, & de toutes sortes d'ordures, boit excessivement: & quoiqu'il soit au nombre des bêtes terrestres, il aime particulierement les endroits marécageux. Pour en faire la chasse, on se sert d'un petit chien, qui abboye aussi-tôt qu'il sent l'endroit où cet animal s'est caché sous la terre,

NIEUHOFF, Chap. XIII. & on le trouve en y creusant : sa chair est assez bonne à manger.

An. 1647. On trouve dans le Bresil une espece de Chauve-souris de la grosseur d'un Corbeau, elle est très-sauvage, & mord vivement avec des dents extrêmement aiguës : sa retraite ordinaire est dans les trous des arbres & dans les vieux murs. On y voit aussi une espece d'Oyes sauvages qui ressemblent beaucoup à celles d'Europe ; elles sont seulement un peu plus grosses, & leur couleur est plus variée ; ce sont des oiseaux aquatiques fort charnus & d'un très-bon goût.

Oiseaux du Bresil.

Le Toucan. L'Oiseau à grand bec ou Toucan, est à peu près de la grosseur d'un pigeon de bois : il a autour du col, comme un cercle couleur de safran de trois ou quatre pouces de tour, ses plumes sont jaunes sur l'estomac, & noires dans toutes les autres parties, avec les extrémités rouges. Son bec est de la longueur de la paume de la main, & très-profond ; il est jaune en dehors, & rouge en dedans. L'animal s'en sert avec la plus grande activité.

Le Kiokoi. Les Brasiliens ont un autre Oi-

ſeau, qu'ils nomment Kiokoi, qui paroît être une eſpece de Grue, à peu près de la groſſeur de nos Cigognes, & très-agréable à voir; ſon bec d'un jaune tirant ſur le verd, d'environ ſix pouces, eſt droit & pointu; ſon col eſt de quinze pouces de long, le corps en a dix, & la queue cinq; ſes pattes, qui peuvent être d'environ quatorze pouces, ſont couvertes de plumes juſqu'à moitié de leur longueur; ſon col & ſon jabot ſon blancs, ſa tête noire, avec un mêlange de couleur cendrée. A la partie inférieure du col, il porte de longues plumes blanches dont on ſe ſert pour écrire. La chair de cet oiſeau eſt bonne & d'un fumet agréable. Il y en a d'autres d'une plus petite eſpece, à peu près de la groſſeur d'un Canard, dont la chair eſt auſſi de très-bon goût, & a quelque choſe d'aprochant de celle de la Grue.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

L'Oiſeau-Grenier.

L'Oſeau-Grenier eſt remarquable par ſa ſingularité; il a un bec de près de ſept pieds & demi de long, avec une eſpece de couronne de plumes vertes & noires ſur la tête, dont la moitié n'a point de plumes, non plus

que la moitié de son col. Il est à peu près de la grosseur d'une Cigogne; on le mange bouilli, après en avoir ôté la peau, & son goût est assez agréable.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Bresil produit beaucoup d'autres especes d'oiseaux sauvages, qui différent très-peu de ceux d'Europe, à l'exception de celui qu'on appelle l'Oiseau Mouche : il n'est pas plus gros que le doigt, & cependant il fait un très-grand bruit ; ses plumes sont si changeantes, qu'en le tournant de différents côtés, il paroît toujours varier de couleur. Les femmes du Bresil en mettent un de chaque côté pour leur servir de pendants d'oreilles.

Poissons & Serpens.

Les rivieres & les lacs, de même que la mer sur la côte du Bresil, sont remplis d'une grande quantité de poisson de diverses espéces. On trouve aussi dans ce pays plusieurs sortes de serpents, dont il y en a un qu'on appelle Gekko, qui fait un siflement continuel. La piquure de cet animal est mortelle, à moins qu'on ne coupe promptement la partie endommagée, ou qu'on ne la brûle avec un fer chaud; son sang est aussi un poison très-subtil, & les

habitans de Java, qui ont beaucoup de ces ſerpents dans leur isle, y trempent leurs fléches, pour en rendre les bleſſures mortelles. Lorſqu'ils prennent un de ces animaux, ils l'attachent au plancher; & quand il eſt fortement irrité, il vomit une liqueur jaune, qu'ils raſſemblent dans des pots, & qui ſe coagule au ſoleil, pour le même uſage. On voit combien ce ſerpent eſt venimeux par les effets terribles de ſon urine, qui, appliquée extérieurement ſur la peau, la fait devenir noire, & cauſe la gangrène. La racine de Curcuma, que nous nommons Turmeric, eſt, ſuivant les Braſiliens, le plus puiſſant reméde contre ce poiſon.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Serpent à ſonnettes, ainſi nommé, à cauſe du bruit que fait ſa queue, ſe meut avec une vîteſſe qui reſſemble à la fuite. Le milieu de ſon corps eſt à peu près de la groſſeur du bras d'un homme vers le coude, & il va en diminuant, tant du côté de la tête, que de celui de la queue. Ce ſerpent eſt très-venimeux; mais comme on l'entend de fort loin, il en eſt moins dangereux. Le principal remede dont ſe ſervent les Braſi-

Serpent à ſonnete.

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

Le Guaku.

liens contre la piquure de ce Serpent, & de la plûpart des autres especes, est une emplâtre faite de têtes de serpent, broyées & mêlées avec de la salive d'un homme à jeun.

Le Guaku, ou Liboya, est un serpent d'une grandeur monstrueuse, puisqu'on en voit de dix-huit, vingt-quatre, & même trente pieds de long, aussi gros que le corps d'un homme; les Portugais le nomment serpent chevreuil, parce qu'il dévore souvent de ces animaux, de même que ceux d'autres especes qu'il peut rencontrer. Il n'est pas si venimeux que les autres serpents, & quelques gens prétendent même que sa chair est bonne à manger; mais il est très-vorace, & s'élance des haies, où il se retire, sur les hommes & sur les bêtes. Outre ceux dont nous avons déjà parlé; il y a encore plusieurs autres especes de serpents, qui sont la plûpart venimeux, & qui ne différent entr'eux que par la taille & par la couleur.

Crocodile de terre.

Le Senembi, ou Crocodile de terre, est un animal fort commun au Bresil; il est rare qu'il ait plus de cinq pieds de longueur. Il peut vîvre deux

ou trois mois sans manger ; sa chair est aussi bonne & aussi blanche que celle du Lapin. On trouve dans sa tête quelques pierres, dont on prend le poids de deux dragmes à la fois, & qui sont un reméde infaillible pour la gravelle.

On trouve aussi dans le Bresil des Lézards & des Scorpions. Les premiers ont quelquefois jusqu'à quatre pieds de long, & les Negres les mangent sans crainte, quoique leur piquure soit venimeuse, de même que celles des Scorpions, qui en ce pays deviennent très-gros. On y voit aussi différentes especes de fourmis, qui pour la plûpart ne ressemblent en rien à celles d'Europe, étant beaucoup plus grosses, & plus dangereuses pour les fruits de la terre. Il y a plusieurs sortes d'Abeilles, qui servent comme les nôtres à faire du miel ; mais avec cette différence, qu'on ne les rend pas des animaux domestiques comme en Europe, en les mettant sous des ruches. Elles s'établissent dans les trous des arbres, où elles font leur travail, & on en retire les fruits par différents moyens.

Araignées.

Entre plusieurs especes d'Araignées, il y en a une dont la grosseur

NIÊUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

eſt remarquable. On la trouve ordinairement dans les tas de fumier, & dans les trous des arbres, où elle forme ſa toile comme les autres animaux de la même nature; quand elle eſt irritée, elle fait une piquure ſi petite, qu'à peine eſt-elle viſible; mais ſi dangereuſe, qu'il ſe forme une tumeur bleue très-douloureuſe, & qui cauſeroit la mort, ſi on n'y apportoit remede par les antidotes convenables.

Le Breſil produit une grande quantité de bêtes féroces, particulierement des Léopards & des Tigres. Les derniers ſont ſi voraces, qu'ils dévorent ſouvent des animaux, & même des hommes. Il y a encore, vers les côtes, une eſpece d'animal qu'on appelle Jack ou Godenot, qui eſt très-agile, & ſi cruel, qu'il déchire tout ce qu'il trouve de plus foible que lui.

Arbres du Breſil. Le Manioc.

Après avoir parlé en général des animaux qui ſont particuliers au Bréſil, nous devons auſſi faire connoître quelques arbres & quelques racines qui y croiſſent. L'arbriſſeau, nommé Manioc, qui fait en grande partie la nourriture des Braſiliens,

eſt le premier qui mérite notre attention. Cet arbriſſeau ſe nomme ordinairement dans le pays Maniiba, ou Mandiiba, & il y en a de différentes eſpeces ; mais la racine eſt toujours nommée Manioc. On la fait ſécher ; on la réduit en poudre ; on la fait cuire au four, comme le pain en Europe, & c'eſt la nourriture ordinaire des habitans de l'Amérique. Cette racine a quelque reſſemblance avec nos panais ; elle ne croît que dans les terreins ſecs : elle a deux ou trois pieds de long, & eſt groſſe comme le bras d'un homme. Quand elle eſt parvenue à maturité, chaque arbriſſeau produit trois, quatre, & quelquefois vingt racines, qu'on ne peut conſerver plus de trois jours hors de terre, ſans les faire ſécher & ſans les réduire en farine. Quand on preſſe cette racine nouvellement tirée de terre, il en ſort un jus épais, dont on peut ſe ſervir au lieu de colle; & en le mélant avec du ſucre & de l'eau de fleur d'orange, on en fait une conſerve très-agréable. Il y a différents moyens de préparer le Manioc pour s'en ſervir ; mais comme c'eſt toujours pour le même uſa-

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

ge, nous ne nous arrêterons pas à le détailler. Le Manioc a une propriété très-singuliere : c'est que si on le mange frais, il est un poison mortel pour les hommes, & qu'il n'a aucune qualité dangereuse quand il est desséché. Il faut encore remarquer, que quoique toutes sortes d'animaux mangent de cette racine, & qu'elle serve à les engraisser, le jus en est aussi pernicieux pour eux que pour l'espece humaine. Environ trois boisseaux de farine de Manioc, suffisent pour nourrir un homme de travail pendant un mois, & une piece de terre qui en est plantée, produit le quadruple de ce qu'elle donneroit si elle étoit semée en froment.

La Sensitive. Les Calebasses.

La plante Sensitive se trouve aussi au Bresil, de même que le fruit nommé Calebasses, dont l'écorce est si forte, que quand elle est seche, elle peut servir de tasse, d'écuelle, & à plusieurs autres usages. Ce fruit varie beaucoup en grosseur & en figure ; il y en a de ronds, & d'autres longs : l'arbre fleurit & produit une fois par mois cette espece de fruit, qui est aussi agréable au goût ; mais que sa qualité trop astringente rend dangereux.

L'arbre que les Brasiliens nomment Imakaru, n'a rien de remarquable, & nous en parlons seulement pour ne pas obmettre son nom. Ils en ont un autre appellé Pako Kaatinga, qui approche beaucoup du roseau : la tige porte un fruit qui ressemble assez à la pomme de Pin : on en mâche les côtes, qui sont très-bonnes pour le rhume, & l'on prétend même qu'elles ont la force de dissoudre la pierre dans la vessie.

Le Katjou.

Dans tout le Bresil, mais particulierement dans l'Isle de Tamarika, croît un arbre nommé Katjou, qui porte deux différentes sortes de fleurs & de fruits. Les fleurs blanches produisent une espece de pomme douce & spongieuse, dont les Brasiliens font une boisson assez semblable à notre cidre : on y joint du sucre, ce qui lui donne le goût de vin du Rhin : cette liqueur porte fortement à la tête; mais elle n'est pas nuisible, en ce qu'elle passe promptement.

Le Poivre du Bresil.

Le Lada du Chili, ou Poivre du Bresil, vient sur des tiges noueuses d'environ cinq à six pieds de hauteur. L'écorce, qui est d'un verd obscur, est comme partagée par des

NIEUHOFF, Chap. XIII.

An. 1647.

anneaux blancs, d'où sortent de petites branches d'environ quatre pouces de long : elles portent de petites fleurs blanches, qui produisent les grains de Poivre.

Les Cannes de sucre.

Les Cannes de Sucre, que les Brasiliens appellent Viba, sont de deux sortes ; les unes ont des petites feuilles, & les autres en ont de larges. Les dernieres qu'on regarde comme la meilleure espece, poussent de longues tiges, à peu près de la grosseur du bras d'un enfant. Ces Cannes viennent de petites boutures, qui, étant mises dans un terroir, dont on a soin d'ôter les mauvaises herbes, produisent en six mois une graine brune au sommet, & alors elles sont bonnes à être coupées. Si on les laisse plus long-temps, le jus diminue & s'aigrit. Les terreins bas sont plus favorables pour les Cannes de Sucre que les hauteurs, & elles croissent le mieux dans les endroits qui sont fréquemment submergés par le débordement de quelque riviere. Il faut beaucoup de travail pour tirer le Sucre de ces Cannes; mais comme cette marchandise est d'un grand produit, on en est bien récompensé.

Du temps de Nieuhoff, on eſtimoit que le Breſil en fourniſſoit deux cents ou deux cents cinquante mille caiſſes chaque année.

CHAPITRE XIV.

Concluſion de la Deſcription du Breſil, donnée par Nieuhoff.

NIEUHOFF. Chap. XIV.

An. 1647.

Bois de Breſil.

LE bois de Breſil, bien connu en Europe, par ſon utilité dans la teinture, ſe coupe ſur des arbres, qui ont depuis douze juſqu'à dix-huit pieds de circonférence. Ils n'ont rien de remarquable; mais il eſt néceſſaire d'en faire mention, parce qu'ils ſont une branche conſidérable du commerce de ce pays. Il en eſt de même d'un autre arbre, nommé Timbo, dont on fait des cerceaux, à cauſe de ſa flexibilité, & l'on tire une eſpece de chanvre de ſon écorce.

Des Palmiers.

Entre différentes eſpeces de Palmiers, qu'on trouve au Breſil, celui qui ſe nomme Pindava a la préférence, comme le plus beau & le plus propre à l'ornement. Il y en a une

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An. 1647.

autre ſorte, que les Portugais appellent Tamar, ou Date, parce qu'il porte un fruit ſemblable à celui du Datier; mais ni le fruit, ni le bois de cet arbre, n'eſt pas d'un grand uſage; le Pindava ne ſert guere qu'à orner des jardins: cependant il porte au lieu d'écorce, une excreſcence ou mouſſe blanche & forte, qui contient une ſubſtance ſulphureuſe que les Braſiliens préparent pour en faire de forte leſſive. Il porte auſſi un fruit qui eſt aſſez bon à manger.

Cocotiers.

On trouve dans le Bréſil un grand nombre de Cocotiers: cet arbre en général vient très-tortu; la groſſeur en eſt ordinairement de quatorze à quinze pieds de circonférence, & il monte juſqu'à la hauteur de cinquante pieds. Il eſt remarquable que ces ſortes d'arbres n'ont point de branches: mais autour, ſouvent on voit quatorze ou quinze feuilles, qui croiſſent juſqu'à la longueur de quatorze ou quinze pieds.

M. Nieuhoff s'embarque pour repaſſer en Europe.

Sans nous arrêter plus long-temps à décrire les animaux & les différentes productions du Breſil, dont nous avons eu ſeulement deſſein de don-

ner une idée générale, revenons à M. Nieuhoff que nous avons laissé préparé à repasser en Hollande. Il s'embarqua le 23 de Juillet 1649 à bord du Navire l'Union, commandé par le Capitaine Albert Jantz, & arriva sans aucun événement remarquable à l'Isle de Corfou, qui est une des neuf que les Hollandois appellent les Isles Flamandes. La plus grande de toutes, nommée Tercère, a environ seize lieues de tour : elle est fertile, quoique pierreuse, & l'on y trouve une grande quantité de gros bétail. Il y a dans cette Isle une fontaine, si remplie de sous pierreux, que le bois s'y pétrifie en peu de temps ; d'aurres sont si chaudes, qu'on peut aisément y faire cuire des œufs : Tercère est encore remarquable par les tremblements de terre qui y sont très-fréquents.

An. 1647.

Il arrive à Flessingue.

De l'Isle de Corfou, M. Nieuhoff continua son voyage, & il arriva sans aucun accident à Flessingue, le 19 de Septembre : Il y passa cinq jours pour prendre du rafraîchissement, & se rendit ensuite en son pays natal. Pour récompense des dangers & des

NIEUHOFF. Chap. XIV.

An. 1649.

fatigues de son voyage du Bresil, il eut l'unique satisfaction de trouver tous ses parents & tous ses amis en bonne santé.

Il s'éleva beaucoup de disputes, au sujet de la perte du Bresil Hollandois, & quelques mécontents prétendirent qu'elle devoit être attribuée à la mauvaise conduite, ou même à la trahison du Grand-Conseil, dans le temps où Mrs Hamel, Bullaestrete & Bas en étoient membres. Tout fut éclairci par les informations exactes qu'on fit sur cette affaire; ceux qui étoient injustement accusés furent déchargés, & le blâme tomba uniquement sur ceux qui furent trouvés coupables.

Causes de la perte du Bresil, pour les Hollandois.

Entre un grand nombre de raisons qu'on a alléguées pour la révolte des Portugais, il paroît que celle de recouvrer leur liberté, est la principale & la plus conforme à la nature. Lorsqu'on differe si essentiellement de langage, de mœurs, & sur-tout de religion, il n'est pas étonnant qu'il se forme de secretes antipathies, qui animent les peuples à en détruire la cause. Outre cette raison générale,

la foiblesse où étoit alors le Bresil Hollandois, pouvoit seule suffire à engendrer un esprit de révolte; & l'on doit aussi convenir que le Grand-Conseil manquoit également de force, de sagesse, d'intégrité & d'activité. Un des premiers principes de la politique, est qu'un pays conquis doit être conservé par la puissance militaire, à moins qu'on ne préfere la méthode suivie par quelques-uns des conquérants Espagnols & Portugais, de détruire les naturels en les massacrant. Comment auroit-il été possible de défendre le Bresil Hollandois contre une multitude d'ennemis qu'il avoit dans son sein, lorsque les garnisons n'auroient pas même suffi pour tenir en respect les mécontents dans un gouvernement bien établi. Pouvoit-on donc espérer de les contenir dans un pays conquis, où l'on tenoit les naturels en esclavage, & qui étoit encore habité par un grand nombre d'hommes d'une nation rivale, qui regardoient le gouvernement avec des yeux de jalousie, & qui ne cherchoient que les occasions de troubler la tranquillité publique,

NIEUHOFF, Chap XIV.

An. 1649.

NIEUHOFF, Chap. XIV. An. 1649.

Dans le temps de la conquête du Bresil par les Hollandois, les Portugais demeurerent tranquilles possesseurs de leurs moulins à sucre & de leurs plantations, ce qui empêcha les Hollandois de prendre dans le pays d'aussi fortes racines qu'ils auroient pû le faire. On imposa des taxes très-pesantes, que les sujets Hollandois ne pouvoient supporter, parce qu'ils étoient plus pauvres que les Portugais. Au contraire, si l'on avoit suivi les regles d'une bonne politique, il auroit fallu accorder des immunités, qui auroient au moins mis les Hollandois dans un état aussi respectable que celui des Portugais, & peut-être fait pencher la balance de leur côté. Enfin l'établissement militaire fut si mal soutenu, que quoique le Comte Maurice eût prouvé en 1641, la nécessité d'entretenir au moins sept mille hommes pour défendre les places où il y avoit Garnison, les Etats de Hollande, après la Trêve de dix ans conclue avec le Portugal, ne voulurent pas en accorder plus de deux mille sept cents.

On

On fit des remontrances réitérées contre une réduction si contraire à la politique; mais les Etats persisterent dans leur résolution, & quand il s'éleva des mouvements intérieurs, soutenus par des forces étrangeres, qui mirent les affaires dans la situation la plus déplorable, la Hollande envoya des secours si lents & si peu considérables, qu'elles allerent toujours de plus mal en plus mal jusqu'en 1654, où toutes les places fortifiées tomberent entre les mains des Portugais. Ils furent confirmés dans leur possession par la paix de 1660, où entr'autres articles on convint des trois suivants.

NIEUHOFF, Chap. XIV.

An, 164[illegible]

Premierement, que pour dédommagement du Brésil Hollandois, les Portugais payeroient aux Etats Généraux, quatre-vingt tonnes d'or, soit en especes, soit en marchandises, ou par des engagements sur les Douanes de Portugal. Secondement, que les places demeureroient de chaque côté, entre les mains de ceux qui les tenoient alors, sans qu'ils pussent être troublés dans leur possession. Enfin, que les Hollan-

NIEUHOFF. Chap. XVI.

An. 1649.

dois auroient le commerce libre en Portugal, en Afrique & au Bresil, ſans être aſſujettis à d'autres droits que ceux qui étoient impoſés ſur les Naturels Portugais.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A

nom

Fin de la Table du cinquieme Volume.

ERRATA.

PAge 4, ligne 22, à, *lisez* la.
Page 17, en marge peste, *lisez* perte.
Page 88, ligne 18, s'approche, *lisez* s'approcha.
Page 103, ligne 9, de, *lisez* des.
Page 114, ligne 23, retirent, *lisez* retirerent.
Page 254, ligne 6, habiterent *lisez* habitoient.
Page 429. ligne 16, sous, *lisez* sucs.

